Stella Godwin

JEANNE D'ARC,

PAR

ANNA MARIE,

AUTEUR DU LYS D'ISRAEL, ETC.

Les hommes ne cesseront de la bénir, parce que voyant l'extrémité où le peuple était réduit, elle a donné sa vie pour le délivrer.

(JUDITH, ch. 13, v. 25.)

DEUXIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

PARIS.

DEBÉCOURT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 69.

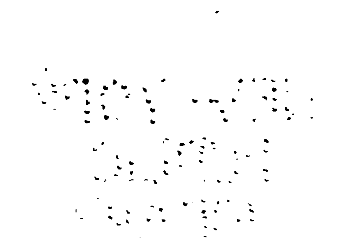
1841.

1. Fiction, Fr[illegible].

2. [illegible] — Fiction

Hautefeuille

JEANNE D'ARC.



A MONSIEUR BALLANCHE.

Ce n'est point à l'auteur de la sublime vision d'Hébal que j'oserais dédier ces pages, dans lesquelles j'ai tenté de peindre les hautes inspira-

tions de Jeanne d'Arc. Trop de distance le sépare de ceux qui, comme moi, vivent au pied des sommets qu'il habite. Mais c'est à l'ami parfait, dont l'indulgence encourage, dont les avis éclairent, dont l'affection appuie et console, à celui dont l'amitié honore et charme la vie que je viens les offrir. Qu'il les accueille comme je les lui offre, avec une tendre et profonde affection. J'en serai doucement fière et hautement reconnaissante.

L'héroïne si pure, qui dans tous les temps aurait dû faire l'orgueil et la gloire des femmes, n'a cependant jamais encore été célébrée par aucune d'entre elles, hormis par Christine de Pisan, qui, dans ses vieux jours, l'avait connue, et consacra quelques vers à sa mémoire.

Depuis lors, les femmes ont paru l'oublier. Pourtant n'était-ce pas à elles qu'il appartenait de comprendre et d'expliquer par leur propre cœur cet être enthousiaste, mystique et dévoué, à qui il fut donné de traduire en acte puissant ses divines inspirations?

Dans nos temps modernes, nulle encore ne paraissait s'occuper de la noble Jeanne d'Arc, lorsqu'une jeune fille, dont les arts ont pleuré la perte, comme si elle n'eût appartenu qu'à eux, vint éveiller toutes les sympathies en faveur de l'héroïne oubliée. Poète par l'âme, destinée à ne vivre qu'un petit nombre d'années, ainsi que le modèle de son jeune chef-d'œuvre, elle avait compris ce noble cœur de jeune fille, triste au milieu de la gloire et n'embrassant sa mission qu'avec une crainte à la fois pudique et religieuse. Une âme respire sous le marbre de la statue de Jeanne d'Arc, et c'est une âme de jeune vierge dévouée, courageuse, et qui a compris qu'en dehors des partis politiques, des

opinions particulières et des sentimens personnels, il est une chose toujours sainte, éternellement sacrée, c'est la patrie : mot dénaturé maintenant, parce qu'on en a trop abusé, mais auquel il faut revenir en lui donnant sa plus belle et sa plus large extension.

Qu'est-ce donc que la patrie? Est-ce le roi? est-ce le gouvernement? est-ce le sol?

La patrie, c'est le sol, quand il faut le défendre; c'est le roi, quand il accomplit sa mission; ce sont les institutions, quand elles sont menacées. C'est le toit de nos aïeux, le foyer de notre père, la place bénie où nous avons vu notre mère; ce sont les souvenirs paisibles de notre enfance, les souvenirs plus ardens de notre jeunesse. C'est notre culte, c'est la langue, c'est la poésie, ce sont les arts, c'est l'air que nous respirons, c'est le soleil tantôt tiède et doux, tantôt pâle, tantôt brûlant, qui nous éclaire depuis notre berceau, variant nos joies et nos plaisirs selon notre âge et suivant

nos goûts. C'est le caractère national auquel nous participons tous ; c'est ce parfum du pays natal que nous seuls pouvons savourer ; c'est ce suc nourricier de la terre, des eaux et du ciel, essence mystérieuse sans laquelle l'arbre transplanté se flétrit sur un sol étranger ; qui fait que l'oiseau dépérit et meurt quand on l'emprisonne, et qui faisait autrefois dire si tristement aux Hébreux en captivité :

« Si je t'oublie jamais, ô Jérusalem ! que ma « langue s'attache à mon palais ; que ma main « droite oublie l'art de toucher les cordes de la « harpe ! Comment pourrions-nous chanter sur « la terre étrangère ? »

C'était là ce que Jeanne aimait, ce que nous aimions tous, ce qu'il faut aimer d'un amour immense.

Elle est belle, elle est aimable, elle est forte, elle est puissante la patrie qui nous a vus naître et pour laquelle sont morts nos pères ; mais elle est souvent divisée, souvent déchirée au

dedans, et ses désunions l'affaiblissent au dehors. Oh! si l'esprit de Jeanne d'Arc pouvait souffler sur elle et lui donner ce qui lui manque encore, le sentiment de sa grandeur et la dignité de sa force, elle serait la gloire de ses enfans, et le beau nom de patrie serait encore comme autrefois pour les Français, la cause et le mobile des grandes pensées et des nobles actions !

JEANNE D'ARC.

I

Aux confins de la Champagne, entre ce qu'on appelait autrefois les Marches de la Lorraine et de la Bourgogne, s'étend une longue plaine arrosée par la Meuse, et couronnée par les vertes et charmantes montagnes des Vosges qu'on voit se découper à l'horizon. Elle appartenait à la France de-

puis que Jeanne de Navarre, héritière de Champagne, avait apporté cette province en dot à Philippe-le-Bel. Ses habitans lui demeuraient fidèles à travers les troubles du règne contesté de Charles VII, encore qu'ils fussent en butte aux fréquentes aggressions de leurs turbulens voisins, dont le duc s'était révolté contre son seigneur naturel.

Dans cette plaine, coupée de bois et traversée par de larges ruisseaux tombés des montagnes, un chêne séculaire étendait son immense feuillage; il avait nom le *vieux chêne*, et beaucoup de traditions populaires se rattachaient à lui. Long-temps on l'avait appelé l'*arbre des fées*, car alors l'on croyait que des esprits malfaisans venaient danser autour de son tronc et tenir leur sabbat sous son ombre; mais déjà, depuis plus d'un siècle, une image sculptée de la Vierge y avait été apportée on ne savait par qui (peut-être par les anges). Placée dans un creux moussu, qui lui servait d'abri, elle avait, croyait-on, purifié la contrée de ses mauvais génies, comme une bonne pensée purifie le cœur.

Bientôt ce lieu, d'abord redouté, peuplé qu'il était par des craintes superstitieuses, était devenu un lieu

de pélerinage et de dévotion : les jeunes filles y suspendaient des couronnes de fleurs cueillies dans les prairies ; elles venaient confier à la Vierge du chêne et leurs tristesses et leurs secrets encore tout parfumés d'innocence. Les jeunes mères y apportaient leurs nourrissons malades, et priaient la mère de tous ceux qui souffrent de les guérir. Le vieillard allait y demander des jours moins mauvais, le jeune homme y implorer des jours heureux. Et la prière dans ce beau lieu, en face d'une nature riche et puissante qui parlait à tous les cœurs par cette voix mystérieuse que Dieu lui a donnée, faisait naître dans l'âme la force et la paix, trésor moins passager que le bonheur.

Dans ce site calme et doux, combien de fois, au jour tombant, quand peu à peu tous les bruits s'apaisaient, quand les oiseaux disaient leurs derniers chants avant de placer leur tête emplumée sous leur aile, quand l'alouette, perdue dans les airs, laissait pleuvoir du ciel son dernier refrain; que les fleurs, baignées des larmes de la terre, penchaient leurs têtes appesanties ainsi que des vendangeurs enivrés; quand les troupeaux, ramenés par leurs guides, s'acheminaient en bêlant vers le village, au bruit de la

cloche ébranlée qui tintait lentement le repos, combien de fois le voyageur, en traversant ce paysage si paisible, avait désiré dans son cœur de pouvoir dresser là sa tente, pour y vivre et mourir loin du tumulte du monde.

Mais, hélas! en vain le Créateur a-t-il doté les solitudes de silence et de paix, toujours l'homme parvient à les remplir de trouble et de terreur.

Depuis la mort de Charles VI et les divisions intestines qui l'avaient suivie, cette belle portion de la France avait été désolée par la guerre. Anglais, Français et Bourguignons s'y rencontraient incessamment; car elle était limitrophe entre la France et la Bourgogne, alors ennemies. Ces rencontres étaient toujours sanglantes, les luttes étaient acharnées, et les habitans des hameaux souvent forcés de prendre part à ces collisions, ou de fuir devant tous les partis, avaient également tout à craindre, ou des lances des Bourguignons, ou des archers anglais, ou même des hommes d'armes de la France, dont les soldats traitaient en pays ennemi celui où se faisait la guerre.

La violence et l'effroi régnaient donc dans ces lieux autrefois paisibles; leur aspect même en était changé.

Les blés avaient été foulés sous les pieds des chevaux, le pauvre pleurait ses récoltes perdues, et ses champs n'étaient ni labourés, ni prêts à recevoir une nouvelle semence. Combien la scène en peu de temps se montrait différente! C'est que l'homme heureux fait la terre heureuse, et là où il gémit, le sol lui-même est en souffrance.

Un soir d'automne de la déplorable année 1428, une jeune fille, après avoir erré tout le jour avec son troupeau dans ces champs dévastés, était venue s'agenouiller sous le vieux chêne au jour tombant. La journée avait été brûlante; le soleil se couchait dans des nuages enflammés, et teignait d'un reflet sanglant tous les sommets des montagnes des Vosges qui s'élevaient à l'horizon; la plaine était dans l'ombre. Un bruit sinistre s'entendait au loin : c'était celui des fauconnaux de la citadelle de Vaucouleurs; un vent violent l'apportait, malgré la distance, et le même vent chassait aussi devant lui un nuage orageux qui s'avançait en grondant; des éclairs sillonnaient le ciel, et mêlaient leur éclat blafard aux lueurs qui sortaient des créneaux de la citadelle. La guerre des hommes, celle des élémens se heurtaient dans cet

horizon enflammé! et là, sous le vieux chêne qui surmonte la plaine comme une coupole de verdure, une jeune et charmante fille était agenouillée près de la paisible image.

Elle priait, et son visage était céleste. Peut-être priait-elle pour la France en proie aux horreurs de la guerre; car, à chacun des coups meurtriers qui retentissaient, ses mains jointes se serraient avec plus d'ardeur, ses lèvres s'agitaient davantage, et ses yeux, levés au ciel, devenaient plus supplians.

Elle semblait oublier tout ce qui l'entourait. Son troupeau, qu'elle avait guidé le matin dans la plaine, avait cessé de paître; il s'était rassemblé de lui-même autour d'elle aux premiers éclats de la foudre, et des bêlemens plaintifs annonçaient cette sorte d'anxiété que témoignent toutes les créatures à l'approche de la tempête. Le chien fidèle, après avoir ramené deux chèvres indociles qui s'étaient écartées pour ronger quelque jeune bouleau, était venu se placer aux pieds de la jeune fille, et faisait entendre de momens en momens un aboiement d'impatience pour provoquer le signal du départ. Mais ni le tonnerre qui s'avançait avec fracas, ni les bêlemens redoublés des

brebis, ni l'impatience témoignée par son chien, ne semblaient parvenir aux oreilles de la jeune fille; elle demeurait toujours à genoux, perdue dans sa prière.

Cependant tantôt ses lèvres murmuraient des paro'es basses et entrecoupées, tantôt elle se taisait, et paraissait écouter avec respect et avec crainte des voix perceptibles seulement pour elle. La nuit s'épaississait, et le nuage tout-à-l'heure apporté par le vent s'était fendu de toutes parts; l'eau ruisselait avec un grand bruit; mais chaque feuille en retenait sa part, et les branches serrées et entrelacées du chêne offraient un impénétrable abri.

Au plus fort de l'orage, un jeune garçon de douze à treize ans, couvert d'une casaque en laine grossière, et tenant au-dessus de sa tête un manteau de gros drap, dont il s'abritait, accourut tout essoufflé sous l'arbre protecteur. En arrivant, il s'écria :

— Jeanne! Jeanne! que faites-vous si tard aux champs? Votre mère s'inquiète; des soldats ont traversé la plaine, emmenant le bétail et maltraitant ceux qui le gardaient; elle ne sait que penser de votre absence, et m'envoie vous chercher.

Mais la jeune fille ne répondit point; elle continua sa prière, sans paraître avoir rien entendu.

L'enfant alors s'approcha d'elle, la regarda très attentivement, puis il se tut, ôta son bonnet, fit respectueusement un signe de croix, et vint s'agenouiller auprès d'elle devant l'image. Sans doute, cet état d'extase dans lequel il la trouvait n'était pas une chose nouvelle pour lui.

La jeune fille resta quelques instans encore muette, et les yeux ainsi que les mains élevés au ciel; et tout-à-coup, comme si elle eût répondu à des voix qui lui parlaient, elle dit avec un accent d'une profonde tristesse :

— Vous le voulez ; vous l'ordonnez de moi.. . eh bien! j'obéirai... j'irai..... Mais comment, moi faible fille, pauvre et ignorante comme je le suis, comment puis-je arrêter ces malheurs qui pèsent sur mon pays? Quelle puissance ai-je donc en moi pour que ma voix puisse arrêter ce sang qui arrose nos plaines? Ah! je le vois couler dans toutes nos provinces. Pauvre France! qui te délivrera de tes maux?... Moi, dites-vous.... Oh! non, non.... Pourquoi voulez-vous m'abuser? Ce n'est pas, ce ne peut être moi; que puis-

je dans mon obscurité, que prier pour elle! Elle aura toutes mes prières, comme elle a déjà tout mon amour. Mais laissez-moi me cacher comme il convient à une pauvre fille des champs; laissez-moi vivre près de mes frères et sœurs, près de ma mère que les frayeurs de la guerre ont rendue malade et infirme avant le temps. Elle a besoin de mes soins, continua la jeune fille, comme si elle eût parlé cœur à cœur avec des êtres dont la bonté eût encouragé sa confiance; quand je rentre des champs avec mon troupeau, elle me dit : « Jeanne! ma fille, viens prier près de moi; ta voix apaise mes souffrances. » Et nous prions ensemble, et le visage de ma mère s'éclaire de joie en me regardant, et elle me bénit. Comment voulez-vous que je la quitte? Non, non, je ne le puis; c'est pour m'éprouver que vous me dites ces choses....

Mais Jeanne se tut tout-à-coup, comme pour écouter une voix qui l'eût interrompue. — Mon Dieu! mon Dieu! vous dites que, si je n'obéis pas, ma mère n'aura bientôt plus besoin de moi. O sainte Vierge du chêne, et vous mes bienheureuses protec-

trices, ayez pitié de moi, et préservez ma mère de tout mal et de tout péril!

Et la pauvre enfant, toujours à genoux, sanglotait en cachant son visage dans ses mains.

— Jeanne, votre mère est inquiète; elle m'envoie vous chercher, redit tout bas l'enfant. Il ajouta en hésitant : Ce soir, elle paraît plus malade.

— Me voilà! s'écria la jeune fille, rappelée par la crainte aux choses de la terre. Courons, Raymond, courons près d'elle. Et Jeanne, se relevant, appela son chien, rassembla son troupeau, et, le hâtant de sa houlette, elle prit le chemin de sa chaumière, en essuyant ses yeux, où les larmes renaissaient toujours.

L'orage avait cessé; le ciel, balayé de ses nuages, versait assez de clarté pour les conduire; et ils marchaient en pressant le pas, d'autant que l'enfant racontait qu'Isabelle, la mère de Jeanne, avait eu dans le jour une longue faiblesse, après laquelle elle avait paru plus accablée que de coutume.

Tout en cheminant à travers les sentiers tracés dans l'herbe humide, et qui les rapprochaient des

bords de la Meuse, près de laquelle était leur village, l'enfant dit à la jeune fille, d'un ton timide où perçait une vive curiosité :

— Jeanne, que vous disaient donc aujourd'hui les voix qui viennent vous parler?

Jeanne tressaillit.

— Ne m'interroge point, Raymond ; ces voix me commandent des choses que la réflexion me démontre impossibles ; et cependant, quand je les entends, elles ont la puissance de me persuader : je ne sais point résister à ce qu'elles me demandent. Ceux qui me parlent sont si beaux, leur visage est si rayonnant ; comment leur résister? Je promets toujours de leur obéir dans tout ce qu'ils me commandent ; mais quand ils m'ont quittée, quand je ne les vois plus là près de moi, dans leur majesté divine, alors, Raymond, je crois avoir rêvé, je crains d'être tombée dans je ne sais quelle illusion dangereuse et condamnable, et je ne sais plus que faire, ni que résoudre. Aujourd'hui cependant elles m'ont dit des choses.... mais que Dieu me préserve de voir accomplir ce qu'elles m'ont annoncé ; mon incertitude est plus grande et plus affligeante que jamais.

— Jeanne, dit Raymond, la regardant avec ses grands yeux bleus pleins de tendresse, je crois que votre bon ange vous parle, parce que vous êtes si bonne et si sage, que sûrement Dieu vous aime. Ah ! n'êtes-vous pas aimée de tous ?

Jeanne leva ses yeux sur lui. Il rougit, le bel enfant, et reprit :

— Dieu ne peut pas permettre qu'une âme si pure et si sainte soit trompée ; je ne le croirai jamais. Vous savez que c'est aussi l'avis de monsieur notre curé, qui est si savant.

— Comment, Raymond, tu veux que je croie que le Seigneur a besoin de moi pour sauver un grand royaume? Penses-y bien, mon bon Raymond, tu verras qu'il faudrait être insensé pour le croire.

L'enfant reprit avec une pieuse gravité qui lui donnait l'air d'un bel ange :

— David autrefois gardait, comme vous, son troupeau dans les champs ; il était plus petit et plus faible que vous, et tout aussi obscur, lorsque Samuel vint l'appeler de la part du Seigneur; pourtant ce fut lui qui défit le grand géant Goliath, et qui mit par là tous les Philistins en fuite. Et l'enfant la regarda,

tout fier de sa science, qu'il puisait dans les leçons de son docte curé. Il ajouta : Qui sait? Dieu vous appelle peut-être comme il appela son serviteur David. C'est à vous d'obéir, au lieu de raisonner en vous-même comme vous faites depuis tantôt deux ans.

— Hélas! c'est que, depuis deux ans, je crains souvent d'avoir perdu la raison; j'ai de si étranges pensées! L'oppression du peuple me tourmente à chaque instant du jour et de la nuit; depuis que j'ai vu nos champs dévastés, le château de nos bien-aimés seigneurs réduit en cendre, leur fille obligée de venir chercher parmi nous un asile, et ma mère, ma bonne mère mourante de toutes ces frayeurs, mon âme est sans cesse préoccupée par ces grands malheurs, et peut-être mon esprit s'est-il affaibli dans une telle contemplation. Qui sait, peut-être est-il livré à de damnables illusions?

— O Jeanne! Jeanne! depuis deux ans vous êtes si sainte et si parfaite, que je crois en vous comme en ma bienheureuse patronne; vous avez des clartés d'en haut, et je ne vous demande qu'une seule chose, c'est de m'emmener quand vous irez trouver le roi.

— Tais-toi, Raymond, tais-toi, dit la jeune fille, examinant avec inquiétude si personne n'avait pu les entendre; si quelqu'un nous écoutait, continua-t-elle, on nous croirait tous deux atteints de folie. J'ai eu tort, je le crains, de te parler, comme je l'ai fait, de ce qui m'arrive, puisque je t'ai fait ajouter une foi si entière à de folles visions.

— Et n'en étais-je pas témoin? ne vous ai-je donc pas trouvée plus de dix fois, comme aujourd'hui, parlant tantôt à la Vierge, et tantôt aux bienheureuses sainte Catherine et sainte Marguerite? J'ai été par là mêlé aux choses mystérieuses qui vous arrivent, et j'ai pensé que, moi pauvre orphelin, sans parens, sans amis, recueilli par la bonté de notre saint pasteur, je suis appelé à vous suivre; et, vous le savez bien, Jeanne, je suis à vous, à la vie et à la mort.

— A la mort! Raymond.... C'est que tu es bravo, toi, tout jeune que tu es, parce que tu es un homme; mais moi, je ne suis qu'une jeune fille très faible et très timide : le moindre regard me fait rougir et le plus petit danger me fait trembler.

— Jeanne, est-ce à moi que vous parlez ainsi, à moi que vous avez sauvé des mains de deux soldats

bourguignons, en vous jetant au devant d'eux, armée seulement de votre houlette, donnant ainsi le temps à nos amis de venir me délivrer? O Jeanne! je n'oublierai pas l'air que vous aviez alors : vous ressembliez à Monseigneur saint Michel terrassant Lucifer, cette belle image que le seigneur de Baudricourt a fait peindre dans l'église de Vaucouleurs.

Ils approchaient des bords de la rivière, dont le bruit se mêlait depuis un moment à leurs paroles. Jeanne était tombée dans la rêverie; mais elle reprit bientôt :

— Je ne sais bien souvent ce qui se passe en moi; je suis comme si j'étais deux en moi-même; il me semble parfois que j'ai deux âmes, dont l'une appartient à mon sexe et à mon âge, et dont l'autre....

— Dont l'autre est celle d'un guerrier, interrompit Raymond.

La jeune fille ne répondit point, et baissa les yeux en étouffant un soupir.

— Jeanne, continua Raymond, promettez-moi toujours de m'emmener quand vous partirez. Écoutez : vous savez que je n'appartiens à personne; notre pasteur m'a trouvé dans un champ après un combat. Il

m'a recueilli, et m'élève pour lui succéder un jour; mais je ne sais si je pourrai jamais le remplacer : il me semble souvent que ma vie doit finir avant ce temps; et puis, Jeanne, je ne sais comment il est arrivé qu'elle s'est trouvée comme attachée à la vôtre. Personne ne me comprend et ne m'aime comme vous, et je n'aime aussi que vous au monde; quand vous n'êtes point là, je me sens seul et triste comme un oiseau tombé du nid. Laissez-moi vous suivre; ne partez pas sans moi, j'en mourrais.

— Enfant, dit Jeanne, je ne puis croire que je parte jamais.

— N'importe; promettez-moi de me laisser vous suivre.

— Eh bien! je te le promets.

L'enfant tout ému vint se jeter dans les bras de Jeanne, et parut heureux et fier de cette promesse.

— Je mourrai près de vous et pour vous, balbutia-t-il tout bas; je le sens bien au fond de mon cœur.

II

Le village de Domremy, vers lequel Jeanne se dirigeait, n'était séparé de la Meuse que par une étroite prairie qui descendait rapidement au bord de la rivière, resserrée et bondissante en cet endroit : les bruits de ses flots semblaient tristes comme des soupirs, et portèrent leur tristesse dans l'âme de Jeanne ; le

vent murmurait dans les roseaux, l'orfraie gémissait caché dans un vieux saule, la nuit devenait sombre, l'eau ne réfléchissait qu'un ciel orageux. La jeune fille, émue de tout cet aspect lugubre, n'approcha qu'en tremblant de sa demeure isolée, placée entre la rivière et le village. Arrivée près du seuil, tandis que Raymond faisait rentrer le troupeau dans l'étable, elle s'arrêta le cœur troublé, et n'avança de nouveau qu'après avoir demandé du courage à Dieu.

La chaumière où Jeanne entra, avait autrefois été une demeure aisée, quand Jacques d'Arc, alors dans la fleur de sa robuste jeunesse, y avait conduit Isabelle Romée, sa jeune épouse; elle venait d'être bâtie et pourvue de tout ce qui fait le luxe du laboureur; et le sire de Prouville, seigneur du château de l'Isle, et du village de Domremy qui en était une dépendance, la lui avait concédée moyennant une rente annuelle de deux écus d'or, qu'il pouvait racheter en lui fournissant la jonchée de sa grand'salle en jonc ou en paille séchés, pendant l'hiver, ou en herbe fine et odorante pendant l'été (1); en retour de cette légère redevance il lui accordait secours et protection dans tous ses besoins.

Mais le château, le village, tout avait été détruit dans les rudes guerres qui désolaient ces contrées, et la demeure de Jacques et d'Isabelle présentait alors l'aspect d'une grande misère; les murs en étaient lézardés, le toit de chaume avait été détruit par des soldats qui, dans une nuit d'hiver, s'étaient chauffés avec ses débris, et Jacques après leur départ avait réparé seulement ce qui était indispensable pour abriter sa famille; le reste montrait encore les traces récentes de la dévastation.

Au dedans, il ne restait plus d'habitable qu'une salle assez vaste et un petit réduit servant à Jeanne. On entrait dans cette unique pièce par une porte mal jointe, que la violence des soldats avait plus d'une fois ébranlée. Les murailles étaient noircies par cette sorte d'enduit luisant que la fumée forme à la longue dans les pauvres demeures. Un grand lit à colonnes occupait le fond de la chambre, vis-à-vis de la porte d'entrée; les rideaux y manquaient, car ce que possède le pauvre peut encore être convoité par quelqu'un; ils avaient été pris dans le dernier pillage. Dans un coin, quelques bottes de feurre ou menue paille, retenues par deux planches à peine dégrossies,

paraissaient servir de lit aux enfans. Une table grossière, un bahut pour pétrir le pain, un banc à moitié rompu, et quelques ustensiles de ménage formaient à cette heure tout le mobilier de la famille.

Jacques d'Arc assis sur le banc raccommodait un fléau pour battre le blé, quoique la récolte eût été bien maigre, à cause du passage continuel de la cavalerie dans les champs. Isabelle, sa femme, était presque couchée dans une chaise à bras en bois de chêne, placée dans l'âtre. Des oreillers la soutenaient; elle paraissait bien malade : quelques broussailles pétillaient au feu, sous une petite chaudière, où cuisait un peu de farine d'orge, mêlée à des fèves chétives et rares; un enfant en bas âge dormait dans les bras affaiblis de sa mère; un autre plus âgé essayait d'exécuter quelques ordres que lui donnait Isabelle, soit en brisant des branches pour alimenter le feu, ou bien en tournant avec une cuiller de bois le mélange peu substantiel qui bouillait dans la chaudière, tandis qu'un jeune garçon, grand et robuste, au teint brun, à l'air audacieux, à qui l'on aurait pu donner dix-huit ans au moins, sans l'extrême jeunesse de son visage, qu'aucun duvet ne

couvrait encore, fourbissait une arme de guerre, que sans doute il avait trouvée dans les champs, car il ne paraissait pas en bien connaître toutes les parties; mais en les examinant tour à tour avec une avide attention, ses yeux lançaient du feu.

Isabelle était jeune encore, ses traits avaient été beaux; mais son visage pâle et son air débile indiquaient trop qu'elle touchait au terme d'une carrière que les malheurs du temps avaient dû rendre pénible et laborieuse. Jacques, beaucoup plus âgé, était grand, nerveux, et paraissait encore dans la vigueur d'une verte vieillesse. Une casaque brune avec des grègues en toile composaient son vêtement: il avait la tête couverte d'un bonnet de drap bleu grossier, d'où s'échappait à l'entour une épaisse chevelure, que le temps et les chagrins avaient blanchie. Le feu seul éclairait ces diverses figures, et leur donnait un caractère plus frappant encore en accusant fortement leurs ombres.

— Tu as bien tardé, Jeanne, dit la mère, en voyant sa fille debout au seuil de la pauvre demeure; nous t'attendons depuis long-temps, et ta longue absence nous alarmait.

— La plaine n'est pas sûre depuis que le château ne la défend plus ; que fais-tu donc tous les jours si tard dans les champs ? dit le père, d'un ton rude.

Jeanne ne répondit point, elle regardait sa mère, et s'effrayait de voir dans ses traits une sorte de rétrécissement qu'elle n'y avait point encore remarqué, mais qu'elle connaissait trop bien, pour l'avoir observé déjà sur les malades qu'elle avait vu mourir ; elle demeurait dans un muet saisissement. La mère reprit d'un ton faible, mais doux et caressant.

— Te voilà grande, Jeanne, tu vas avoir seize ans, vienne la saint André. Il faudra maintenant laisser Raymond ou les enfans conduire le troupeau, car tu dois t'accoutumer à me remplacer peu à peu dans les travaux et les soins du ménage ; voilà que je vais chaque jour m'affaiblissant, aujourd'hui je n'ai pas pu quitter ma chaise, et qui sait si demain je pourrai quitter mon lit, tant le mal va vite. Sans toi, que deviendraient mes plus jeunes enfans... Viens ici, Jeanne, ajouta-t-elle, en lui faisant signe d'avancer.

Jeanne s'approcha d'Isabelle, s'agenouilla près d'elle, cacha sa tête dans son sein, et se prit à pleurer.

Une larme tomba des yeux de la mère.

— Mon enfant, dit-elle à demi-voix, le frère Martin a passé par ici vers la fin du jour, en faisant la quête pour son couvent ; tu sais qu'il connaît les maux du corps aussi bien que ceux de l'âme.

—Eh bien! dit Jeanne ;... une terrible inquiétude traversa son esprit, et l'empêcha d'ajouter un mot de plus.

— Eh bien ! mon enfant, il m'a dit, il ne me l'a pas caché, comme on fait aux riches, que mon temps va bientôt finir ici-bas ; ne pleure pas ainsi, ma fille, tu m'ôterais tout mon courage.

La femme pauvre est une sublime créature ! Sa vie est un composé de toutes les souffrances, de toutes les misères, de tous les épuisemens, de toutes les douleurs ; il lui faut un héroïsme de détail à lasser toute la constance des héros ; et parce qu'elle a des enfans à porter, à nourrir, à défendre, à aimer, elle craint de manquer de courage pour quitter une vie si misérable.

En entendant Isabelle parler ainsi, Jacques avait laissé son ouvrage. Il avait caché sa tête dans ses mains, et des sanglots étouffés soulevaient sa poitrine : l'aîné des fils semblait continuer à fourbir son ar-

balète, mais on voyait de grosses larmes tomber de ses yeux sur ses mains.

Isabelle continua.

— Frère Martin doit revenir m'apporter demain le saint viatique, il m'a dit de préparer aujourd'hui mon âme pour l'éternité, et de mettre ordre à mes affaires comme à ma conscience. Maintenant que les Bourguignons ont dévasté nos champs et ceux de notre bon seigneur, je n'ai plus d'affaires à régler; car, hélas! je vous laisse à tous la misère pour dot, sans pouvoir même vous recommander à aucun protecteur, le seigneur et sa noble dame ne sont plus.

— Il reste leur fille, balbutia le jeune garçon.

— Leur fille, ma bien-aimée Clotilde, que j'ai nourrie de mon lait, ne vous laisserait pas dans la misère si elle pouvait l'empêcher; mais reviendra-t-elle jamais dans son château dévasté : qui le sait! Votre père se fait vieux, et ma mort le fera plus vieux encore : je ne puis donc, mes enfans, que vous recommander les uns aux autres. Toi, Jeanne, la plus âgée et la plus sage, promets-moi, quand je ne serai plus, de veiller sur mes enfans comme moi-même.

Jeanne sanglotait à se rompre le cœur, et ne ré-

pondait pas : la mère passa sa main faible et amaigrie sur les cheveux blonds de sa fille, et lui dit :

— Ne veux-tu point me faire cette promesse que j'attends de toi?

Jeanne alors se leva tout-à-coup hors d'elle-même, et regardant sa mère avec désolation, s'écria :

— Hélas! ma mère, c'est moi qui vous tue! s'il est vrai que vous soyez mourante, s'il est vrai que je doive vous perdre, c'est une punission de ma désobéissance; mais que vous viviez ou que la mort vous sépare de nous, ne comptez plus sur moi pour vous remplacer ici : hélas! hélas! ce n'est pas à ces soins, ce n'est pas à ces devoirs que je vais être appelée désormais; mandez plutôt près de vous votre sœur Ameline, ou sa fille, qu'elles viennent soigner les cheveux blancs de mon père, bercer mon jeune frère, et veiller sur notre famille; ces chers devoirs auxquels j'eusse voulu consacrer ma vie, ma mère, si vous mourez, je ne puis les remplir.

Ces derniers mots avaient expiré sur les lèvres de la jeune fille, et les larmes qui sillonnaient son visage témoignaient de la douleur avec laquelle ils étaient prononcés.

— Pourquoi, Jeanne, ne peux-tu m'obéir? qu'as-tu, mon enfant, ma chère fille? dit la mère avec une tendresse alarmée

— Qu'as-tu, Jeanne? dit le père, en s'approchant d'elle et lui saisissant brusquement le bras. Tes courses du soir,... ta tristesse,... qu'as-tu fait, Jeanne, qui t'oblige à nous fuir?.Et le père la regardait avec un œil scrutateur et sévère.

— O mon père, ô ma mère, ayez pitié de votre fille! elle ne vous fuit pas; elle voudrait rester près de vous et vous donner son sang et sa vie, car elle vous aime du plus profond de son cœur; mais, hélas! elle ne s'appartient plus.

— Qu'oses-tu dire? reprit le père en pâlissant, et un soupçon terrible vint traverser sa pensée ([1]).

— O ma mère, et vous surtout, mon père, vous ne voudrez point me croire, voilà ce qui m'a toujours empêchée de vous parler.

— Parle, je le veux, dit le père, d'une voix rude; et il s'assit en serrant ses poings; il sentait ses jambes tremblantes fléchir sous lui.

— Parle, parle, nous te croirons, dit Isabelle, avec sa faible et douce voix; et prenant la main de sa fille, elle

ajouta : Tu ne voudrais pas tromper ta mère mourante, et lui donner un mensonge à emporter au tombeau.

Jeanne mouilla de ses larmes la main de sa mère, et murmura :

— Oui, ma mère du moins me croira.

Dans ce moment Raymond rentra, il vint s'asseoir au bout du banc, regardant l'une après l'autre Jeanne et sa mère ; les yeux de Jeanne rencontrèrent les siens ; elle se tordit les mains dans une affreuse angoisse, et lui dit :

— La vision ne m'a pas trompée ; vois dans quel état je retrouve ma mère. O que n'ai-je obéi plus tôt !

— Parle donc ? dit Jacques, d'une voix rauque.

— Apprends-nous ton secret ? dit Isabelle.

— Eh bien ! ma mère, vous voulez que je vous le dise, il le faut, écoutez. Dieu m'appelle, il veut que je sois à lui, que je le serve, non dans la paix et les simples occupations d'une femme, mais dans la guerre et dans les batailles, mais à la cour, et parmi les grands de la terre ; il me dit : Marche sous ma conduite, et tu sauveras un grand peuple.

Jacques écoutait, muet et stupéfait ; Isabelle la re-

gardait avec une sollicitude étonnée, mais non pas incrédule.

— J'ai résisté, continua Jeanne, j'ai combattu comme Jacob avec l'ange, j'ai balancé long-temps; oh! Dieu sait si je me suis débattue contre l'esprit; encore aujourd'hui, des voix du ciel m'ont parlé; elles m'ont donné l'ordre formel de commencer enfin l'œuvre qui m'est donnée; j'ai dit non, non, je ne le puis, je ne veux point quitter ma mère; elle a besoin de ma main pour retourner sa couche, de mon sein pour appuyer sa tête dans ses longues nuits sans sommeil: je veux rester près d'elle. — Près d'elle, a repris une voix douloureuse, dont les accens ont ému tout mon cœur; Jeanne, si c'est elle qui t'arrête, elle te sera retirée... A ces paroles funèbres, un glaive a traversé mon cœur.

Tous étaient immobiles, on n'entendait dans la chambre que les sanglots de Jeanne; elle reprit: On a tant de peine à croire au malheur, j'espérais encore; j'espérais que tout me trompait, et les voix qui m'appellent à cette mission que je ne connais pas, et plus encore celles qui me menaçaient de ta mort.

Ma mère, ma mère! ajouta la jeune fille age-

nouillée, et cachant sa tête dans le sein d'Isabelle; si tu nous quittes, si tu meurs, c'est pour me punir, et tout est donc vrai; je dois tout croire, et il ne me reste plus qu'à me hâter d'obéir aux voix qui m'appellent... Que Dieu ait pitié de nous!

— Que Dieu ait pitié de nous! dit le père consterné, notre fille a perdu la raison.

— Silence, dit Isabelle, en étendant ses bras et posant ses mains bénissantes sur la tête de sa fille : Jeanne a toujours été une enfant d'élection, elle est pure et sainte comme au jour de son baptême; Dieu ne doit pas permettre que sa raison se trouble, comme celle des hommes livrés à leurs passions. Non, non, ne le croyez pas : sur le bord de ma tombe, ma foi s'éclaire et s'épure; viens ici, mon enfant, lève-toi; je te salue comme une créature aimée de Dieu, et je te bénis dans ta vie, dans ta mort, et dans l'ordre divin que tu dois accomplir. Jacques, mes enfans, aimez-la, respectez-la, car je vous le dis, elle est choisie du Seigneur.

A ce moment, le canon de la citadelle se fit encore entendre au loin; le son en était apporté par les flots grossis de la Meuse qui grondait près de la chaumière;

Jeanne, à ce bruit, releva la tête, en s'écriant :

— Dieu puissant, tu le veux, j'accepte la charge que tu m'imposes : me voilà, je suis prête, guide-moi, conduis-moi, et que les ennemis de notre belle France fuient bientôt comme un troupeau de daims timides devant celle que tu envoies armée de ton glaive et de ta puissance. — O mon pays, tu seras libre, continua-t-elle, dans un saint transport; ô mon roi, tu seras grand ; saintes voix, qui m'appelez en secret, venez parler par ma bouche, afin que moi, faible femme, je puisse rallier nos soldats, et rendre le courage à nos chefs. — Je ne me débats plus, je ne refuse plus rien, je suis à vous, prenez-moi, prenez mon sang, prenez ma vie, tout est à vous, l'amour de mon pays m'embrase, il enflamme mon cœur, et les clartés du ciel viennent briller à mes yeux.

Et la jeune fille restait debout, les yeux levés au ciel dans une sainte extase.

Raymond se leva du banc où il était assis, il vint s'agenouiller en silence devant elle ; son frère, sans quitter l'arme qu'il réparait, vint aussi s'incliner à ses côtés, et son père, maîtrisé malgré lui par son saint enthousiasme, découvrit sa tête

blanche, parce que le visage de sa fille rayonnait.

Un long silence suivit cet élan du cœur de Jeanne; elle restait en prière, et ses lèvres murmuraient des paroles inarticulées; la flamme du foyer l'éclairait, elle était belle comme une céleste apparition.

Peu à peu ses yeux levés au ciel s'abaissèrent; ils se remplirent de larmes. Sa poitrine se souleva, des soupirs convulsifs s'en exhalèrent; et puis jetant des regards étonnés autour d'elle, la jeune et innocente fille alla tomber encore une fois à genoux près de sa mère, en cachant son visage en pleurs dans les vêtemens de la malade.

— Ma mère, que suis-je donc? s'écria-t-elle; que se passe-t-il en moi? qu'ai-je fait? pourquoi l'Esprit s'empare-t-il de ma pensée pour l'éblouir de ses clartés soudaines?...—Par momens, je vois, je sens tous les maux de la France comme s'ils se passaient dans mon cœur, et j'en vois aussi le remède : je vois, ma mère, qu'un étendard où serait inscrit le nom du Tout-Puissant disperserait nos ennemis, et que des bras armés au nom de Dieu seraient invincibles; je vois la France partagée, divisée par des princes qui, semblables à des corbeaux autour d'un cadavre,

veulent en dévorer chacun leur part. Duc de Bourgogne, je te vois, l'esprit de vengeance s'est emparé de toi, pour l'assouvir, voilà que tu te baignes dans le sang des Français; et toi, prince d'Angleterre, tu profites des fureurs d'une mère dénaturée pour envahir nos provinces que tu convoites.—Mais les desseins de Dieu me sont révélés par ses anges : le Seigneur, pour récompenser son serviteur, Louis IX, dit le saint, veut que son royaume reste fort et puissant, que jamais il ne soit partagé; qu'il n'ait qu'un maître, qu'une loi, qu'une langue, car il est aimé de Dieu, ce beau royaume, et doit toujours marcher le premier dans les voies que Dieu veut successivement ouvrir au monde..... La jeune fille s'arrêta et reprit avec tristesse... Je vois toutes ces choses, ma mère, je les vois plus clairement que je ne vous vois tous ici, car une lumière divine les éclaire,..... et puis elles s'éteignent; elles s'effacent comme un rayon de soleil que les nuées du ciel viennent couvrir. La réflexion suit alors, et le doute entre dans mon esprit; je sens mon néant, je sens ma faiblesse, et je crains encore et toujours de m'abuser.

— Ne craignez rien, ma fille, Dieu demande votre

obéissance, dit en s'approchant un vieux moine, qui depuis le commencement des paroles de Jeanne était arrêté au seuil de la porte, demeurée ouverte.

C'était le frère Martin, surnommé l'advenu; il revenait apporter le saint Viatique à la malade, dont l'état dangereux l'avait alarmé.

Le frère Martin portait l'habit de bure des moines mendians; un vaste capuchon couvrait sa tête chauve, et laissait voir des traits pâles et amaigris par les jeûnes et les macérations; tout son air le rendait vénérable, et il était en grand renom de sainteté dans le pays; on croyait même que ses vertus lui avaient attiré des clartés particulières; sa voix fut donc écoutée avec respect; il s'avança vers Isabelle, et dit :

— Une femme a perdu la France (³), celle dont on vous a donné le nom quand elle vint, belle et adorée, régner sur notre chère patrie, qui avait jeté toutes ses espérances à ses pieds. Isabelle de Bavière, oubliant bientôt dans la prospérité toutes les conditions divines et humaines auxquelles les empires sont donnés aux rois, a perdu le royaume, qu'elle était appelée à rendre heureux; elle l'a perdu par une suite de crimes inouis; mais des bouches inspirées ont dit

qu'une jeune fille innocente et pure doit le sauver. —Prions, mes enfans, prions autour de cette femme chrétienne, dont l'âme va quitter ce monde, et porter nos prières à Dieu; peut-être le Tout-Puissant veut-il avoir enfin pitié de nous.

La nuit se passa, dans de longues prières, près de la mourante, autour de laquelle l'ange de la mort semblait voler comme un phalène autour d'un pâle flambeau que le vent de son aile va bientôt éteindre.

— Oh! disait Jeanne, que ne puis-je partir avec cette âme qui va nous quitter!

— Elle a fini sa tâche; elle a rempli sa journée, et la vôtre commence.

— Mon père, répondit Jeanne, la mienne sera bien laborieuse.

— Oui, dit la pauvre malade, dont l'âme semblait suspendue entre le temps et l'éternité; mais elle doit être courte. Courage, Jeanne, ma fille bien-aimée, et quand ton heure sera venue, puissé-je veiller sur toi! Que Dieu bénisse mes enfans.... mes pauvres chers enfans, faut-il donc les quitter.... Et ses mains se croisèrent pendant que ses lèvres balbutiaient une

prière résignée. Que votre volonté s'accomplisse! disait la tendre mère....

Puis la lutte d'un reste de vie avec la mort commença. Ses lèvres se serrèrent, ses yeux s'obscurcirent, sa poitrine haletante ne laissa plus exhaler que ces sinistres râlemens qui précèdent la dernière heure. — Tous gardaient le silence; les sanglots mêmes avaient cessé dans le saisissement qu'inspire l'attente de la mort.

Tout-à-coup Isabelle entr'ouvrit les yeux :

— Que se passe-t-il donc en moi? murmura-t-elle en se soulevant sur elle-même, à l'étonnement de ceux qui l'entouraient. Mes yeux, qui s'éteignaient, revoient le soleil: c'est bien lui, n'est-ce pas, que je vois briller? Et elle montrait un rayon qui pénétrait dans sa demeure. Mon cœur ne battait plus; il se ranime, et mon sang qui, depuis hier, semblait arrêté, vient tout-à-coup de réchauffer mes pieds et mes mains. Jacques, mes enfans, ne pleurez plus. Mon Dieu! mon Dieu! je me sens de nouveau comme rivée à la terre.

— Ma mère! s'écria Jeanne, mon obéissance, si tardive qu'elle soit, t'aurait-elle rendue à la vie?

Le frère Martin s'approcha. Il examina la malade dont il avait cru l'heure arrivée.

— Dieu est grand! dit-il; c'est lui qui frappe et qui guérit. Cette femme vivra.

Un cri de joie s'échappa de toutes les poitrines; mais il fut aussitôt contenu : une religieuse terreur s'était emparée des esprits. Jeanne elle-même la partageait.

— Le Seigneur a manifesté sa puissance, dit Jacques d'Arc avec une imposante gravité.

— Qui peut lui résister et avoir la paix? dit le vieux moine. Mais, reprit-il, l'obéissance fait tomber la verge de ses mains.

Isabelle revint lentement à la vie, et Jeanne n'opposa plus de résistance à l'ordre de Dieu. Quelques semaines s'écoulèrent cependant sans que la jeune fille parlât de partir. L'hiver était venu; elle avait cessé d'aller aux champs, et passait tout le jour prosternée sur le pavé de la vieille église de Domremy, ou dans de longs entretiens avec le frère Martin, et plus souvent encore avec le bon vieux pasteur qui dirigeait sa conscience; elle était recueillie et triste. Enfin, un soir, elle dit tout-à-coup à ses parens, assemblés près du foyer :

— Aujourd'hui, les voix m'ont parlé; je dois partir.

— Partir! s'écria Jacques. Oh! mon Dieu, j'espérais que cette épreuve s'était éloignée.

Isabelle dit :

— Voilà cette triste parole que j'appréhendais tous les jours de lui entendre prononcer.

— Je te suivrai, dit Pierre, l'aîné des fils.

— Et moi, dit Raymond. Père, bénissez-nous pour que Dieu nous protége.

Et tous trois s'agenouillèrent devant Jacques. Le vieillard regarda le frère Martin, présent à cette séparation pénible. Le frère leva le doigt vers le ciel.

— Dieu le veut, dirent ensemble le père et la pauvre mère; soyez bénis.

Et des larmes furent le baptême douloureux qui consacra la jeune fille à sa sainte entreprise.

— Nous nous reverrons, dit le frère Martin en la quittant.

— Où? mon père.

— Au terme de l'œuvre qui commence. Allez, ma fille; marchez devant Dieu, c'est lui qui vous conduit.

III

Le sire Robert de Baudricourt, commandant de la citadelle de Vaucouleurs, pour le roi Charles VII, était un matin dans la grande salle du château. Il marchait lentement, et paraissait en proie à de vives préoccupations. C'était un vieillard encore vert, malgré les années ; il avait une haute et forte stature,

le visage fier, rude et fortement coloré par l'intempérie des saisons. Son armure ne le quittait guère : il avait sa cuirasse, ses jambières et ses cuissards ; seulement, il avait déposé son heaume non loin de lui. Un bonnet de drap écarlate, bordé de fourrure, couvrait sa tête, laissant passer quelques boucles de cheveux d'un blanc d'argent. Parfois il se rapprochait d'une énorme cheminée où brûlaient ensemble plusieurs troncs de vieux ormes ; il y réchauffait ses mains ridées ; puis il redescendait à l'autre extrémité, vers la porte massive, et revenait lentement.

Cette salle, d'une architecture ancienne dès l'époque reculée dont nous parlons, élevait sa voûte en arceaux à nervures assez fines, dont la réunion formait des colonnes en faisceaux. Entre ces colonnes, quelques fenêtres inégales avaient été percées dans des murs si épais, que leur profondeur formait çà et là des embrasures semblables aux chapelles latérales de nos églises. Chacune paraissait avoir reçu sa destination particulière, et l'une d'elles était entièrement fermée par une courtine de soie jaune qui tombait d'en haut jusqu'en bas. Un cuir rouge, couvert d'arabesques d'or, plus riches que délicats, ornait les murailles, et

des trophées d'armes que Baudricourt avait enlevées, soit dans des joûtes où sa jeunesse s'était exercée, soit dans de sanglantes rencontres, étaient suspendus aux colonnes, avec leurs bannières ou leurs pennons; une énorme table en chêne poli occupait le milieu de cette pièce, destinée à plus d'un usage, et des chaires ainsi que des bancs de bois sculptés, garnis de velours et de crépine d'or, remplissaient l'espace entre la table et la large cheminée de pierre, où se voyaient les armes sculptées de Charles VII, et plus bas celles du sire de Baudricourt.

Un homme qu'à son costume noir ainsi qu'à sa large tonsure on pouvait aisément reconnaître pour un ecclésiastique, était assis près de la table : c'était le chapelain du château. Il tenait une plume à sa main, et la trempait de temps en temps dans une encre rouge et bourbeuse, telle qu'on n'en connaissait point d'autre alors; il paraissait attendre que le sire de Baudricourt commençât à lui dicter ses missives.

— Écrivez d'abord à messire le duc Philippe de Bourgogne, dit tout-à-coup Robert en se rapprochant de la table, et dites-lui, dans les termes que vous connaissez être propres à exprimer une grande indi-

gnation, que je mettrais le feu, de mes propres mains, aux quatre coins de la vieille forteresse, plutôt que de la rendre à sa déloyauté. Ajoutez que jamais un Baudricourt ne fut traître.

Pendant que le chapelain écrivait sa dépêche de cette belle écriture que l'imprimerie a fait disparaître, le sire de Baudricourt avait repris sa marche à travers la grande salle ; mais, cette fois, il était agité et il murmurait.

— Ah ! messire de Bourgogne, vous allez envoyer des forces redoutables contre moi ! Eh bien ! nous verrons qui triomphera, du bon droit ou de la félonie. Et ses lourdes jambières éperonnées retentissaient sur les dalles sonores, malgré la jonchée de menue paille et de roseaux tressés qui les couvraient.

Quand la missive au duc de Bourgogne fut achevée, Baudricourt trempa son gantelet dans l'encrier, et en imprima les cinq doigts au bas du vélin (1). C'était alors la signature ordinaire des plus hauts seigneurs, dont la jeunesse se passait à apprendre les exercices de la guerre, et non les belles sciences, pour lesquelles étaient réservés seulement les hommes d'une

santé débile, ou ceux que leur naissance n'appelait point au glorieux métier des armes.

— A présent, seigneur chapelain, dit le sire de Baudricourt, après avoir appliqué son sceau à cette première missive, écrivez sous ma dictée.

« Messire, mon honoré parent,

« Après les malheurs qui sont arrivés, il y a tantôt deux ans, au château de l'Isle, à votre frère très aimé le sire de Prouville, et à mon infortunée sœur, sa digne épouse, je me suis hâté, sitôt que mes occupations militaires me l'ont permis, de retirer notre chère nièce de chez les bons paysans qui l'avaient cachée au milieu d'eux. Depuis plus d'une année, elle vit près de moi, et sa présence répand une grande douceur sur mes vieux jours. J'espérais pouvoir la garder encore long-temps dans la vieille forteresse, dont les murs pouvaient la défendre ; mais aujourd'hui je suis menacé d'une formidable attaque de la part des Bourguignons, si je ne rends pas le poste qui m'est confié aux gens du duc de Bourgogne. Vous savez ce qu'il me reste à faire :

mourir sous ses débris. Envoyez donc au plus tôt une escorte pour chercher notre nièce, et la conduire à l'illustre dame de Gaucourt, qui veut lui servir de mère; autrement, je serais obligé de la faire partir par la première voie qui m'offrirait quelque sécurité.»

— La place d'une jeune fille ne saurait être dans une citadelle assiégée; il faut m'en séparer, ajouta le vieillard. Mais, en disant ces paroles, sa voix devint tremblante, et ses yeux, d'ordinaire secs et arides, s'humectèrent. Il se tut, et resta plongé dans de sombres réflexions pendant que le chapelain ajoutait les formules d'usage et quittait la salle. Cependant le vieux guerrier fut bientôt tiré de sa rêverie par l'entrée d'un page, qui, s'approchant, lui dit que trois jeunes voyageurs, amenés le matin dans la ville par le frère Martin, retournant à son couvent, demandaient à être admis en sa présence.

Le seigneur de Baudricourt était d'un difficile accès; mais le nom du frère Martin ne se prononçait pas vainement. Il ordonna d'amener les voyageurs, et retomba dans son attitude pensive.

Le page sortit. Bientôt il rentra, précédant une jeune fille, qui elle-même précédait deux jeunes gar-

çons. Baudricourt, sans quitter sa place, les regarda traversant la longue salle, depuis la porte qui s'était ouverte en criant sur ses gonds, jusqu'à la cheminée, près de laquelle il était assis.

Tous trois étaient couverts de vêtemens grossiers, dont la forme indiquait qu'ils appartenaient à la classe des laboureurs; mais tous trois étaient beaux : l'aîné des jeunes gens avait un regard d'aigle; le plus jeune, avec ses cheveux blonds, sa figure d'ange, attirait les yeux, et sa vue portait l'attendrissement dans le cœur. Quant à la jeune fille, elle avait une taille élevée, mais fine et délicate; son front était haut; ses yeux bleus, tantôt suaves et doux comme un reflet du ciel dans un beau jour, tantôt remplis d'un feu sombre; elle attirait et fixait le regard comme un être extraordinaire et marqué d'un sceau particulier; une certaine aisance noble et paisible se décelait dans chacun de ses mouvemens, et l'impression qu'on eût ressentie près d'elle eût été celle du respect, sans les vêtemens de bure rouge qui la couvraient, et qui indiquaient une des classes inférieures de la société.

Le page, en les introduisant, leur dit que c'était

là le seigneur de Baudricourt, et les ayant conduits jusqu'à la moitié de l'énorme salle, il se retira près de la porte.

La jeune fille continua d'avancer d'un air calme et grave, et Baudricourt lui dit avec bonté :

— Jeune fille, c'est sans doute à ma nièce Clotilde de Prouville que vous voulez parler?

— Non, Monseigneur, c'est à vous-même, répondit-elle en s'inclinant.

— A moi! et que pouvez-vous me vouloir, mon enfant? continua-t-il avec étonnement.

Il remarquait en elle une candide assurance que ne montraient point d'ordinaire de simples villageoises en présence d'un puissant seigneur.

— M'apportez-vous donc quelque message secret? ajouta-t-il; avec ce doux et beau visage, on ne saurait annoncer que de bonnes nouvelles; je suis prêt à vous entendre.

Et le vieux chevalier se leva pour écouter la belle Jeanne, dont la jeunesse printanière réjouissait sa vue; elle répondit :

— Noble seigneur, je ne suis chargée pour vous d'aucun secret message.

Le sire de Baudricourt fronça ses sourcils blancs.

— Qui peut donc vous amener vers moi? reprit-il en la regardant avec surprise; et son air, que la beauté de Jeanne avait rendu bienveillant, tant la beauté exerce sa puissance sur tous les âges, devint rude et sévère.

En voyant arriver cette simple villageoise jusqu'à lui, le vieux guerrier avait cru sans doute à quelque communication importante, car peu de gens se hasardaient à venir le troubler au milieu des soins qui l'occupaient, et dans ce temps il n'était point rare de charger des femmes ou de pauvres enfans de missions difficiles et souvent dangereuses, qu'ils accomplissaient au risque de leur vie, mais dans lesquelles leur obscurité même les faisait souvent réussir.

Après cette question, prononcée avec sécheresse, Robert se retourna brusquement et se rapprocha du feu.

La jeune fille rougit et répondit pourtant sans se troubler :

— Je viens demander au seigneur de Baudricourt les moyens d'aller trouver notre seigneur le roi dans sa cour, parce qu'il est bien important pour lui que je puisse lui parler.

— Oui dà, la belle enfant ! est-ce là ce dont il s'agit ? et le vieux chevalier, plein de courroux, frappa la pierre de l'âtre du talon de sa botte de fer avec une telle violence qu'il en fit jaillir une étincelle. — Alors, se rasseyant brusquement, le visage tourné vers le feu qu'il se mit à attiser avec d'énormes tenailles, il dit avec colère :

— Allons, jeune fille, allez conter à d'autres les folies de votre cerveau ; fi donc, est-ce parce que vous êtes belle que vous voulez aller trouver le roi ?

— Messire ! s'écrièrent à la fois les deux jeunes gens, et leur indignation était si vraie que Baudricourt la comprit.

— Et que puis-je penser d'un projet si extravagant ? reprit-il ; croyez-vous d'ailleurs que j'ai le temps d'écouter les chimères qui peuvent passer par un esprit de quinze ans, quand le service et la guerre absorbent toutes mes pensées.

Les deux jeunes gens avaient tressailli à cette réponse brusque et méprisante de Baudricourt ; leur teint s'illumina d'une rougeur pourprée.

Mais Jeanne resta calme et dit d'un ton ferme et cependant très doux :

—C'est parce que le service et la guerre absorbent toutes ses pensées, c'est parce que notre seigneur le roi n'a pas un serviteur plus fidèle, que le sire de Baudricourt doit m'écouter ; car, hélas ! ajouta-t-elle avec un soupir, en élevant au ciel ses beaux yeux, moi aussi, pauvre fille des champs, qui n'ai connu jusqu'ici que ma quenouille et ma panetière, je suis appelée au service et à la guerre pour le roi, notre sire bien-aimé.

Pierre et son compagnon, spectateurs muets, mais agités de cette scène, regardaient avec inquiétude, tantôt le sire de Baudricourt, et tantôt leur compagne. Quelquefois aussi, Pierre jetait involontairement les yeux en face de lui, sur cet enfoncement de fenêtre, fermée d'un rideau de soie jaune, derrière lequel il lui semblait depuis un moment voir quelque agitation.

— Cette fille a-t-elle donc tout-à-fait perdu la raison ? s'écria Baudricourt avec impatience ; comment le frère Martin a-t-il pu la conduire jusqu'ici ? emmenez ces jeunes gens, cria-t-il au page, resté debout à l'extrémité de la vaste salle, et souvenez-vous de l'ordre que je vous donne, de ne laisser pénétrer

jusqu'à moi que ceux qui ont à me parler pour les affaires du service. Allez, allez, dit-il, en faisant un signe de la main aux trois voyageurs, je n'ai point de temps à perdre avec vous.

Mais dans ce moment le rideau de soie s'entr'ouvrit et livra passage à une très jeune fille ; les jeunes gens restent immobiles à la regarder : une longue robe de velours bleu dessinait sa taille, et sa tête était chargée de belles tresses noires retenues par des ornemens en pierreries, d'où s'échappait un voile d'un tissu transparent. Cette parure somptueuse paraissait ordinaire à cette époque où les femmes de haut rang ne se montraient jamais que vêtues suivant leur condition. Les traits de cette jeune fille étaient charmans et d'une extrême délicatesse, et son visage encore enfantin paraissait empreint d'une tristesse qui ne s'accordait point avec son âge; mais dans des temps de crises violentes et de perturbations générales, il n'y a plus ni enfance, ni jeunesse, les soucis et les douleurs atteignent et confondent tous les âges.

La jeune fille s'avança comme un ange de paix entre Baudricourt et les jeunes gens, elle leur fit à tous trois des signes d'amitié; dans ses yeux roulaient des

larmes de tendresse, et tous trois aussi la regardaient avec un mélange d'affection et de respect infini. Pierre surtout paraissait prêt à s'agenouiller devant elle sans oser toucher ses mains qu'elle leur tendait à tous.

— Monseigneur, mon oncle, dit-elle d'une voix douce et mélodieuse, calmez-vous et écoutez-les. C'est Jeanne et puis son frère qui est aussi le mien; c'est Raymond, ce sont les jeunes amis près desquels mon enfance s'est écoulée. Oh! qu'ils soient les bienvenus auprès de moi. Et la jeune fille se jeta dans les bras de Jeanne qui l'étreignit avec tendresse; elle ajouta fondant en larmes :

—Sans eux, mon oncle, vous n'auriez jamais revu la pauvre Clotilde, elle eût rejoint ses malheureux parens que vous avez tant regrettés.

— Quoi! ce sont là les enfans de Jacques et d'Isabelle? reprit Baudricourt; que ne s'expliquaient-ils donc!

— Ce sont eux, dont je vous ai parlé si souvent; je vous l'ai dit, monseigneur, ils étaient venus chercher un asile au château parce que des soldats ravageaient la campagne. Quel asile, mon Dieu, nous leur avons donné! C'était la veille de cette nuit

déplorable où les Bourguignons vinrent nous attaquer. On avait réuni les enfans dans le même lieu, et quand tout fut perdu, quand le fer et le feu eurent tout dévasté; quand père, mère, frères, parens, amis, quand tout eut été massacré, hors nous, qu'on avait renfermés dans la tour la plus forte..... c'est Pierre,..... ce sont eux qui m'ont emportée par un passage secret pratiqué le long de la Meuse. On me cherchait pour m'emmener prisonnière et obtenir une grosse rançon ; ils m'ont cachée trois jours dans le tronc d'un vieux chêne en attendant qu'ils pussent échanger les vêtemens qui m'auraient fait reconnaître contre des habits simples et semblables aux leurs. Et pendant ce temps, mon oncle, ils veillaient sur moi, comme les oiseaux du ciel veillent sur leurs petits; depuis j'ai passé plus d'une année au milieu d'eux. Et un regard triste et tendre jeté sur ses amis disait assez combien ce temps avait été doux pour elle.

— Si ce sont là ceux dont vous m'avez parlé souvent et qui ont conservé les jours de ma chère Clotilde, qu'ils soient les bienvenus, en effet, dit le vieillard; et pourtant cette jeune fille.....

— O qu'ils sont tous bons, mon oncle, et que je

les aime, ajouta-t-elle à moitié bas : elle voulut sans doute étendre ces paroles à tous en les regardant l'un après l'autre ; mais quand ce vint à Pierre, elle baissa les yeux, ne pouvant ou ne voulant point soutenir le feu qui animait ceux du jeune garçon.

— Notre vie n'appartient-elle pas à nos seigneurs et à leur noble fille ? murmura Pierre.

—Et vous avez bien failli la dònner, en effet, pour moi, reprit Clotilde; regardez, mon oncle, cette longue marque blanche qu'il porte là sur son front, tout à côté de l'œil, c'est un coup d'arquebuse qu'il reçut en me défendant.

Le vieux soldat se sentit adouci à la vue de cette blessure assez profonde, que par une coquetterie de gloire ou peut-être d'amour secret, le jeune homme ne cachait point sous les boucles noires de sa chevelure. Il s'approcha de lui, et lui frappant sur l'épaule, il lui dit :

— Bien, mon enfant, tu es un brave, te voilà grand et fort, crois mois, quitte la charrue et le hoyau, fais-toi soldat, la France a besoin de tous ses enfans.

— J'y compte bien, répondit Pierre, et c'est pour

servir la France et repousser ses ennemis que j'ai quitté mon père et que je veux suivre ma sœur Jeanne.

— Mais où veut-elle donc aller, ta sœur Jeanne?

— Je vous l'ai dit déjà, répondit la jeune fille en se dégageant des bras de Clotilde, à qui elle avait rendu ses caresses avec l'inépuisable effusion de la jeunesse; je dois aller trouver le roi, et c'est pour vous en demander les moyens que je suis ici.

A ces paroles, le visage un peu adouci du sire de Baudricourt se rembrunit de nouveau, il se retourna vers le feu qu'il attisa du talon de sa botte de fer, sans vouloir rien répondre. Cette fille lui paraissait au moins insensée.

Clotilde s'éloignant un peu des voyageurs, qui restaient en silence les yeux baissés, attendant dans une attitude calme et patiente comme des gens qui ne doutent point d'obtenir ce qu'ils demandent; elle s'approcha de Baudricourt, flatta doucement la large main du vieillard, et lui dit d'un ton caressant :

— Mon bon oncle, ne vous fâchez pas contre Jeanne, mais écoutez-la. — Je sais que, depuis long-temps, des saintes du ciel l'appellent et viennent

lui dire des secrets merveilleux. On lui ordonne d'aller au secours de la France..... Pendant ces jours que j'ai passés cachée dans le creux du vieux chêne, je l'ai souvent entendue parler avec des anges. — Jeanne, approche-toi, ne crains rien de mon oncle, il est bon, quoique couvert de fer et un peu rude, répète-lui ce que disaient tes voix mystérieuses.

Jeanne s'approchait et allait parler, mais dans ce moment une porte latérale s'ouvrit et deux chevaliers entrèrent dans la salle pour prendre quelques ordres auprès du gouverneur : l'un était un homme âgé d'environ cinquante ans, au front chauve et au visage austère; l'autre paraissait dans la fleur de la jeunesse.

— Messire Jean de Metz et vous seigneur de Poulengy, soyez les bienvenus, approchez-vous et venez nous aider de vos lumières, dit le sire de Baudricourt. Il vient de nous arriver une jeune bergère, vassale des domaines de ma nièce Clotilde de Prouville, châtelaine de l'Isle, depuis que le Seigneur a rappelé près de lui son digne père et sa mère, ma sœur bien-aimée. Cette jeune fille nous annonce avec un air calme et tranquille qui empêcherait de la croire insensée, qu'elle est envoyée par le ciel pour sauver la France.

— La pauvre fille ne sait guère quelle rude tâche ce serait, et quels secours il faudrait pour sauver la France! on apprend de toutes parts des nouvelles désastreuses, et le parti du roi s'affaiblit de jour en jour, au point qu'on se demande s'il lui reste encore un parti.

C'était Jean de Metz qui parlait ainsi.

— Oh! pour Dieu, seigneur de Baudricourt, donnez-moi des armes, un cheval, et laissez-moi partir, Dieu le veut, et vous lui résistez en vain; chaque jour de retard coûtera des larmes à la France; oh! laissez-moi, laissez-moi partir.

La jeune fille s'était approchée du vieillard en disant ces paroles; ses mains étaient jointes et son regard exprimait la plus ardente prière; mais l'air froid de Baudricourt la glaça, elle se tut, parut réfléchir un moment, puis elle reprit :

— Seigneur, peut-être vous croyez que c'est pour satisfaire un vain caprice de gloire ou de renommée que je viens demander à partir : hélas! Dieu m'est témoin que toute ma joie et tout mon bonheur auraient été de rester dans ma vie paisible; de voir tous les jours le soleil se lever dans les mêmes horizons où

je le contemple depuis mon enfance, et de mourir obscure aux lieux où je suis née. Je suis une simple fille des champs, qui n'ai su jusqu'ici que prier Dieu, soigner ma mère et garder mon troupeau; qu'irai-je faire loin de mes haies fleuries, loin des sentiers connus qui me menaient chaque matin de notre chaumière à la maison du Seigneur, loin du pauvre qui m'aimait et souriait à la pauvre Jeanne pour un morceau de pain qu'elle partageait avec lui ou pour quelques larmes qu'elle avait taries dans ses yeux? qu'irai-je faire au loin sans amis, sans protecteur, ne sachant rien, hors aimer Dieu et lui obéir en tout? J'irai, moi pauvre fille craintive, m'exposer à tous les hasards de la guerre. J'irai meurtrir mes membres à peine formés, sous le dur acier d'une armure; j'irai souffrir, j'irai partout affronter la mort et peut-être répandre mon sang dans les combats! Oh! ne croyez pas que j'envie cette destinée, elle me glace de crainte.

Pierre et Raymond se regardèrent: les yeux de Raymond étaient remplis de larmes, les autres paraissaient étonnés.

— Et qui vous oblige à quitter vos humbles foyers

pour tous ces hasards que vous paraissez craindre? dit Baudricourt.

— Dieu le veut, répondit Jeanne en baissant ses yeux chargés de larmes.

— Comment le savez-vous?

—Il me l'a dit par de saintes voix, qui, depuis un temps, me parlent le jour et la nuit.

— Y a-t-il long-temps qu'elles vous parlent ces voix? dit le sire Jean de Metz avec un intérêt involontaire.

Tous s'étaient insensiblement rapprochés de cette jeune fille, belle, calme et triste, qui paraissait si profondément pénétrée des choses qu'elle disait, tout inconcevables qu'elles dussent paraîtr à ceux qui l'écoutaient; le sire de Baudricourt s'était assis dans un large siége garni de cuir doré, contre lequel le sire de Metz vint s'appuyer; le sire de Poulengy, debout, regardait attentivement Jeanne et Clotilde qui formaient un groupe charmant; l'une droite comme un jeune peuplier, et l'autre frêle et l'entourant de ses bras comme une liane enroulée autour de son soutien. Il était jeune et beau lui-même, et peut-être un autre sentiment que celui de la simple

curiosité se mêlait-il à son attention. Les deux jeunes garçons, debout, roulaient leurs bonnets de laine dans leurs mains et regardaient chacun des personnages de cette scène avec espoir ou crainte.

Jeanne ne répondait pas, elle paraissait perdue dans ses pensées.

— Y a-t-il bien long-temps que vous croyez entendre ces voix? dit à son tour le sire de Baudricourt, répétant la question du sire de Metz, mais y mettant un air de doute.

— Je les entends depuis ma tendre enfance, répondit Jeanne; elles me parlent, tantôt dans le vent du soir, tantôt lorsque les cloches de l'église sonnent la prière (a); je les entends aussi quand l'orage gronde au loin ou quand la nuit commence à s'étendre sur la terre et que tout fait silence pour écouter Dieu; elles sont pour moi comme une musique descendue du ciel, et toute mon âme les écoute avec allégresse.

— Et que disent ces voix? reprit le seigneur de Poulengy.

— Long-temps elles m'ont seulement dit : — Jeanne, élève souvent ton âme à Dieu; sois pure,

chaste, pieuse, et toujours prête à servir le Seigneur dans la joie ou dans la tristesse, et il t'emploiera à manifester sa puissance quand il en sera temps.

Et Jeanne retomba dans sa rêverie.

— Mais je ne vois rien là qui vous oblige à aller trouver le roi, dit Baudricourt. Jeanne ne répondit pas; le sire de Metz alors s'approcha d'elle et lui dit :

— Vous ont-elles donc donné cet ordre?

— Oui, sans doute, elles me l'ont donné.

— Depuis quand? ajouta Baudricourt.

Jeanne regarda Clotilde, comme pour en appeler à ses souvenirs, et répondit :

— C'était après le massacre que les Bourguignons, ces monstres cruels, firent au château de l'Isle, chez nos bons seigneurs; j'étais bien jeune encore, car je n'eus que seize ans les derniers jours du mois passé, et je venais, ainsi que la noble demoiselle de Prouville vous l'a dit, d'échapper avec elle au glaive et au fer des assassins; j'étais sous le vieux chêne et je priais pour tous ceux que j'avais vu périr; je priais Dieu de les recevoir au grand pardon de ses miséricordes, et je pleurais bien amèrement sur les malheurs de la nuit qui avaient nâvré mon âme, quand

une voix douce, pénétrante, et plus divine que toutes celles que j'avais jusqu'alors entendues, parla tout près de moi.

— Sans doute elle dormait après les fatigues de la nuit, se dit en lui-même le sire Bertrand de Poulengy, c'est une belle songeuse.

— Non, je ne dormais pas, sire chevalier, reprit Jeanne, répondant à la pensée qu'il n'avait cependant pas exprimée. Poulengy tressaillit, mais il crut qu'apparemment il avait articulé sa réflexion sans y prendre garde. Qui pourrait dormir après avoir vu les choses qui s'étaient passées sous mes yeux? continua-t-elle.

— Et que disait cette voix? demanda messire Jean de Metz.

— Elle disait : Jeanne, Jeanne, lève-toi : les malheurs de la France finiront; c'est toi qui les fera cesser; va trouver le roi de France, il en est temps, car c'est grand'pitié de voir tant de malheurs *.

—Et que répondiez vous à cela, mon enfant? C'était Baudricourt qui lui faisait cette question. Sans

* Jean Chartier.

ajouter foi à ce qu'il lui entendait dire, il y avait pourtant dans l'air simple et pénétré de cette fille, et peut-être aussi dans sa beauté calme et triste, quelque chose qui forçait son attention.

— Hélas! je répondais.....

— Ah! je sais bien moi ce qu'elle répondait, interrompit tout-à-coup Clotilde; je le sais, car cette fois, et bien d'autres encore, je l'entendis du creux du vieux chêne où j'étais cachée, tandis qu'elle veillait sur moi; elle disait : Laissez-moi, laissez-moi... Que suis-je donc pour aller trouver un roi de France au milieu de ses seigneurs et de sa cour, et comment pourrait-il écouter une pauvre bergerette comme moi? et Jeanne pleurait et se lamentait.

Baudricourt parut surpris des paroles de sa nièce; il reprit :

— Ces voix viennent-elles donc souvent vous parler?

— D'abord elles vinrent une fois, deux fois au plus par chaque semaine; en outre, je les entendais chacun des jours où j'avais le bonheur de m'approcher de la table sainte; mais depuis un mois je les entends toujours.

— Mais à qui croyez-vous qu'appartiennent ces voix? demanda Baudricourt.

— Messire, je vous le dirai bien, mais peut-être vous ne me croirez pas.

— Il est vrai que toutes les choses que vous nous racontez ne sont pas très faciles à croire; n'importe, dites toujours ce qu'il vous semble.

— D'abord une de ces voix est celle d'un ange que le Seigneur a commis à la garde de ce royaume, c'est celle du bienheureux monseigneur Saint-Michel.

Les trois guerriers se signèrent à ce nom.

— Les autres, continua Jeanne (car elles sont plusieurs), ce sont celles de madame sainte Catherine, la patronne révérée des jeunes filles, et de la bienheureuse sainte Marguerite, vierge et martyre.

— Comment pouvez-vous le savoir, jeune fille? dit le vieux gouverneur avec sévérité. Le nom de Dieu, ni celui de ses saints, vous le savez, ne doit pas être pris vainement.

Jeanne répondit d'un ton doux et modeste :

— Seigneur, je suis une humble et timide fille, et je n'oserais point nommer en vain des noms si révérés; mais c'est eux-mêmes qui, tous trois, ont

daigné me dire leurs beaux noms; quelquefois aussi j'ai vu leurs célestes visages; j'ai vu les ailes blanches, frangées d'or, du divin séraphin, et mes yeux n'ont pu que peu à peu contempler l'éclat dont il brille. J'ai aussi vu la croix de fer rougi étinceler encore sur la chaste poitrine de madame Marguerite, comme un signe glorieux de son martyre. A ce signe divin, comment la méconnaître et ne pas l'honorer de tout son cœur?

Baudricourt, à ces mots, tomba dans de profondes réflexions. Dans ces temps de foi naïve, les choses surnaturelles ne rencontraient point l'obstacle que le scepticisme ou l'incrédulité de nos jours ne manqueraient point de leur opposer : on ne s'était point encore retiré de Dieu, et on ne pensait point que Dieu se fût retiré de son œuvre. Ce qui sortait de l'ordre ordinaire effrayait, parce qu'on croyait aux bons, mais aussi aux mauvais anges, et qu'auprès de l'intervention divine s'était placée la magie, la sorcellerie et toutes les interventions infernales. Quelques hommes puissans en œuvres recevaient les hommages de la foule; les saints étaient honorés avec un profond respect; mais aussi beaucoup de sorciers, de

nécromans et de magiciens avaient été brûlés comme accusés de sortilége et de commerce avec Satan. Les trois chevaliers se regardèrent donc avec un étonnement mêlé de quelque inquiétude. Le seigneur de Metz pourtant semblait incrédule et souriait sous sa moustache un peu grise; il regardait Jeanne et ses deux jeunes compagnons, toujours muets, mais attentifs à ce qui se passait, promenant leurs regards inquiets autour d'eux, et les reportant sur Jeanne, qu'ils semblaient couvrir de leur tendresse comme d'une égide. Bertrand de Poulengy, malgré sa jeunesse, devenait, ainsi que Robert de Baudricourt, pensif et grave; il ne promenait plus des regards brillans et vifs sur le joli groupe des deux jeunes filles; son front s'assombrissait, et il se recueillait en lui-même. Enfin le vieux guerrier rompit le silence.

— Jeune fille, ce que vous venez de nous dire est étrange, et si ma nièce, en qui j'ai confiance, malgré son jeune âge, et aussi votre air de candeur, ne parlaient pas aussi hautement pour vous, je ne vous aurais pas même écoutée. Peut-être j'aurais eu tort : je ne sais quelle persuasion découle de vos lèvres, et me

dispose à vous croire. Cependant il est impossible d'admettre de telles choses sans preuves; je ne crois plus, reprit-il, que vous vouliez m'abuser, mais ne pouvez-vous pas vous tromper vous-même? Écoutez : je veux bien vous fournir un moyen de me convaincre. Interrogez vos voix, demandez-leur un signe à me donner de la vérité de vos visions. Si je suis persuadé, je vous donnerai les moyens d'aller trouver le roi.

— Acceptez-vous cette épreuve? dit Jean de Metz avec défiance.

— Nous l'acceptons pour elle, dirent ensemble les deux enfans qui l'accompagnaient.

— Oui, oui, s'écrie Clotilde, nous acceptons pour toi, Jeanne. Ici, comme sous le vieux chêne, tes bons anges t'aideront; ne crains rien.

— Je ne crains rien, dit Jeanne; la volonté de Dieu doit s'accomplir.

Alors la jeune fille s'agenouilla dans l'espace resté vide entre elle et ceux qui l'entouraient. Son attitude indiquait une fervente prière; elle dit d'une voix lente et grave :

— Mes saints protecteurs et mes célestes protec-

trices, c'est ici votre cause, et non pas la mienne. Si c'est votre bon plaisir que j'obtienne la faveur d'aller trouver le roi de France, donnez à ceux qui peuvent m'ouvrir les chemins, les preuves qu'ils me demandent, de la vérité des choses que je leur ai dites, et portez la conviction dans leur esprit.

Et Jeanne se tenait agenouillée; Pierre et Raymond avaient aussi fléchi les genoux; Clotilde, debout, priait à l'unisson de tous ces jeunes cœurs, et les trois guerriers s'étaient découverts par un respect involontaire.

Tout-à-coup Jeanne sourit; son visage s'illumina comme tout visage s'éclaire à la vue d'un ami; ses lèvres s'agitèrent doucement. Elle parlait, mais on n'entendait point ses paroles. Ensuite, elle devint immobile; sa tête se baissa comme celle d'une personne qui écoute avec attention et respect; puis son visage devint triste; ses yeux même versèrent quelques larmes; elle les essuya plusieurs fois du revers de sa main, et enfin, d'une voix lente, grave, et modulée comme une sorte de psalmodie plaintive, elle dit :

— Sire Robert de Baudricourt, écoutez, voici la preuve que mes seigneurs daignent vous donner par

ma voix ; écoutez, écoutez (6) : Aujourd'hui, treizième jour de février, les troupes du roi Charles, notre aimé seigneur, livrent, sous les murs d'Orléans, une terrible bataille. Rappelez-vous l'heure et le jour où je vous parle : il est deux heures.

Puis, se levant tout-à-coup, les yeux fixes et l'effroi peint dans tous ses traits, elle s'écria :

— Dieu ! je vois le combat. Je vois nos escadrons épars ; ô mon Dieu ! qu'est-il arrivé ? ils ont donné dans une embuscade... les chevaux tombent enferrés sur des pieux aigus ; les cavaliers sont renversés... la mort les atteint partout ! Que de blessés ! que de mourans ! Le sang coule, et forme des ruisseaux dans la plaine ; la terre le boit. Ah ! puisse-t-il y germer des héros qui le vengent ! Quelle est donc cette terreur qui saisit nos soldats ?... Ils fuient,... ils se dispersent. Oh ! ralliez-vous, ralliez-vous ! s'écria Jeanne, comme si elle eût été au milieu de la mêlée. Les Anglais vous ont fait tomber dans un piége ; mais ils ne sont pas nombreux, et vous pouvez les vaincre si vous vous réunissez. Dieu ! reprit-elle après un silence plein d'anxiété, quel bonheur ! voici qu'un vaillant guerrier accourt ; il appelle les hommes d'armes ; il les réunit. Oh ! cou-

rage, courage !... il les ramène au combat. Espérons ; son air seul inspire la confiance aux siens et la terreur aux ennemis. Il est couvert d'une armure d'acier poli, où l'or étincelle ; son heaume est chargé de plumes rouges comme le feu ; une écharpe de la même couleur soutient le fourreau de son glaive ; sa terrible lance balaie tout autour de lui. Et la jeune fille semblait le suivre de l'œil dans la mêlée.

— C'est La Hire, dit tout bas Baudricourt, je reconnais ses couleurs.

— Un autre guerrier, d'une taille plus haute, et dont l'armure est noire, sans ornemens, et d'une forme étrangère, franchit tous les obstacles et vient le soutenir ; son cheval, couvert de fer, porte au frontail une pointe aiguë, dont il semble se servir avec intelligence ; tous deux s'ouvrent un large chemin,.... ils renversent tout ce qui s'oppose à eux.

— C'est Saintrailles, dit le sire de Metz ; comment peut-elle ainsi décrire son armure de Tolède ?

Jeanne continua. Elle n'entendait rien, elle était palpitante, et semblait avoir sous les yeux le terrible combat.

Oh! tout n'est pas perdu, s'écria-t-elle, voici venir un

jeune guerrier, vêtu d'une armure légère, qui se plie à tous les mouvemens de sa taille haute et flexible ; un panache de plumes blanches orne son casque et se joue dans le vent ; on dirait l'ange des batailles ? tout fuit devant lui, son cheval vole et semble aussi combattre avec lui ; il hennit, il frappe la terre : les animaux partagent-ils donc les passions de l'homme ! Les Anglais veulent résister, mais il renverse, il terrasse tous ceux qui s'opposent à lui. Quelle fougue ! quelle valeur ! mais, reprit la jeune fille, il oublie toute prudence, le voilà lancé dans un gros d'ennemis. Ne s'arrêtera-t-il pas ? quelle témérité !... Hélas ! hélas ! on l'entoure,... on le presse ;... son bras se lasse, il va succomber,... on le serre ; oh ! mon Dieu, le voilà blessé, son sang coule, il s'affaiblit,... il tombe. Seigneur mon Dieu, les Anglais vont-ils donc s'emparer de ce héros, la fleur de nos braves chevaliers (7)? et la jeune fille se tordait les mains avec désespoir.

— N'est-ce pas le valeureux Dunois ? balbutia Poulengy.

— Je le crains, répondit Baudricourt, en pâlissant. Et tous deux restaient muets à contempler Jeanne, avec étonnement.

— Dieu soit béni, s'écria-t-elle de nouveau, le chevalier aux armes noires a vu son danger; il est accouru jusqu'à lui; il repousse ceux qui l'entourent... Il le fait relever par ses écuyers;... il est blessé, je le vois tout sanglant,... mais on l'emporte, il est sauvé!

— Dieu soit loué! s'écria Baudricourt, saisi malgré lui par la réalité du récit de Jeanne.

La jeune fille fut un moment silencieuse.

— Hélas! les ennemis repoussés d'abord sur un point, ont repris l'avantage sur tous les autres, continua-t-elle avec désolation,... ils reviennent,... ils triomphent de nouveau... — O malheur! nos soldats fuient encore, ils se dispersent, et voilà les archers qui tuent sans pitié tout ce qui tombe sur le chemin... Mon Dieu, mon Dieu, prenez pitié de la France; tous ses enfans vont-ils donc périr dans les batailles! Et la pauvre Jeanne cachant son visage dans ses mains, comme pour ne plus voir l'affreux spectacle qui venait de se passer sous ses yeux, alla tomber, toute défaillante, sur un escabeau, où elle se prit à pleurer amèrement.

Les trois chevaliers se regardèrent avec une sur-

prise qui n'était pas sans quelque mélange d'effroi. Mais Clotilde, ainsi que Pierre et Raymond, coururent à elle et l'entourèrent de leurs bras, essayant de la consoler par des paroles de tendresse. Elle cacha sa tête dans le sein de Clotilde, et parut suffoquée par les sanglots.

— Que dites-vous d'une chose si surprenante? dit Baudricourt aux deux chevaliers.

—Je dis, s'écria le sire de Poulengy, que si avant peu nous apprenons que nos troupes ont éprouvé devant Orléans un furieux échec, aujourd'hui 13 février, je jure de conduire Jeanne au roi, notre sire, et de la respecter durant le chemin, comme je ferais de ma propre sœur.

Le sire Jean de Metz secouait la tête avec un air soucieux; il était pâle, et son vieux visage paraissait empreint d'une sorte de terreur qui contrastait avec sa mâle énergie.

— Je voudrais être sûr que Satanas ne fût pour rien dans tout ceci, dit-il en se signant.

— Oh! regardez-la, dit Poulengy, n'a-t-elle pas bien plutôt un air séraphique?

Le sire de Metz secoua la tête.

— On dit qu'elle est une sainte et chaste jeune fille, reprit Baudricourt, et ma nièce la connaît depuis son enfance; pourtant il faut voir. Écoutez ce que je vais faire; je la laisserai près de Clotilde jusqu'au jour où nous pourrons recevoir des nouvelles, et pendant ce temps, mon chapelain et quelques saints ecclésiastiques l'examineront sur tout ce qui a rapport à la foi. Dieu est grand, messires, et qui sait s'il n'a pas enfin pitié de notre malheureuse France: par saint Georges, cette fille était bien touchante quand elle priait.

— Et son air m'a paru bien terrible quand elle parlait de la bataille, ajouta le sire de Metz.

— Oui, dit à son tour Poulengy, vous avez entendu comme elle s'écriait, ralliez-vous, ralliez-vous, soldats; j'aurais voulu qu'ils entendissent cette voix pleine d'enthousiasme, et qu'ils vissent cette belle fille dans son air inspiré; ils se seraient, je n'en doute pas, ralliés autour d'elle. — Quant à moi, je sentais mon sang bouillir dans mes veines.

— L'enthousiasme est un fort auxiliaire, dit de Metz, qui en peut douter?

— Baudricourt ajouta : Dieu veuille sauver la

France, et que ce soit par une femme, par un enfant, ou par un guerrier, qu'importe.

— *Amen, amen*, dirent les deux chevaliers.

IV

Pendant que les trois guerriers s'entretenaient ainsi, Clotilde, aidée de Pierre et du jeune Raymond, cherchait à faire revenir Jeanne à elle-même. Ils l'avaient entraînée dans cette fenêtre profonde, fermée d'un rideau de soie, d'où Clotilde était sortie peu de momens auparavant, pour venir à leur secours d'une manière si opportune.

C'était le lieu de refuge ordinaire de la jeune châtelaine de l'Isle ; elle l'avait fait orner suivant le goût et la mode du temps, et elle en avait fait ce que les femmes nommaient alors un oratoire. Le plancher, exhaussé d'une marche, était couvert par une épaisse tapisserie à fleurs irrégulièrement dessinées, mais dont les couleurs brillaient d'un vif éclat. Les parois avaient été revêtues de ce même cuir doré de Cordoue, qui s'étendait sur toute la salle. A l'une d'elles était appuyé un prie-dieu, surmonté d'un Christ en ivoire, d'un travail précieux ; à l'autre était adossée une chaire en bois sculpté, surmontée d'un petit dais découpé à jour, où s'asseyait la jeune fille. Une quenouille, des fuseaux, une cage, où s'agitait un écureuil apprivoisé, indiquaient les occupations et les amusemens simples de celle qui habitait ce lieu. Le tout était éclairé par une verrière à petits vitraux peints des plus riches couleurs, et dont les reflets éclairaient l'oratoire d'un jour diapré.

Jeanne avait été déposée par ses jeunes compagnons dans la chaire de Clotilde, sa tête appuyée à l'une des colonnettes qui soutenaient le dais ; elle ne paraissait point encore revenir à elle. L'effroi se pei-

gnait toujours sur son visage; il semblait que sa terrible vision l'obsédait encore; elle regardait autour d'elle avec égarement, et les objets qui l'environnaient ne l'aidaient point à rappeler ses esprits, car ils étaient tous nouveaux pour elle.

— Qu'ai-je vu, dit-elle enfin, comme s'éveillant d'un songe, qu'ai-je entendu? du sang, des morts, des cris de mourans, quelle épouvante!... quel spectacle! Et la pauvre enfant passait ses mains sur son front comme pour en chasser la vision terrible... Puis elle reprit... Et maintenant, où suis-je donc? qu'est-il arrivé? — où m'a-t-on conduite? et Jeanne promenait des regards étonnés autour d'elle.

Mais les murs qui l'entouraient ne rappelaient rien à sa pensée; elle ne connaissait ni le vitrail colorié de la haute fenêtre, ni le prie-dieu d'ébène, ni le Christ en ivoire qu'elle avait devant elle, et se croyait encore le jouet d'une nouvelle illusion. Pierre, effrayé de l'étonnement qu'indiquaient ses yeux, s'approcha d'elle, et lui dit :

— Reviens à toi, Jeanne, ma sœur chérie; ne te souvient-il pas que tu es ici dans la citadelle de Vaucouleurs; tu sais bien, là où nous avions tant d'envie

de venir? Vois donc, ajouta-t-il, en montrant Clotilde penchée sur elle et qui la soutenait dans ses bras; vois donc qui nous sourit, et sois joyeuse comme il convient de l'être en sa présence.

Raymond, plus jeune et plus inquiet, pleurait à ses pieds, et disait :

— Mon Dieu, qu'arrive-t-il à Jeanne? est-ce donc ainsi par la douleur et par l'effroi que doivent commencer ces grandes choses qui lui sont promises ?— L'enfant ne savait point encore combien les dons élevés se paient chèrement, peut-être commençait-il à le pressentir. Sainte Vierge, protégez-la, balbutia-t-il en joignant ses mains, et disant tout bas une prière.

Clotilde, alarmée aussi, s'assit près d'elle, et prenant une de ses mains dans les siennes, elle lui disait :

— Jeanne, ma chère Jeanne, te voilà près de nous; près de Clotilde qui t'aime, et te revoit avec tant de plaisir. Avec ton frère, avec Raymond; tous les amis de ton enfance t'entourent comme ils t'entouraient à Domremy; reviens à toi, regarde-nous, tu n'as plus auprès de toi que ceux qui t'aiment.

Mais Jeanne fixait toujours des yeux égarés sur les objets qui l'entouraient, et tressaillait de tous ses membres. Un invincible effroi s'était emparé d'elle. Clotilde alors, avec ce tact du cœur que possèdent toutes les organisations fines, sentit qu'il fallait détourner sa pensée vers les choses passées, afin de la ramener peu à peu aux choses présentes, et l'entourant de ses bras, elle lui dit :

— Ma Jeanne, ne te souvient-il plus des beaux jours de notre enfance, si vite perdus; ou bien n'aimes-tu donc plus à te les rappeler? Oh! moi, j'en aime toujours la pensée; et la jeune fille regarda Pierre comme pour invoquer ses souvenirs; mais elle détourna promptement ses yeux de ceux du jeune garçon; peut-être disaient-ils trop combien chacun de ces beaux jours s'était profondément gravé dans sa mémoire.

— Te souviens-tu, Jeanne, de nos jeux dans les prés fleuris, quand tout enfans nous poursuivions les papillons bleus, ou les insectes bourdonnans; et plus tard, nos courses joyeuses au bois des chênes, où nous cueillions ensemble des muguets et des églantiers

blancs, pour orner l'image révérée de la vierge Marie ; t'en souviens-tu, dis-le-moi ?

Jeanne avait appuyé sa tête sur l'épaule de Clotilde, — Pierre les regardait toutes deux en silence, et Raymond tenait une de ses mains et l'inondait de larmes ; elle écoutait, comme fait un enfant au réveil. Clotilde reprit.

— Ton frère déjà grand et agile montait au faîte des arbres les plus hauts, et savait toujours nous découvrir de petits nids tout pleins de jolis oiseaux. Un jour, il apporta deux jeunes tourterelles que j'ai gardées et soignées jusqu'au pillage du château.

— Je ne l'ai point oublié, dit le jeune homme, fier et joyeux du souvenir de la noble demoiselle, et j'étais si heureux de vous les voir aimer, que j'avais essayé de les emporter avec vous... Mais la fumée déjà les avait étouffées.

Clotilde fit un soupir, et reprit :

— O Jeanne, et vous mes bons amis, ce beau temps de notre enfance ne s'est point effacé de mon souvenir, toujours je le regrette ; ma mère aimait la tienne qui m'avait donné son lait, et ta mère nous

aimait tous comme ses enfans; nous ne formions qu'une même famille, dont les uns étaient plus riches, les autres moins, voilà tout.

Jeanne regardait Clotilde, elle écoutait sa douce voix aimée, et peu à peu les souvenirs d'enfance remplaçant les visions qui venaient de l'épouvanter, son visage s'éclaira d'un frais sourire de seize ans.

— Oh! oui, je me souviens, dit-elle, de la haute et noble dame de Prouville, si belle et si bonne.

— Toute semblable à sa fille, ajouta Raymond, car Pierre n'avait point osé le dire, quoiqu'il l'eût pensé.

—Oui, toute semblable, reprit Jeanne; elle venait visiter quelquefois notre humble demeure; ses mains répandaient les bienfaits, et sa présence était une bénédiction pour tous. Et votre père, le bon seigneur! tant qu'il vécut, il nous protégea contre l'oppression de nos voisins de Lorraine; nous n'avons connu la misère et tous les maux que la guerre entraîne après elle, que depuis que sa puissance n'a plus abrité notre faiblesse; car, que deviendraient les petits s'il n'y avait pas de grands pour les secourir?

— Et que deviendraient à leur tour les grands s'ils n'avaient pas de bons vassaux pour les défendre? dit Clotilde, en regardant la blessure de Pierre, qui se sentit rougir de joie; la jeune fille s'en aperçut, rougit aussi, et reprit en se détournant.

—Et les couronnes de bluet que nous suspendions aux branches du vieux chêne, les as-tu donc oubliées? et les rondes autour de son tronc noir, ne t'en souvient-il plus, Raymond?

— Oh! si je m'en souviens, répondit Pierre, encore que la question ne lui fût pas adressée; mille ans de vie ne pourraient point me les faire oublier.

Clotilde sourit alors et se mit à chanter doucement un air de ronde connu des enfans du château de l'Isle, et de ceux des chaumières de ce domaine, qui tous se réunissaient aux jours de fête, et venaient danser ensemble autour du vieux chêne.

—

Mieulx vault la liesse,
L'accueil et adresse,
L'amour et simplesse
Des bergiers pasteurs,

Qu'avoir à largesse
Or, argent, richesse,
Ne la gentillesse
De ses grands seigneurs.

—

Car ils ont douleurs,
Soulcis et langueurs;
Mais pour nos labeurs,
Nous avons sans cesse
Les beaulx prez et fleurs,
Fruitaiges, odeurs,
Et joye à nos cœurs
Sans mal qui nous blesse[1].

Pierre et Raymond répétèrent les refrains, et Jeanne sentit comme un air de printemps, de vie et de joie, souffler sur elle; ses souvenirs d'enfance revinrent en foule, et elle se prit à répéter aussi :

Mieux vault la liesse,
L'accueil et adresse,
L'amour et simplesse
Des bergiers pasteurs,

[1] Les Vigiles du roy Charles VII.

Pour Raymond, il se dit tout bas :

— Il n'y a que moi qu'elle ne regarde jamais quand elle parle d'espérance.

— C'est que les tiennes sont au ciel, lui dit Jeanne, répondant à sa pensée.

V

Après les événemens singuliers de cette journée si fertile en vives émotions, nos jeunes voyageurs furent admis à recevoir l'hospitalité dans la citadelle. Le sire de Baudricourt donna Pierre et le jeune Raymond en garde à Leufroy, son écuyer. C'était un vieillard sage et plein d'expérience qui gouvernait la maison

du chevalier et y entretenait l'ordre et la discipline. Il les logea dans une partie du château réservée aux pages et aux serviteurs, et promit de veiller sur eux comme un parent, parce qu'il avait autrefois connu Jacques d'Arc leur père; mais bientôt il s'y attacha pour eux-mêmes. Jamais, depuis que la maison du sire de Baudricourt lui avait été confiée, aucun jeune homme n'avait répondu à ses soins autant que le faisaient ceux-ci : Pierre était plein d'intelligence et d'activité, prêt à tout entreprendre et à tout exécuter avec une prompte et entière obéissance; aucun obstacle, aucun danger ne l'arrêtait. Le sire de Baudricourt ayant permis, par une faveur à laquelle sans doute les visions de Jeanne avaient eu part, qu'on lui fît suivre les exercices et les travaux des pages, il s'était montré si audacieux à cheval, si adroit à manier une lance, si agile à la course et tellement doué de toutes les qualités nécessaires alors pour faire un bon guerrier, que Baudricourt avait dit plus d'une fois à Leufroy après les exercices auxquels il était presque toujours présent :

— Un tel fils peut être envié par tous les pères, et si j'en avais un semblable, il ferait l'orgueil et la joie

de ma vieillesse ; quel dommage qu'il ne soit pas de noble race !

Et véritablement, dans son œil noir, dans son attitude fière et pourtant douce et respectueuse envers le rang ou la vieillesse, il était impossible de ne pas trouver les signes évidens d'une destinée plus haute que celle à laquelle son état obscur semblait l'appeler ; par fois les deux vieillards se disaient :

— Le frère et la sœur sont des êtres à part.

Pour Raymond, le bel enfant, un autre sentiment s'attachait à lui : ses blonds cheveux, sa figure touchante, ses yeux bleus, voilés de langueur et naturellement levés au ciel, lui donnaient l'air d'un beau séraphin exilé pour un temps sur la terre, et sa vue amenait des larmes dans les yeux de ceux qui le regardaient. — Pauvre ange ! — se disait-on. Hors Jeanne en qui paraissait être toute sa vie, toute sa joie, tout son cœur, rien ne l'intéressait.

Il avait été trouvé dans un champ après un combat ; ses langes étaient brodés et recouverts d'une fine écarlate ; on dut penser que ses parens appartenaient à un rang élevé ; mais toutes les recherches pour les découvrir furent toujours inutiles, et le curé de

Domremy lui ayant trouvé un air de distinction naturelle, s'était intéressé à lui. Il l'avait recueilli, l'avait élevé et le destinait à l'église comme une jeune colombe digne d'elle. Il était si doux, si bon, si beau! chacun l'aimait, le pauvre enfant! Mais lui, il avait l'air d'être tombé du ciel et d'y aspirer sans cesse. Souvent le frère Martin avait dit en le voyant: « Raymond ne semble pas fait pour la terre, il ne fera qu'y passer; c'est une plante trop délicate et trop charmante pour y prendre racine. »

C'étaient là les deux jeunes gens confiés à Leufroy et sur lesquels il étendit une égale et tendre sollicitude.

Quant à Jeanne, Clotilde ne voulut point s'en séparer; et, suivant la coutume alors en usage, elle lui fit partager non seulement sa chambre, mais son lit, ainsi que le pratiquaient les rois, les reines et les plus grands seigneurs envers ceux qu'ils honoraient d'une amitié particulière. Les deux jeunes filles, heureuses de se trouver réunies après une séparation déjà longue, rappelaient les jours écoulés près l'une de l'autre, et retrouvaient une à une toutes leurs joies enfantines. Joies printanières, vous ne

durez qu'un jour et rien ne vous ramène, mais vous laissez dans l'âme un souvenir d'innocence, de paix, de sérénité dont la délicieuse émanation est montée jusqu'au ciel et doit s'y retrouver.

Baudricourt faisait épier secrètement les actions de Jeanne, et bientôt il vit leur simplicité et prit pour elle une grande estime. Ses matinées se passaient avec Clotilde à l'église, où elle assistait au saint sacrifice autant de fois qu'il y était offert, disant :

— Toute la terre ne devrait-elle pas être attentive à ne point laisser échapper les grâces que le Seigneur lui fait en descendant ainsi près de sa créature ?

Puis les journées se passaient à filer auprès du foyer de la grande salle, car le froid était encore vif, quoique l'hiver touchât à sa fin. Elle chantait des psaumes et de beaux cantiques ; tout en poursuivant cet ouvrage dans lequel elle excellait, elle en donnait des leçons à Clotilde et lui disait :

— La reine des anges, la mère du Sauveur, a mis ses doigts à la quenouille et elle a manié le fuseau. Le frère Martin me l'a dit ; il ajoutait, que toute femme, depuis la plus grande reine jusqu'à la plus

petite bergerette, doit l'imiter et ne jamais rester oisive.

Pour le sire de Baudricourt, il vaquait aux nombreuses affaires de son commandement, se tenant sur ses gardes, préparant des sorties ou exerçant les troupes; maintenant une discipline sévère, fortifiant les murailles et amassant des vivres et des munitions de guerre en cas qu'on vînt l'assiéger.

Deux semaines se passèrent ainsi, et le vieux guerrier devint soucieux ; aucune nouvelle n'arrivait, ni de la frontière ni de l'intérieur. Le sire Olivier de Prouville ne paraissait point et n'envoyait aucune escorte pour chercher sa nièce.

Le sire de Baudricourt se faisait amener chacun des rares voyageurs qui passaient sous les murs de la citadelle, sortant de France ou y entrant; mais aucun n'avait rien appris et ne pouvait lui fournir d'information. Ce qu'on savait seulement, ce dont on se plaignait avec amertume, c'est que les temps étaient bien durs, le vivre cher, et le pauvre peuple bien malheureux; car le vin était si rare cette année-là, dit un auteur contemporain *, que peu ou point de

* Mémoires d'un bourgeois de Paris.

ménages n'en pouvaient boire. La pinte, et non pas du meilleur, coûtait jusqu'à douze deniers.

On disait aussi qu'on se battait toujours dans les plaines de Beauce, et qu'on ne pouvait planter ni ensemencer les champs, ce qui était un grand malheur pour le pauvre, à qui la vie était déjà si difficile.

D'autres parlaient de pillage et d'incendie, et disaient qu'Armagnacs, Anglais et Bourguignons, ne paraissaient s'entendre que dans un seul point, savoir, pour dévaster les campagnes et rançonner les pauvres paysans.

Mais Baudricourt questionnait vainement, aucun n'avait encore connaissance d'une action périlleuse, dans laquelle Dunois, La Hire ou Saintrailles, eussent été blessés, et Robert, incertain sur ce qu'il devait penser de Jeanne, commençait à croire que ses visions de guerre, de combat et de mission près du roi Charles VII n'étaient rien que de pures rêveries.

Cependant il hésitait encore : cette jeune fille menait une si sainte vie qu'elle inspirait une sorte de vénération à ceux qui s'approchaient d'elle. Le sire Jean de Metz lui-même croyait que l'esprit de ténèbres de-

vait la respecter ; il la voyait sage et pieuse comme un ange du ciel.

Plusieurs ecclésiastiques l'avaient questionnée ; tous avaient été charmés de la sagesse de ses réponses, de sa piété sincère et de la droiture ainsi que de l'élévation singulière de son esprit. Le saint moine qui avait assisté sa mère à ses derniers momens, le frère Martin, ainsi que le curé de Domremy, un vieux et saint pasteur qui dirigeait la conscience de Jeanne depuis sa plus tendre jeunesse, avaient tous deux parlé d'elle comme d'une sainte enfant dont la vie exemplaire les avait toujours édifiés ; et l'un et l'autre, interrogés séparément, avaient ajouté qu'ils la croyaient appelée à une destinée singulière et sans doute à de grandes choses ; car, avait même dit le frère Martin, c'est une âme grande et généreuse telle que Dieu les garde en réserve pour manifester par elles sa puissance.

Le bruit de sa sainteté ainsi que de la mission qu'elle se disait appelée à remplir s'était répandu dans la ville ; et quand elle y descendait chaque jour, de la citadelle, pour se rendre à l'église, une grande foule se pressait sur son passage ; chacun de ceux qui

ne l'avaient pas encore vue voulait la voir, les autres voulaient revoir son chaste et beau visage. Quelques uns, croyant qu'elle pouvait opérer des miracles, s'approchaient d'elle pour lui en demander. Un vieillard aveugle vint un jour la supplier de lui rendre la vue; quelques femmes lui apportaient leurs petits enfans malades et la priaient de les bénir, afin qu'ils fussent guéris; d'autres venaient lui confier leurs peines et les douleurs dont le poids les accablait; à tous Jeanne répondait avec une grande simplicité :

—Mes amis, le Seigneur ne m'a donné qu'un don, celui de rendre au roi son royaume. C'est pour cela que je suis née, hors de là je ne suis qu'une pauvre fille ignorante, je ne sais ni ne peux rien. Mais, si vous le voulez, prions ensemble pour ces chères enfançons et aussi pour vous tous qui souffrez des maux de l'âme ou de ceux du corps; peut-être nos prières obtiendront-elles de Dieu le soulagement de tous.

Et Jeanne, dans sa foi naïve et profonde, les entraînait au pied des autels, où ces prières ferventes et réunies obtenaient souvent des grâces éclatantes; car le Seigneur ne demande qu'à être pressé, et jamais il

ne refuse ses dons quand ils sont si vaillamment demandés.

A chaque prière exaucée, la renommée de Jeanne s'accroissait encore; si bien que beaucoup de gens étaient d'avis qu'on devait lui fournir une escorte et l'envoyer au roi, sans attendre plus long-temps les preuves de ce qu'elle avait annoncé.

Les uns disaient :

— Elle est bien véritablement envoyée sur la terre pour y accomplir une œuvre différente de celle des autres femmes. Rien de ce qui nous occupe ne l'occupe, et son cœur n'est point dans les choses de la vie ordinaire.

D'autres disaient, et le sire de Metz était du nombre :

— Qu'elle soit ou non l'envoyée de Dieu, c'est ce que personne ne peut savoir; mais toujours elle pourrait faire de grandes choses, et serait d'un immense secours par la seule puissance que lui donne sa forte conviction.

— Sans doute, reprenait à son tour le sire Bertrand de Poulengy, elle pourrait faire passer sa con-

fiance dans plus d'un cœur, et rallumer l'espoir si généralement éteint parmi nos guerriers. S'il faut la suivre, je suis prêt.

Mais le seigneur de Baudricourt ne se rendait point à ces avis. Il disait :

— Non, non, cette fille ne partira point (avec mon assistance au moins), si je ne reçois pas la confirmation des nouvelles qu'elle nous a si positivement annoncées. Avant que je lui donne une escorte et des lettres pour la cour, messires, il faut que nous apprenions si, en effet, un grand combat a été livré le 13 février, si l'un de nos principaux chevaliers y est tombé blessé de son cheval, et s'il a été secouru par deux autres de nos preux. Les paroles ont été formelles ; il faut que nous en ayons une formelle confirmation ; car je ne dois ni ne veux envoyer une visionnaire à notre roi. Il a déjà, certes, assez d'intrigans et de fous autour de lui.

Plus de deux semaines s'étaient ainsi passées, et l'espoir commençait à s'allanguir au cœur des plus fermes partisans de la jeune inspirée.

VI

Le clepsydre de la citadelle venait de marquer neuf heures, et, selon l'usage habituel, un grand nombre de serviteurs, sous les ordres de l'écuyer Leufroy, avaient chargé la longue table placée au milieu de la grande salle, des mets qui composaient le repas du soir. Une lampe d'argent à trois branches, suspendue à la voûte, éclairait vivement le milieu de l'appartement; le reste était dans une obscurité que dissipait seulement de place en place un cierge de

cire porté par une torchère dorée, sa flamme secouée par le vent s'allongeait à chaque fois que l'une des portes venait à s'ouvrir. Des ombres alors se projetaient de tous les objets, et les faisaient saillir brusquement : les colonnes, les trophées d'armes, avec les lances et les bannières qui les surmontaient, changeaient à chaque instant d'aspect, suivant les directions de la lueur des flambeaux; et le feu du foyer se ravivait ou pâlissait à chaque raffale qui, après avoir mugi dans les longs corridors, trouvait une issue pour se précipiter dans la salle et s'engouffrer dans l'immense cheminée.

Quand, dans ces antiques demeures, la bise soufflait rude et glacée, on n'y connaissait point d'autre remède que de jeter un arbre au feu et de serrer son manteau; les recherches, le *comfort* de nos temps modernes n'étaient point connus, et l'homme en valait mieux : il était plus fort et plus dévoué. Les délicatesses de la vie amollissent le corps et rendent l'âme égoïste. Comment quitter sans peine ce qui a coûté tant de soins?

Quand la table fut servie, quand les serviteurs eurent placé les viandes, quelques fruits gardés de la

dernière saison, les vins, l'hydromel et la cervoise, que Leufroy eut pris lui-même sur le dressoir, et placé le hanap et l'aiguière d'argent de son maître, qu'il eut jeté le dernier coup d'œil pour voir si tout était en ordre, il fit un signal que les serviteurs se transmirent, et un son de trompe (*) très prolongé se fit entendre au dehors pour appeler tous les convives épars dans le château, où chacun vaquait aux travaux qui lui étaient confiés. Bientôt ils survinrent par différentes issues : les uns, arrivant du dehors, entrèrent par la porte cintrée, lourde et massive, qui s'était ouverte pour Jeanne et ses compagnons le jour de leur entrée à Vaucouleurs; les autres, venant de l'intérieur, arrivèrent par les issues qui communiquaient aux divers logemens pratiqués dans la citadelle; quelques autres encore, plus impatiens, s'étaient déjà rendus dans la salle, et parlaient ensemble auprès du foyer. De jeunes pages étaient de ce nombre, et jouaient et folâtraient entre eux en attendant le repas.

Le sire de Baudricourt arriva le dernier. Il vint se placer au haut bout de la table : il faisait face à la porte, et pouvait avoir l'œil sur tout ce qui se passait parmi les convives ou dans la salle. Il appela Clotilde

près de lui, afin qu'elle vînt s'asseoir sur un siége à bras, surmonté d'un dais, fait pour contenir le maître et la maîtresse du château ; ensuite il désigna leur place au sire Jean de Metz et au sire Bertrand de Poulengy, ainsi qu'à quelques autres chevaliers qui partageaient avec lui les soins et les travaux d'une place de guerre. Alors, faisant un long signe de croix, tous les convives dirent le *Benedicite* à voix basse et s'assirent.

Quand les places d'honneur, marquées par des siéges à dossiers, des plats d'argent, des coupes et des hanaps (°) du même métal, et séparées du reste de la table par la salière, eurent été remplies par les hôtes de distinction ; tous les inférieurs, les serviteurs de tous rangs, depuis l'écuyer et les pages jusqu'au pâtre qui gardait les troupeaux du sire de Baudricourt, et depuis la suivante favorite de Clotilde jusqu'à la moindre servante, vinrent se placer au bas bout, en suivant un ordre et une hiérarchie que Leufroy ne laissait jamais enfreindre.

Dans ces temps où les rangs étaient assez marqués et respectés pour ne pouvoir point se confondre, les maîtres et les serviteurs vivaient ensemble dans ces rapports que nous voyons encore établis chez les opu-

lens fermiers de la France ; la même table et souvent le même feu les réunissaient. La dame châtelaine était entourée de ses femmes, le châtelain de ses serviteurs, et les prérogatives de la noblesse, qui semblent avoir été si blessantes dans ces temps de féodalité, se trouvaient fort adoucies, pour ceux qui les subissaient, par la vive affection et la sorte d'égalité intellectuelle que ces rapports de tous les instans établissaient entre les maîtres et ceux qui dépendaient d'eux. Le seigneur et la dame possédaient tout, il est vrai, mais ainsi que des pères possèdent devant leurs enfans, à la condition de les faire jouir de ce qu'ils ont. Le même toit les abritait ensemble ; souvent il était crevassé ; le vent et la pluie pénétraient partout ; mais comme ils se chauffaient au même feu, sous le même âtre enfumé, l'injure de l'air était pour tous. Dans les provinces surtout (car la cour a toujours eu ses mœurs particulières), on ne connaissait point ces fêtes égoïstes où les convives goûtent à toutes les joies, tandis que les valets attendent au dehors que leur maître soit repu de plaisirs pour cesser de souffrir du froid et de l'insomnie.

L'égalité, qui n'était en rien dans les droits, se trouvait partout dans les faits ; car ceux qui possé-

daient ne jouissaient point seuls. Si une fête se donnait, elle était pour tous, puisqu'on ne se quittait guère.

L'éducation aussi était à peu près égale entre tous, et ne mettait point les lumières d'un côté, l'abrutissement de l'autre : il était rare que la dame sût lire, et le seigneur ne le savait jamais ; les connaissances se composaient de ce que les prêtres avaient dit en chaire, ou des histoires qui se contaient en famille, au coin du feu, par un pélerin revenu de la Palestine, ou par un voyageur à qui l'hospitalité avait été donnée.

Ces récits faisaient pendant long-temps les frais de la veillée : on s'exaltait aux beaux faits d'armes ; on s'indignait des cruautés ou des félonies de quelques seigneurs durs et sanguinaires ; car il s'en trouvait aussi. On était animé des mêmes sentimens : on vivait, on priait, on souffraît, on jouissait ensemble ; la plus haute classe et la dernière n'étaient pas séparées par un abîme intellectuel, ainsi qu'il arrive dans nos temps modernes ; seulement, tout était plus livré à la volonté des puissans, et un seigneur inhumain pouvait faire de grands maux, sans rencontrer d'obstacles. L'homme est aujourd'hui plus indépendant,

plus libre, plus fier; toutefois ne serait-il pas permis d'affirmer que, sous quelques rapports plus réels, l'inégalité, quoi qu'on en dise, est plus tranchée; tous les temps se valent peut-être! Mais retournons à notre récit.

Jeanne venait d'entrer avec Clotilde dans la grande salle; elle ne s'était point assise auprès de la noble demoiselle : elle avait été prendre place à côté de l'aumônier, placé lui-même aux frontières du haut et du bas bout, à la limite que marquait la salière. Pierre et Raymond avaient été mêlés aux pages, dont ils partageaient les exercices et les travaux; leurs habits étaient toujours les mêmes, mais ils semblaient les porter autrement : un air d'audace et d'espérance brillait dans les regards de Pierre. Il avait dit un jour à Jeanne devant Clotilde :

— Que tu partes ou que tu restes, Jeanne, avant deux ans je veux avoir gagné les éperons de chevalier, ou mourir sur un champ de bataille.

Clotilde, en passant devant lui pour venir s'asseoir auprès de son oncle, lui fit un léger signe de tête, si imperceptible, que personne que lui ne put le voir. Il fit rayonner le visage du jeune homme. Pour Ray-

mond, il s'approcha de Jeanne, et lui dit avec tristesse :

— Jeanne, nous sommes déjà comme si vous étiez à la cour ; nous ne nous voyons plus ! Et dans les yeux de l'enfant roulaient deux larmes.

— Il est vrai, Raymond, répondit-elle, nous ne nous voyons plus comme autrefois ; mais chacun de nous ne travaille-t-il pas à la tâche qui lui est donnée ? Tu t'instruis des devoirs que tu auras à remplir ; moi, je prie et j'attends, et nous nous retrouverons tous devant Dieu, dont nous faisons la volonté.

Les premiers momens du repas furent silencieux ; les robustes appétits de ces hommes exposés à toutes les fatigues avaient besoin de se satisfaire ; mais peu à peu, quand le vin et la cervoise eurent commencé à circuler, quand les hanaps se furent remplis et vidés à plusieurs reprises, les esprits retrouvèrent leur élasticité et les conversations commencèrent, mais à voix basse ; car le sire de Baudricourt paraissait plus soucieux que de coutume ; et la taciturnité de celui qui préside à un repas éteint la gaîté des convives.

Cependant il rompit à la fin le silence en disant à Clotilde :

— Je ne sais, belle nièce, quand le sire Olivier de Prouville compte enfin venir ou vous envoyer quérir; mais, en vérité, je trouve qu'il tarde bien, et la prolongation de son absence commence à me sembler fâcheuse.

— Êtes-vous donc toujours si pressé de me voir partir, messire mon oncle? Des avis certains ne vous ont-ils pas appris que les Bourguignons avaient renoncé pour le moment à vous attaquer? dit doucement la jeune fille.

— Il est vrai : je sais que l'attaque est différée; mais n'importe, une place de guerre n'est point un séjour convenable pour vous. Quand une jeune demoiselle doit vivre à la cour ainsi que son rang l'y appelle, elle serait mieux placée près d'une grande dame que parmi de rudes guerriers comme nous, ou parmi des jeunes gens d'un rang trop au-dessous du sien, ajouta-t-il tout bas en regardant les jeunes compagnons de Jeanne et Jeanne elle-même.

Clotilde rougit. Cependant elle répondit avec une dignité qui contrastait avec sa taille et sa figure jeune et frêle :

— Je ne sais point ce que je dois apprendre par la

suite à la cour; mais j'espère, mon seigneur mon oncle, n'y jamais apprendre à oublier ceux que j'ai toujours aimés et qui se sont dévoués pour moi.

— Et j'espère, ajouta le sire de Baudricourt toujours assez bas, que vous y apprendrez à ne former d'amitié familière qu'avec vos égaux.

— Vous oubliez, seigneur, que j'ai vécu près d'une année sous leur toit, mêlée dans leur famille, et que si je suis ici heureuse et fière, et honorée de la protection du sire de Baudricourt, c'est que leur obscurité m'a protégée, répondit la jeune fille avec chaleur.

— Je le sais, je le sais. Soyez reconnaissante, je le veux; protégez-les, récompensez-les largement des services qu'ils vous ont rendus, je le veux encore. Mais, je vous l'ai déjà dit, Clotilde, cette jeune fille et ses parens ne peuvent rester auprès de vous. Je l'ai d'abord souffert, parce que je voulais examiner les actions de Jeanne à loisir; mais maintenant je vois quel compte il faut tenir de ses paroles, et demain tout ici changera.

Clotilde ne répondit pas; seulement, de grosses larmes roulèrent dans ses yeux, et Pierre rougit sans avoir entendu, par un instinct de fierté.

— Eh bien ! seigneur chevalier, reprit Baudricourt en adressant à haute voix la parole au sire de Poulengy, que pensez-vous donc maintenant des visions étonnantes de cette belle songeuse? Et il désignait Jeanne. Le temps s'écoule; voilà, si j'ai bien compté, deux semaines entières de passées, et de cette grande et terrible bataille, pas un mot ne nous est parvenu.

Le sire de Poulengy était celui des deux chevaliers qui avait le plus vite ajouté foi aux paroles de Jeanne. Il était jeune, elle était belle, et il se sentait entraîné à la croire. Pourtant il commençait à craindre et à douter.

— Quinze jours se sont écoulés, dit-il, et ce temps est long. Cependant, si nous n'avons point encore la confirmation des nouvelles que Jeanne d'Arc nous a dernièrement annoncées, rien n'est venu non plus les démentir : les derniers voyageurs interrogés avaient été retardés par l'état des chemins, ou inquiétés par les maraudeurs; tous ceux qui venaient de loin étaient partis avant le 13 février. Attendons encore quelque peu; n'est-il pas toujours temps de renoncer à une espérance? ajouta-t-il avec tristesse.

Robert de Baudricourt et Jean de Metz secouèrent leur tête blanche en signe d'incrédulité. Tant d'espérances ont failli à la vieillesse, qu'elle devient lente à les accueillir et prompte à les rejeter.

Jeanne avait relevé son visage à ces paroles de Baudricourt. Elle le regardait paisiblement ; la certitude était dans ce regard.

Quant à Pierre, il était devenu fort rouge, et puis très pâle. Il croyait en sa sœur ; mais trop de téméraires désirs et d'espérances, peut-être insensées, reposaient pour lui dans cette foi, pour que de fiévreuses inquiétudes ne vinssent pas s'y mêler. Pour Clotilde, elle y croyait comme à son bon ange, et voyant le doute, voisin du mépris, avec lequel on commençait à parler, elle s'écria vivement :

— Jeanne ! quand donc tes prévisions se réaliseront-elles ?

— Tout-à-l'heure, répondit Jeanne.

Le sire de Baudricourt sourit d'un air ironique, et dit en roulant sa longue moustache grise :

— Le temps est passé d'ajouter foi à vos promesses, ma mie, et demain, si vous m'en voulez croire, vous retournerez aux travaux des champs.

Votre père a besoin de vous pour garder son troupeau, et vous ferez mieux d'aller lui rendre vos services que de rester ici à nous amuser par de vaines promesses.

A ces paroles, prononcées d'une voix brève et rude, Clotilde et Pierre, des deux extrémités de la table, portèrent leurs regards avec anxiété sur Jeanne, et un éclair d'indignation partit des yeux ordinairement doux et mélancoliques de Raymond.

— Monseigneur, dit Jeanne avec un calme triste, que ne puis-je en effet retourner près de mon vieux père et de ma bonne mère! Mon cœur est resté près d'eux, et ces travaux rustiques dont vous parlez avec mépris, vous ne savez pas quelle joie tranquille ils répandent dans l'âme, et combien je voudrais pouvoir m'y livrer de nouveau.

La nuit, tous mes songes me ramènent dans mes belles prairies, continua-t-elle. J'y garde mes moutons blancs; ils paissent à mes pieds. Mon chien Fidèle vient lécher mes mains, en gémissant de plaisir, et je me réveille tout en larmes, tant ces paisibles visions me remuent le cœur; et puis je me demande, n'osant pas le demander à Dieu, comment j'ai mérité

cette punition, qu'il m'inflige, d'aller à la guerre, à la cour, aux combats. Mais que sommes-nous, pauvres créatures, pour résister à Dieu? Mes désirs ne sont point écoutés; j'ai reçu ma tâche, il la faut remplir, et le moment approche. Elle sonne, l'heure où vous allez vous-même me presser de partir. Rassure-toi, mon frère, tu verras bientôt des combats, et dans peu tu mériteras, à la face de tous, de porter les éperons d'or qui distinguent les chevaliers; et vous, noble Clotilde, rassurez-vous, vous n'aurez point à rougir du choix de vos amis : ils marcheront, sur cette terre d'un jour, égaux à tous; ils seront exaltés et glorifiés par le monde, et, bien plus, ils auront l'honneur d'accomplir la volonté de Dieu.... Écoutez.

Le son très éloigné d'un cor se fit entendre. Celui de la tour y répondit.

— Les voilà! dit Jeanne; voilà les nouvelles que vous attendez; soyez contens.

Après ces mots, elle pâlit et cacha son visage dans ses mains, et bientôt on vit un ruisseau de larmes couler à travers ses doigts.

VII

— Seigneur de Poulengy, dit le sire Robert de Baudricourt, allez reconnaître ceux qui demandent l'entrée de la citadelle après l'heure du couvre-feu.

Le chevalier quitta la table, et sortit.

Pendant son absence, les convives restèrent silencieux, épiant les moindres bruits qui venaient du

dehors. L'écuyer fit raviver les torches; il appela le sommelier, et lui commanda d'apporter une nouvelle outre de vin; prit sur le dressoir une coupe d'argent de Tours, merveilleusement ciselée, ainsi qu'une aiguière d'un travail précieux, afin de présenter le coup de la bienvenue aux nouveaux arrivés; puis il fit jeter une brassée de sarmens au feu, pour en rendre la flamme vive et pétillante; et il attendit.

Aucun bruit ne s'entendait, hors celui du vent soufflant dans les longs corridors.

Enfin un piétinement de chevaux, annonçant une troupe nombreuse, se fit entendre dans le lointain. Il approcha, retentit dans la cour, et bientôt Poulengy reparut amenant un chevalier, suivi de deux pages et de deux écuyers, dont l'un soutenait son écu, l'autre son pennon, portant d'argent à la croix alezée de gueule.

Le chevalier s'avança vers Baudricourt, la visière levée : c'était un homme d'une haute stature, taillé comme un athlète vigoureux, avec un visage très basané. Son armure de Tolède, faussée en plus d'un endroit, indiquait un guerrier qui ne s'épargnait point dans le combat.

— C'est Saintrailles ! s'écria Baudricourt en s'avançant vers lui.

— Oui, répondit le guerrier, c'est moi-même, et je viens réclamer votre hospitalité pour une nuit.

— Sois le bienvenu, Saintrailles, dit le vieillard. Par saint Georges ! je n'espérais pas un si grand bonheur que celui de te recevoir sous mon toit.

Saintrailles ayant quitté ses gantelets, et s'étant fait délacer son heaume par son écuyer, vint serrer la main que le vieillard lui tendait.

Tous les convives s'étaient levés. Saintrailles, apercevant Clotilde, s'avança vers elle, et Baudricourt lui dit :

— Belle nièce, voici Saintrailles, le plus vaillant de nos vaillans guerriers.

Clotilde l'accueillit avec un sourire, et (suivant l'usage du temps) elle prit l'aiguière et la coupe d'argent des mains de l'écuyer, et lui offrit elle-même le coup de la bienvenue ; après quoi Saintrailles vint se placer à côté du gouverneur, tandis que ses écuyers et ses pages trouvaient place, les uns auprès de Leufroy, les autres parmi les pages de la maison.

Jeanne regardait le chevalier sans pouvoir en dé-

tacher ses yeux, et un mélange de tristesse et de joie se lisait sur son beau visage à l'aspect de ces armes encore toutes bossuées du combat; une vive flamme brillait dans ses yeux, restés humides des larmes qu'elle avait tout-à-l'heure versées. Une autre flamme, moins pure peut-être, mais plus ardente, se voyait aussi dans ceux de son frère. Tous deux, ainsi que Raymond, s'étaient jetés un regard rapide : ils avaient compris que leur destinée allait maintenant se dénouer, et leur cœur battait fortement au fond de leur poitrine.

— Qui t'amène parmi nous? reprit Baudricourt quand ils se furent assis.

L'air du chevalier s'assombrit à cette demande, et, baissant ses fiers regards, il parut vouloir retarder le moment de répondre aux questions du vieux guerrier.

Que d'événemens s'étaient accomplis en France depuis que ces deux chevaliers s'étaient rencontrés! Ils s'étaient quittés après la bataille de Coucy, où l'un et l'autre, ainsi que La Hire, avaient été faits chevaliers pour leurs hauts faits d'armes. La France avait alors déjà souffert; mais qu'étaient-ce que ces maux auprès de ceux qu'elle avait endurés depuis lors?

L'étranger s'était avancé jusqu'au cœur des provinces; les villes les plus importantes du royaume étaient tombées en sa possession; Paris, Saint-Cloud, Étampes, Chartres, la tour de Pocquancy, Montlhéry, défendus, pris et repris par l'intrépide Tanneguy-du-Chatel, et beaucoup d'autres villes de la Beauce, avaient succombé; en Normandie, Bayeux, Saint-Lô, Harfleur, Honfleur, et bien d'autres cités plus ou moins considérables, avaient ouvert leurs portes et subissaient le joug de l'étranger; d'autres ne se défendaient plus qu'avec peine, et la cause du roi semblait partout désespérée. Saintrailles répondit donc avec tristesse :

— Beaucoup de maux sont tombés sur la France depuis notre dernière entrevue, Baudricourt; d'autres plus grands, s'il est possible, la menacent, et les motifs qui m'amènent dans ces contrées, et qui m'obligeront à poursuivre dès demain mon voyage, sont graves et fâcheux. Mais je ne veux point attrister le repas du soir et répandre l'effroi sur tant de beaux visages; nous en parlerons seul à seul.

Et s'étant fait emplir son hanap d'un vin généreux, Saintrailles le vida d'un trait à la santé de la belle Clo-

tilde de Prouville, et parut se disposer à faire honneur à l'hospitalité qu'il rencontrait.

Chacun regardait ce fier Pothon de Saintrailles, si terrible dans les combats, et que la renommée signalait comme un impitoyable guerrier.

Il était grand, et tous ses membres offraient ces larges proportions qui indiquent à la fois la force et l'usage habituel qu'on en fait; sa figure sous le casque était rude; son nez fortement aquilin, ses yeux noirs et son teint bruni lui donnaient un aspect dur et presque farouche. Cependant, quand il eut quitté le heaume qu'il avait en entrant, son front large et blanc, que laissait voir une forêt de cheveux retombant en boucles sur ses épaules; ses dents éclatantes de blancheur, et qui se montraient au moindre sourire, changeaient l'aspect de son visage; et ses yeux, promenés à la ronde sur les fraîches et gracieuses figures qui l'entouraient, pouvaient faire supposer qu'il n'était pas toujours le terrible homme de guerre dont la renommée célébrait les hauts faits, et qu'il n'était étranger à aucun des plaisirs de la vie.

Saintrailles était un intrépide guerrier, un chevalier plein de vaillance et de courtoisie, mais, quand les

hauts faits ne le réclamaient plus, quand le roi licenciait ses troupes, faute de pouvoir les payer, Saintrailles, dont le patrimoine avait été dévasté par la guerre, oubliant les lois plus sévères de la chevalerie, organisait des bandes, et vivait d'exactions et de rapines, se livrant à toute la licence que les temps et le malheureux état du pays ne favorisaient que trop; et sa turbulence alors, son amour du pillage, sa soif intarissable des plaisirs, n'étant plus réprimés, faisaient de lui, dans ces momens d'effervescence, un sujet impétueux, violent, très incommode à son roi; mais, à cette époque de sa vie, il était dévoué de cœur et d'âme à la mauvaise fortune de Charles VII.

Dans les premiers momens, Saintrailles ne parut occupé qu'à satisfaire une faim digne des héros antiques : les viandes que Baudricourt lui servait disparaissaient avec une étonnante promptitude, et l'outre de Leufroy s'épuisait à le désaltérer. Enfin, quand ce rude appétit parut un peu calmé, il dit, en souriant, au sire Robert, qui semblait le regarder avec surprise :

— Quelques convives pareils à moi suffiraient pour faire bientôt régner la famine dans votre forteresse ;

mais, sire Robert, vous ne vous étonnerez plus quand vous apprendrez que depuis deux semaines et plus, voici la première fois que je m'assieds à une table hospitalière.

— Comment ! dit Baudricourt.

— Oui, reprit Saintrailles, en essuyant ses longues moustaches ; depuis notre terrible affaire, qu'on appellera sans doute la bataille de Rouvray, car elle s'est donnée près de ce village, mais que nous appelons nous, jusqu'ici, l'infernale affaire des harengs, je n'ai pas pris une heure de vrai repos ; je suis parti d'Orléans le soir même, et les positions des ennemis m'ont obligé à faire avec mes gens un énorme détour.

— Quel jour s'est donnée la bataille ? dit Poulengy.

— Le treize février.

— Vous avez eu, dites-vous, une terrible affaire, le treize février, dit Clotilde d'une voix émue, et jetant un coup d'œil à la dérobée sur Jeanne.

— Oh ! terrible, en effet, répondit Saintrailles, rendu peut-être moins réservé par ses copieuses libations ; jamais encore, dans aucune de nos batailles, si malheureux qu'en aient été les résultats, on ne vit une déroute si déplorable.

Tous les convives tressaillirent et se regardèrent.

— Le seigneur de Dunois n'y fut-il pas blessé? ajouta Clotilde plus bas, et d'une voix encore plus émue.

Qui vous l'a dit? répondit Saintrailles très surpris... Comment avez-vous pu l'apprendre? Nous en fîmes un grand mystère, pour ne point abattre le peu d'espoir des assiégés, déjà si portés au découragement.

— Et ne l'emportâtes-vous pas, vous et le seigneur La Hire, du milieu d'un gros d'ennemis? ajouta la jeune fille, en parlant d'une voix entrecoupée, tant le cœur lui battait.

— Oui, cela est vrai, répondit Saintrailles; et son étonnement redoublait.

— Et n'y eut-il pas ensuite un effroyable carnage, une terreur panique, et des ruisseaux de sang qui coulaient entre les sillons, dit à son tour le sire Robert? vous étiez armé comme aujourd'hui, et vous cherchiez à rallier les fuyards.

— Oui, oui, vous êtes bien instruit; nous avions cru pouvoir surprendre un convoi venant de Paris, pour apporter des vivres aux Anglais. Nous manquions de tout à Orléans, et nous sortîmes; mais, soit que

nous eussions été trahis, soit que l'escorte que nous croyons surprendre eût été avertie, nous trouvâmes les archers en défense, et retranchés derrière leurs damnés pieux ferrés. A notre approche, ils les relevèrent, quand déjà les chevaux lancés ne pouvaient plus être retenus, et nos coursiers se déchirèrent les flancs au défaut du harnais : ils trébuchèrent sous leurs cavaliers. Alors, les Bourguignons surgirent, et vinrent se jeter sur nous, au milieu du désordre qui régnait dans nos rangs, et la déroute commença.

Et le croiriez-vous ! un grand prince (10), qui venait d'être armé chevalier, sur qui nous comptions pour appuyer nos efforts, nous abandonna dans cette extrémité; nous l'attendîmes en vain, il ne parut pas; on ne sait ce qu'il fit pendant tout ce jour. Oh ! si je ne craignais de mettre la discorde parmi les partisans déjà si affaiblis de notre sire le roi, j'irais de ma main, oui, oui, j'irais trancher la nappe (11) devant un guerrier si indigne de faire partie de l'ordre de la chevalerie; mais que je vive, et nous verrons !

— Et pendant ce temps, que faisiez-vous ? dit Baudricourt.

— Pendant cette horrible mêlée, Dunois, La Hire,

et moi, nous soutenions le choc des Bourguignons du côté de Rouvray, tandis que d'autres combattaient près d'Orléans. Mais en voyant fuir nos soldats, nous courûmes vers eux, en criant : Montjoie, Saint-Denis, et nous nous jetâmes au gros de la bataille.

— Oh! que n'étais-je avec vous! s'écria Jeanne tout-à-coup, et ses yeux lançaient du feu; le dieu des combats vous animait, vos glaives brillaient comme autant d'éclairs, et les Anglais tombaient sous vos coups, comme les épis tombent en automne sous la faulx du moissonneur. Tout périssait sous vos terribles mains. — Cependant l'heure de la victoire n'avait pas encore sonné pour notre seigneur le roi; voilà pourquoi vos efforts sont restés inutiles. Mais béni soit Dieu! bientôt enfin viendra le jour de la délivrance.

— Qu'est ceci? dit Saintrailles; cette jeune fille parle du combat comme s'il se fût passé sous ses yeux; où donc était-elle?

— Elle était là, dans cette salle, et ce que vous venez de nous dire de la bataille, elle nous l'a dit le 13 février, à deux heures, au plus fort du combat.

Saintrailles demeura tout stupéfait à regarder

Jeanne, et cet intrépide soldat, qu'aucun danger n'avait jamais fait pâlir, sentit un frisson parcourir son corps, et se signa.

— Par saint Jean ! mon patron, dit-il, d'une voix émue, voilà des choses bien étranges... Elle était ici, dites-vous, et elle a vu la blessure de Dunois, ainsi que notre défaite.....

— Oui, dit Baudricourt, elle vous a vu, vous, Saintrailles, armé comme vous venez de nous apparaître aujourd'hui, le tirer tout sanglant des mains de nos ennemis, et nous a peint l'affreux tumulte qui suivit.

— Jeune fille, est-ce donc par Satan que vous avez su ces choses ? s'écria Saintrailles. Êtes-vous sorcière, nécromancienne ou magicienne ? dites, parlez... Et l'attitude du chevalier, debout et portant instinctivement la main à la garde de son épée, indiquait assez l'horreur qu'on professait, dans ces temps, pour tout ce qui pouvait être suspecté de magie.

Mais Jeanne jeta sur lui un regard dans lequel brillait une angélique pureté, aussi bien qu'une entière conviction.

— Non, non, seigneur, dit-elle, ne craignez rien.

Ce n'est point par Satan que j'ai su ces choses ; il n'a ni action ni puissance sur une jeune fille dont la vie s'est écoulée dans la prière, sous les regards de Dieu.

Saintrailles, en l'entendant, se sentit ému ; il laissa retomber son épée.

— Ces choses m'ont été dites, continua-t-elle, par de saints protecteurs qui daignent descendre du ciel, afin de me conduire dans des voies mystérieuses, connues d'eux seuls.

— Mais ce prodige, par lequel ils vous ont fait connaître la bataille, comment l'expliquez-vous ? dit Saintrailles, avec un reste de défiance.

— Ils l'ont opéré, répondit Jeanne, pour que le sire de Baudricourt pût me croire quand je lui affirme qu'il m'est ordonné d'aller trouver notre seigneur le roi, pour le faire rentrer en possession de son royaume, par le secours du Seigneur Dieu.

Maintenant, sire Robert, continua la jeune fille, en s'approchant de lui, vous n'avez plus aucun prétexte pour douter de moi ; ne me retenez pas plus longtemps, et faites-moi donner un cheval, ainsi qu'une escorte, si petite que vous voudrez, afin que j'aille où le Seigneur m'appelle.

— Mais, jeune fille, les routes sont couvertes d'hommes d'armes; ce n'est pas sans peine et sans combat, qu'à la tête de cent lances, j'ai pu venir jusqu'ici, encore ai-je dû faire de longs détours pour éviter les corps de troupes que je n'eusse pu vaincre, ou pour tourner les fleuves débordés et les rivières grossies, qui rendent les chemins impraticables.

Que m'importe les hommes d'armes, les troupes nombreuses, et les difficultés des routes, que l'hiver a rendues impraticables! Dieu me fera mon chemin, puisque c'est lui qui m'envoie. Quand il devrait faire descendre devant moi le manteau d'Élisée pour traverser les fleuves, j'arriverai, soyez-en sûr.

Saintrailles regarda Baudricourt. Il commençait à se sentir subjugué par l'ascendant que donnait à Jeanne sa profonde conviction. Elle continua :

— Et vous, vaillant Saintrailles, je vous adjure, au nom de ceux qui m'envoient, de vous trouver dans cinquante jours sous les murs d'Orléans; car nous délivrerons la ville. N'y manquez pas au moins. Comment pourrait-on donner de bons coups d'épée sans vous?

Saintrailles répondit :

— Je voyage pour aller remplir une importante mission près du duc Philippe de Bourgogne ; je ne puis savoir s'il me laissera partir à temps.

Jeanne, le regardant avec des yeux qui semblaient lire au fond de son âme, et plus loin, lui répondit :

— Vous êtes envoyé par la ville d'Orléans près du duc Philippe, pour lui demander de prendre cette malheureuse cité sous sa protection, afin de la conserver à son vrai seigneur, prisonnier depuis quinze ans en Angleterre.

— Il est vrai, répondit Saintrailles : réussirai-je dans cette entreprise ?

Tous les spectateurs de cette scène, de Metz, Poulengy, Pierre, Raymond, et peut-être avant tout Clotilde, écoutaient avec une avide attention, les uns par simple curiosité, les autres comme on entend débattre les intérêts de sa vie entière.

Jeanne parut se recueillir un moment, et répondit :

— Le duc est bon ; au fond de son âme, il désire la paix, et si ce n'était le devoir qu'il s'est fait de venger le meurtre de son malheureux père, il rentrerait dans l'obéissance du roi Charles ; car il porte

un amour involontaire à la France. Mais il le croit le meurtrier du duc Jean, son père, et reste avec ses ennemis les anglais, encore que son sang français se révolte contre eux. Quoi qu'il en soit dans cette occasion, il essaiera de concilier ses diverses affections; il vous mènera devant le duc de Bedfort, qu'ils appellent le régent de France, et lui demandera de remettre la ville en ses mains. Mais les Anglais se croient déjà maîtres d'Orléans; ils ne voudront point avoir durement battu les buissons pour que le bon duc n'ait plus qu'à prendre les oiseaux, et les négociations échoueront avant le temps où je vous assigne à la délivrance d'Orléans.

— Par saint Jean! j'y serai, si je ne suis ni mort ni prisonnier, dit Saintrailles, subjugué par l'ascendant de cette fille étonnante; j'y serai, foi de chevalier.

En disant ces mots, il s'approcha de l'héroïque enfant, dont le front brillait d'un enthousiasme guerrier, et voulut lui prendre la main en signe de sa foi.

Mais tout-à-coup la timidité de la jeune fille avait remplacé l'audace de l'inspirée. Elle rougit, se

troubla, et elle tendit une main toute tremblante, comme une pauvre petite bergerette confuse et rougissante, et qui n'avait jusqu'alors jamais parlé qu'à ses moutons.

Baudricourt sourit. Il avait déjà vu plus d'une fois ce contraste, et maintenant il l'expliquait en faveur de l'innocence de la jeune fille.

— Adieu, sire chevalier, dit Jeanne, et priez le sire Robert de me laisser partir dès demain.

— Oui, Jeanne, dit Robert; tu le veux, tu partiras, et advienne que pourra.

C'était l'heure de se séparer; le couvre-feu avait déjà sonné depuis long-temps. Clotilde, fière et heureuse, vint prendre Jeanne par la main pour l'emmener, et se penchant à son oreille, elle lui dit tout bas :

— Nous ne nous quitterons pas, Jeanne. C'est avec toi que je partirai; ton escorte vaudra mieux que toute autre, car tes anges t'ouvriront la route.

Puis la jeune fille fit signe à Pierre et à Raymond de les suivre. Elle sentait bien qu'à présent son oncle ne la blâmerait point, et ces quatre enfans avaient besoin de savourer leur joie.

Tous les convives se dispersèrent après leur départ.

Saintrailles alors se trouva seul avec Baudricourt. Ils se rapprochèrent de l'âtre, où les troncs d'arbres entassés le matin achevaient de se consumer, malgré l'ordonnance du couvre-feu. Tous deux avaient beaucoup à se dire l'un l'autre; ils ne s'étaient point revus depuis la bataille de Coucy, et beaucoup de grands événemens s'étaient accomplis depuis leur séparation.

Saintrailles s'était trouvé partout où la défense avait été possible, et Baudricourt, enfermé depuis quelques mois dans la citadelle qu'il défendait pour le roi, avait beaucoup à apprendre.

Mais Saintrailles, avant de satisfaire la curiosité du vieux guerrier, avait besoin de s'informer de ce qu'était cette jeune fille étonnante dont la beauté, ainsi que le chevaleresque enthousiasme, commençaient à faire une vive impression sur lui.

— Quelle est belle cette Jeanne ! s'écria-t-il tout-à-coup. Savez-vous bien, sire Robert, que si elle paraissait à l'armée, tous nos hommes d'armes, depuis les moindres jusqu'aux plus élevés, en tomberaient certainement épris.

— A commencer par mon ami Saintrailles, n'est-il pas vrai? dit en souriant le vieux chevalier. Toujours le même sang méridional bout à larges bouillons dans tes veines, et te rend prompt à enflammer. Mais, ami, cette jeune fille est sage et pieuse comme un ange, et plus sévère que beaucoup de grandes dames que tu as pu rencontrer à la cour; et si elle paraît un jour à l'armée, ainsi que je commence à croire qu'elle y est appelée par une destinée incompréhensible, ce ne sera pas pour enflammer ni toi, ni tes soldats, d'une autre ardeur que celle dont elle brûle elle-même, un saint zèle pour la cause du roi, qui est aujourd'hui celle de notre chère France.

VIII

A la mort de Charles VI, son fils Charles, duc d'Anjou et dauphin de Viennois, relégué dans une ville du Berri, fut salué du titre de roi par un petit nombre d'amis restés fidèles. « Quelques serviteurs crièrent Noël, et le voilà roi de France, » dit l'un de

de son vivant le titre de roi de France. Un reste d'instinct de sa grandeur déchue lui avait fait exiger cette clause, afin d'ajourner du moins après lui la honte de la France, dont son cœur, tout français sous les obscurcissemens de son esprit, ne voulait pas être le témoin.

Mais, au milieu de ses prospérités injustes et de ses usurpations iniques, Henri V avait oublié de faire un pacte avec la vie. Quand on est heureux, ne se croit-on pas immortel? Et voilà que, prêt à couvrir sa tête d'une seconde couronne, plus grande et plus belle encore que la première, il meurt un peu avant ce roi mourant dont il avait convoité les grandeurs.

Le monarque anglais laissait un fils âgé seulement de quelques mois. Le duc de Bedfort son oncle, les grands seigneurs anglais, et la faction de la reine, aidée de celle du nouveau duc Philippe de Bourgogne, révolté contre celui qu'il accusait du meurtre de son père, l'avaient proclamé roi de France sous le nom d'Henri VI. Quelques bourgeois s'étaient soulevés, quelques villes avaient essayé de résister à cette monstrueuse injustice; mais d'horribles supplices avaient puni leur fidélité au fils du pauvre insensé à qui le

menu peuple avait toujours porté un grand amour. Alors les Anglais, forts de la crainte qu'ils inspiraient, s'emparèrent des villes et des provinces; on spolia le bien des églises; on se partagea le royaume comme une dépouille conquise. Le duc de Glocester s'appropria le gouvernement de la Champagne, encore qu'elle refusât de se soumettre à lui; le comte de Salisbury, celui du Perche, et le duc de Bedfort, nommé régent du royaume, prit pour lui le Maine et l'Anjou. La guerre et la discorde, la domination étrangère, les impôts vexatoires, des exactions énormes, une misère pour le peuple dont aucune misère de notre temps ne peut donner l'idée, et dans les grands un luxe insultant et effréné, voilà quel était l'état de ce malheureux royaume quand Charles VII en devint roi par la mort de son père.

Sa fortune était si désespérée, que le découragement se répandit parmi les siens : la division se mit dans ses conseils. Au milieu de telles difficultés, la jeunesse de Charles et son inexpérience le rendaient peu propre aux affaires; son caractère était irrésolu. D'indignes favoris s'emparèrent de sa confiance : c'étaient de jeunes intrigans incapables de se vouer

à d'autres intérêts que les leurs. Ils abusèrent bientôt de leur empire; et faisaient, suivant la chronique de Berri, le scandale des fidèles serviteurs du roi et de tous les hommes sages. Tanneguy-du-Chatel, homme violent, mais dont le dévouement avait sauvé la vie du jeune dauphin dans un jour de péril; le président Louvet, Robert-le-Maçon, Guillaume d'Avaugour, ainsi que l'évêque de Clermont, s'emparaient des affaires et cherchaient à tout conduire; mais ils ne pouvaient parvenir à s'accorder, et leurs querelles étaient souvent si opiniâtres et si emportées, qu'un jour, au milieu du conseil, Tanneguy-du-Chatel tira son poignard, et tua le comte Guichard-Dauphin, devant le roi, qui ne put empêcher cette violence ni la venger.

Le connétable de Richemont, resté fidèle aux intérêts du jeune roi, dont il avait épousé la belle-sœur, Madame Marguerite, après la mort du duc de Guienne; le connétab'e voulut à son tour régner sur cet esprit incertain et le conduire. Pour atteindre ce but, il éloigna ses favoris. Alors libre d'agir, il refit une armée, et marcha vaillamment contre les Anglais et contre les Bourguignons, et persuada son

frère, le duc de Bretagne, de rentrer dans les intérêts de Charles VII, qu'il avait délaissés; le roi s'abandonnait à lui. Mais pendant une expédition qu'il était allé commander, le sire de Giac, homme ambitieux, aidé des grâces et de la beauté de sa femme, l'une des plus belles et des plus astucieuses personnes de son temps, s'établit dans la faveur du jeune roi, et le détacha du connétable. « Il forme un parti contre l'alliance * à laquelle le duc de Richemont travaillait avec ardeur, dit un habile historien (15). Celui-ci est averti de la trahison. A son retour, il le fait saisir par ses gens, le fait conduire de nuit à Dun-le-Roi, qui était en sa dépendance; assemble en hâte des juges, lui fait faire son procès, et l'ayant convaincu de crimes de haute trahison, « le fit bientôt après jeter à l'eau et noyer **. »

Cependant le duc de Bourgogne avait à se plaindre des Anglais. Il ne voyait qu'avec impatience leur pouvoir usurpé s'étendre sur la France; son cœur était resté français; mais il ne pouvait se résoudre à rentrer sous l'obéissance de ce jeune roi qu'il croyait

* M. de Barante, ducs de Bourgogne.

** Chronique du Berri.

toujours couvert du sang de son père. Et pendant ces hésitations, le désordre se mettait partout.

Lecamus de Beaulieu avait hérité de la faveur mobile et vacillante de Charles VII pendant une nouvelle absence du connétable. A son retour, irrité de ses déprédations, il s'en était défait encore avec la même violence. Le duc de Richemont avait à cœur la gloire du roi, et voyait avec un grand courroux près de lui tous ceux qui nuisaient à cette gloire; plus tard, il crut mieux faire en lui choisissant lui-même ses favoris, afin de pouvoir les diriger dans son absence. Il plaça près de lui le sire Georges de La Trimoille, sur la fidélité duquel il croyait pouvoir compter. Mais La Trimoille avait épousé la veuve du sire de Giac : il marcha bientôt dans les mêmes sentiers dont son astucieuse femme lui montrait les détours, et quand il se crut solidement établi dans les bonnes grâces de son maître, il essaya de nuire à son protecteur ; il réussit à le noircir, encore qu'il fût un sujet si dévoué qu'il avait été jusqu'à solder les troupes avec ses joyaux, pour les retenir au service du roi.

La détresse et le désordre allaient croissant;

toutes les entreprises étaient arrêtées, ou bien elles échouaient par les menées du favori. Le connétable alors se retira : il fut avec Madame de Guienne se reposer à Chinon. La Trimoille vint s'emparer de cette ville, et l'obligea de l'abandonner.

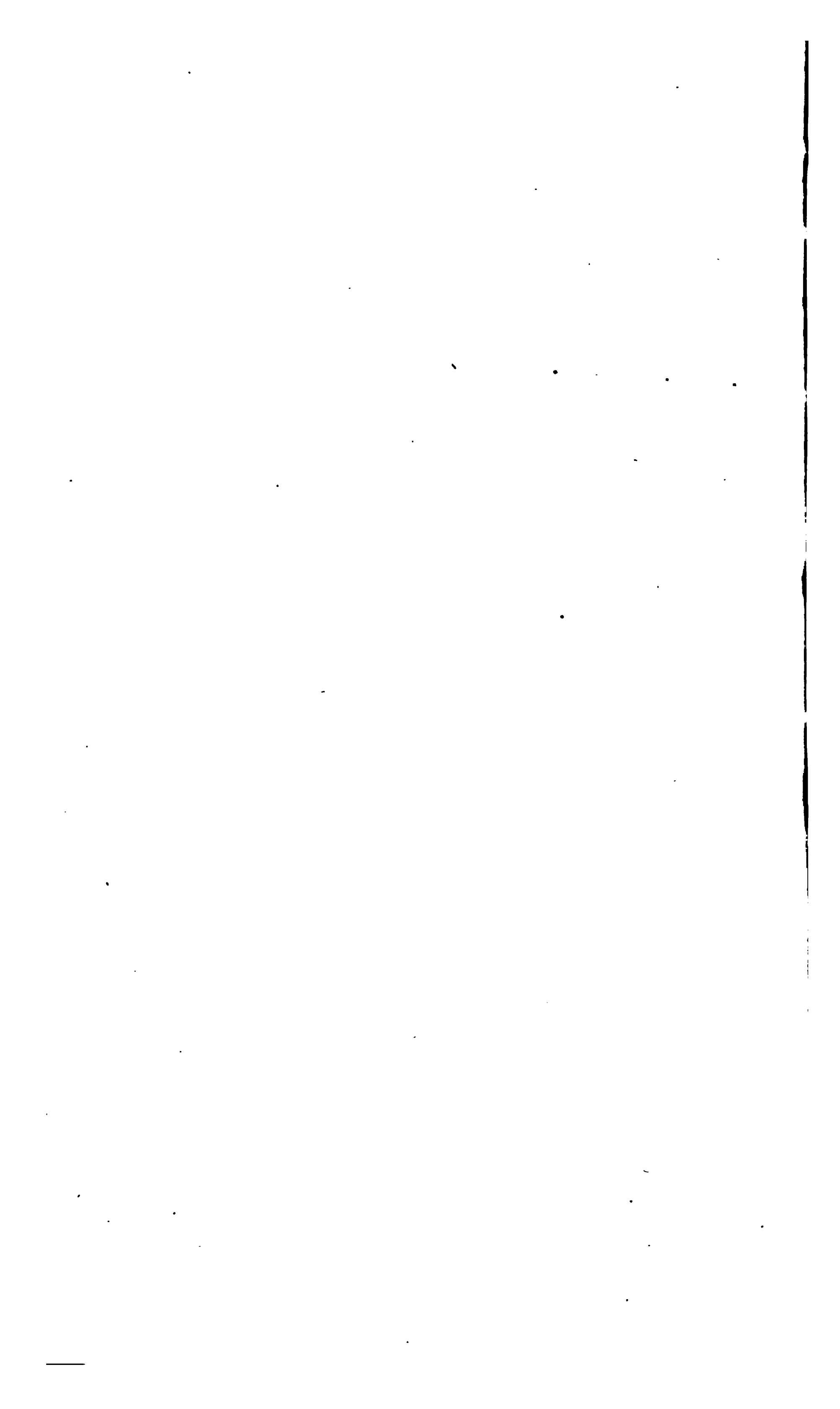
Cependant le connétable, malgré l'ingratitude de Charles VII, écrivait toujours au duc de Bourgogne pour l'engager à faire sa paix avec le roi, afin de prendre en main ses affaires et rétablir l'ordre en France.

Pendant toutes ces divisions, causées par l'incertitude d'esprit d'un jeune roi livré à ses plaisirs et connaissant peu les affaires, les Anglais avaient rassemblé une nouvelle armée, commandée par le comte de Salisbury. Le général, à peine arrivé, soumit toute la Beauce, et vint assiéger la ville d'Orléans, que bientôt il réduisit à l'extrémité. Quelle résistance aurait-il pu trouver? Les villes, découragées de n'avoir point de secours, se rendaient presque sans essayer de se défendre; les grands seigneurs se révoltaient contre le roi. René d'Anjou, frère de la reine, traitait lui-même avec les Anglais. La famine, la misère, des maladies extraordinaires ravageaient

les provinces des bords de la Loire, les seules qui restassent encore soumises à la domination incertaine et précaire du roi Charles; par suite de la difficulté de percevoir les impôts, et surtout par suite de dépenses mal ordonnées, la misère et le luxe régnaient tout ensemble à la cour, et le trésor se trouvait toujours vide, quoique le peuple fût pressuré par de grandes exactions.

Et pourtant, malgré ses malheurs et ses fautes, le peuple aimait encore son légitime roi, et mettait ses espérances en lui. La défection des grands n'était point imitée par les petits; mais lui-même n'avait plus que bien peu d'espérance : il avait vu tout lui manquer; sa mère, ses grands vassaux, son beau-frère, ses amis, ses meilleurs serviteurs, tout l'avait abandonné. Lui aussi s'abandonna, et tandis qu'il paraissait encore se prêter à l'illusion qu'on cherchait à entretenir autour de lui, sa foi dans lui-même et dans son bon droit était morte dans son âme. On croit qu'alors les désordres d'Isabelle de Bavière lui revenant en mémoire, il craignit que le sang royal ne coulât point dans ses veines, et que Dieu le rejetât comme une branche parasite, indigne du trône sur

lequel elle était entée. Aussi, soit pour s'étourdir, soit pour montrer ce courage apparent que les gens sages taxent à bon droit de légèreté, Charles vivait dans des fêtes et dans des plaisirs continuels, perdant *gaîment son royaume*, ainsi qu'un de ses favoris le lui avait dit en riant; mais le perdant peut-être parce qu'il désespérait que ce fût le bon plaisir de Dieu qu'il le reconquît.



IX

Au milieu de ces calamités croissantes, il y avait grande fête au château de Chinon, où le roi Charles allait ouvrir les États pour aviser aux maux de la France.

La reine, séparée depuis quelques mois de son

royal époux, venait d'arriver, mandée par lui, avec un empressement auquel, depuis long-temps, elle n'était plus accoutumée. Ce rappel étonnait ceux qui entouraient le roi; on connaissait la froideur qu'il portait à sa jeune épouse, malgré les charmes et les vertus qui faisaient de Marie d'Anjou une princesse accomplie. Peut-être les favoris, redoutant l'empire qu'elle aurait pu prendre sur l'esprit de Charles, avaient-ils cherché à le détacher d'elle, comme ils cherchaient à le détourner de chacun de ses autres devoirs. Peut-être l'inconstance naturelle au cœur de Charles lui avait-elle fait trouver la lassitude dans un lien contracté trop jeune. La vie est longue; il est dangereux de l'enchaîner trop tôt. Quoi qu'il en soit, le retour de la reine était attribué à diverses causes. Les uns disaient, que sans doute le roi voulait la charger de quelque secrète négociation, pour rattacher son frère, le duc René d'Anjou, au parti de la France, dont il s'était séparé depuis peu. D'autres disaient tout bas, et ceux-là peut-être avaient mieux deviné, que le roi commençait à trouver bien longue l'absence de Marie, non pas pour elle-même, mais à cause des jeunes beautés qui formaient sa cour, et

dont l'une surtout paraissait avoir fait une vive impression sur son cœur.

Le bruit de l'arrivée de la reine et du jeune dauphin s'étant répandu dans la ville, le peuple s'était porté en foule au palais; il se pressait au bas du balcon doré, demandant par mille cris joyeux à saluer leur reine.

Marie, à peine descendue de son coche, et très émue encore par l'accueil affectueux du roi (car, dit un auteur du temps, il était moult aimable et galant auprès des dames), Marie s'avança, toute belle et toute charmante de joie et de parure royale, sur le grand balcon qui dominait la place. Elle tenait par la main le jeune dauphin, un bel enfant, frais et vermeil, d'environ cinq ans. Quatre valets, aux surcots d'azur, portaient des torches devant eux, pour chasser la nuit qui commençait, et leur lumière éclairait la reine et son fils. Elle était parée d'une longue robe de velours bleu brochée de fleurs de lys d'or, fourrée d'hermine. Ses cheveux, relevés en tresses brunes, étaient retenus par la couronne de reine : elle était gracieuse, et un beau sourire animait son visage, habituellement doux, mais triste. Le dauphin, dans un fourreau de

drap d'argent, d'une étoffe inflexible à force de richesse, était coiffé d'un chaperon de velours bleu. Il était beau, et son regard hardi se promenait sur la foule avec une moqueuse assurance. Le peuple cria Noël, à la vue du royal enfant; et la reine laissa tomber de douces larmes d'orgueil et de joie maternelle sur la tête de son fils..... Pourtant ce fils sera Louis XI..... Mais l'avenir est caché à tous, et pour les mères, il est couvert d'un voile, tissu d'illusion et d'amour; et, si farouche qu'ait pu devenir un tyran, des yeux de mère ont versé des larmes de tendresse sur son berceau plein d'espérance.

La reine était entourée de ses dames et demoiselles d'honneur, ainsi que des femmes des principaux seigneurs de la cour: madame de Gaucourt; madame de La Trimoille, autrefois madame de Giac; madame de Bouligny, femme du trésorier de l'épargne; madame de Joyeuse, fille du président Louvet, dont la seconde fille, morte depuis peu, avait épousé le jeune et valeureux Dunois; bien d'autres encore étaient auprès d'elle, se pressant dans l'embrasure de la croisée, qui de la salle conduisait au balcon; mais l'une d'elles, retenue, sans doute, par ses fonctions,

plus près de Marie, attirait surtout les regards par sa grande beauté.

C'était une de ces figures qui font long-temps rêver, et dont l'image se grave profondément dans le souvenir. Elle avait de longs yeux noirs veloutés : tout un air de tendresse chaste et passionnée se laissait voir sur son visage, quand elle ne se sentait pas observée. Mais lorsque des regards trop ardens se fixaient sur elle, une fierté presque sauvage se répandait sur ses traits; ses yeux s'armaient d'une expression sévère, et faisaient comprendre que les secrets d'amour, et peut-être d'ardentes passions que renfermait son âme, étaient encore un mystère pour elle-même. Elle avait un grand air, un port de reine, et son front noble et fier annonçait des sentimens un peu hautains; il semblait qu'en elle le caractère et l'organisation fussent en contraste : l'une était tout empreinte de passions tendres, l'autre était indompté, et se révoltait de tout joug. Ces oppositions se manifestaient en toutes choses sur son beau visage; avec des sourcils, des yeux et de longues paupières d'un noir d'ébène, sa chevelure abondante était d'un blond soyeux et doux;

elle entourait son visage d'une auréole vaporeuse et charmante. Ses vêtemens, toujours somptueux, semblaient emprunter d'elle une élégance particulière. Une longue robe, nommée cotte hardie, en brocard de soie blanche très brillante, l'entourait de ses plis. Les armes de sa famille, des Sureaux, y étaient brodées en perles et en fil d'or; un surcot de drap d'or cramoisi, garni d'hermine, dessinait ses formes parfaites, et descendait, en s'arrondissant, au bas de sa taille fine et souple à laquelle il donnait une grâce infinie.

Le roi Charles, suivi de tous ses gentilshommes, et de plusieurs chevaliers réunis à Chinon, avait conduit la reine et son fils au balcon; il s'était un peu retiré en arrière, comme pour leur laisser recevoir sans partage les acclamations de la foule, et ses yeux s'étaient fixés avec ardeur sur cette belle personne; il paraissait épier son regard et peut-être l'attendre; mais, soit que tous ces yeux de courtisans et de grandes dames, arrêtés sur elle, lui déplussent, soit que l'attention trop particulière du roi lui fût désagréable, elle rougit; un léger gonflement de ses belles narines indiquait assez que sa rougeur venait

plutôt de courroux que de plaisir, et le coup d'œil froid et presque dédaigneux, qu'elle laissa tomber sur Charles, parut l'affliger et le déconcerter un moment, car il se mit à ronger en silence l'extrémité de son gant brodé.

Le roi était dans tout l'éclat de la jeunesse; il était grand, sa taille était élégante et noble, son visage agréable, et ses manières courtoises et chevaleresques auprès des femmes; sa parure était recherchée et tout son air si gracieux, que bien peu de celles dont il avait sollicité quelque faveur la lui avaient refusée. Peut-être il pouvait s'étonner de la froideur que celle-ci lui montrait, et sans doute il se demandait en lui-même, comment il avait tant démérité devant elle. Mais comme il était dans ces pensées, la reine, saluée par les acclamations du peuple, se tourna vers son royal époux, et lui dit :

— Voyez quel amour fait éclater ce bon peuple! Il faut qu'il aime bien son roi, ajouta-t-elle avec douceur, pour qu'il m'accueille avec de tels transports; mais, continua-t-elle, ne pourrait-on, mon seigneur, faire quelque largesse à ces braves gens, qui crient Noël de si bon cœur ?

— Sans doute, dit le roi, répondant à la reine avec distraction, et ne détachant que lentement ses regards de sa belle suivante.

Marie s'était retournée pour lui parler; elle suivit involontairement peut-être la direction de ses yeux, et détourna la tête en rougissant : quelques propos tenus sur son départ précipité, propos dont elle n'avait pas alors compris le sens, lui revinrent en mémoire. Elle se retourna vers la place où s'agitait le peuple, mais son visage avait perdu l'expression de bonheur qui l'animait; la tristesse s'y était répandue, et quelques larmes bordaient ses paupières.

Charles, pour satisfaire le désir de la reine, dit au sire Georges de La Trimoille de faire jeter quelque argent au peuple. La Trimoille en transmit l'ordre au sire de Bouligny, trésorier de l'épargne du roi. C'était un vieux seigneur sage et prudent, qui conservait cette charge par dévouement pour son jeune maître, encore qu'elle fût très pénible dans le dénuement extrême où se trouvaient les finances; le sire de Bouligny parut interdit, il vint parler à voix basse au roi, qui, s'approchant de Marie, lui dit, en affectant un ton d'insouciance :

— Depuis déjà long-temps, Madame, l'épargne est vide, et du train dont vont les affaires de notre pauvre royauté, de long-temps, je le crains, nous ne pourrons être généreux. Ce peuple, croyez-moi, doit se trouver content, si, loin de lui faire largesse, nous ne lui demandons aucun nouvel impôt pour votre bienvenue.

A ces paroles prononcées avec une légèreté sans doute affectée, une larme retenue dans l'œil de la reine roula sur sa joue, et vint tomber, comme une perle, sur la tête du jeune dauphin; en même temps une rougeur pourprée s'étendit sur le beau visage de la jeune femme, debout derrière Marie d'Anjou; et, par un mouvement rapide, détachant en hâte une escarcelle en filigrane, suspendue à sa ceinture, elle l'offrit à la reine, en la suppliant d'en disposer.

— Afin, dit-elle tout bas, d'une voix émue, que le peuple ne pût connaître sa royale détresse.

Agnès, dit Marie avec un sourire tout empreint de tristesse, c'est donc toujours à vous qu'il me faut être redevable.

Un soupir termina ces paroles; peut-être il indiquait que Marie commençait à craindre de lui devoir

son rappel auprès du roi, que depuis long-temps elle avait en vain sollicité.

Après que largesse eut été faite au peuple, le vitrail de la fenêtre fut refermé, et Marie, ayant confié le dauphin Louis aux soins de ses femmes, vint s'asseoir sous un dais fleurdelisé, placé pour elle sur une estrade au haut bout de la galerie. Ses dames la suivirent, se groupèrent autour d'elle sur des escabeaux dorés, et une fête commença, dans laquelle un grand luxe se fit voir, mêlé à une extrême pénurie.

La salle était tapissée de drap d'argent, rehaussé par des courtines de damas rouge ornées de glands et de crépines d'or; un nombre infini de cierges en cire de couleur l'illuminaient, placés de distance en distance dans des torchères en vermeil doré. De belles tapisseries de haute lisse, rehaussées d'or, tombaient en draperies devant chacune des portes qui conduisaient de la grande galerie dans les appartemens royaux. Des miroirs de Venise, venus à grands frais, et mille autres magnificences indiquaient le séjour d'un roi; pourtant quelques vitres brisées par un récent orage n'avaient point été réparées, et le vent soufflait par leur ouverture. Quelques courtines, dé-

chirées à la dernière fête, n'avaient pas été remplacées ; d'autres menus détails encore étaient en discordance avec le luxe qui brillait aux regards ; c'est que des ouvriers, depuis long-temps sans salaire, avaient refusé de travailler davantage pour un roi pauvre et si abandonné, que peut-être jamais ils ne pourraient en obtenir le paiement de leurs travaux.

N'importe, à travers ces misères on ballait tous les soirs ; de jeunes et belles femmes étaient conviées ; la foule était grande, la joie plus grande encore. Dansons, chantons aujourd'hui, disaient ceux qui entouraient le roi, nous n'avons plus peut-être de vie, de règne et d'espérance que pour un jour ; et le tourbillon des plaisirs les emportait. Ainsi, quand la tempête a ravi toute espérance au nautonnier, il emplit sa coupe jusqu'au bord et la vide, afin d'oublier le péril.

Ce soir-là pourtant, les pourvoyeurs des joies de chaque jour avaient eu peine à composer une fête. Bateleurs et jongleurs avaient quitté la veille la pauvre cour du roi Charles, pour la cour splendide de l'hôtel des Tournelles, où le régent étalait d'insolentes magnificences, ou pour celle plus splendide encore du duc de Bourgogne, qui célébrait alors ses

prospérités par des fêtes splendides. Un gracieux accueil et de larges récompenses attiraient à ces cours les ménétriers et toutes les troupes ambulantes, qui alors représentaient les mystères avec quelque talent. Une troupe de danseurs bohémiens était tout ce qu'on avait pu se procurer pour fêter l'arrivée de la reine. Ils exécutaient des danses étrangères, au son de quelques instrumens assez barbares, cachés au fond de la galerie, dans une tribune élevée.

La reine et le roi, placés sur une estrade, étaient entourés de leur cour. Le sire de Laval, Tanneguy-du-Chatel, le sire de Gaucourt, grand-maître de l'hôtel du roi et gouverneur d'Orléans, Georges de La Trimoille, ministre alors tout puissant, mais détesté, se voyaient autour de leurs souverains, mêlés aux dames et aux filles d'honneur de la reine, groupées autour d'elle comme des fleurs dans une corbeille.

Bien des sentimens divers s'agitaient sur cette estrade, tandis que le reste de la cour, la ville, et quelques hauts seigneurs et grandes dames châtelaines, dévoués au roi et l'ayant suivi, paraissaient se livrer à la joie.

La Trimoille sachant que la reine lui était opposée, cherchait à se concilier sa bienveillance. Il cachait, sous des manières qu'il cherchait à rendre souples et flatteuses, l'âpreté naturelle de son caractère. Il lui parlait de son frère, le duc René d'Anjou, de ses tournois, de ses fêtes, de sa galanterie chevaleresque; il lui disait :

— Madame, un prince qui montre un esprit si élevé, des sentimens si généreux, doit plus que tout autre apprécier les lumières d'une sœur que le monde admire, et, sans doute, le grand crédit que vous possédez sur lui ne pourra pas manquer, quand vous l'emploierez, de le détacher du parti des Anglais qu'il menace d'embrasser.

La Trimoille ne cherchait, en flattant Marie, qu'à sonder ses dispositions, afin de les combattre; car il eût mieux aimé tout perdre que de voir la reine se mêler des affaires, dont lui seul voulait avoir le maniement.

Mais la reine, dont l'esprit était clairvoyant à force de droiture, l'écoutait d'un air de mépris; son ingratitude envers le connétable qu'elle aimait, à cause de madame de Guienne, veuve d'un frère du roi, lui

faisait horreur ; d'autres choses encore la révoltaient dans les actions du favori ; elle savait que pour détacher le roi d'elle, il l'avait entouré de toutes les séductions. On disait même, mais peut-être Marie l'ignorait, que son mariage avec la belle veuve du sire de Giac, le même qu'il avait fait exécuter, était un pacte de fortune et d'ambition, car on croyait que ses séductions et sa beauté avaient exercé pendant un temps un grand empire sur l'esprit du roi ; cet empire était passé, mais l'ascendant de La Trimoille, qu'il avait fondé, existait toujours.

Marie lui répondit donc avec quelque hauteur :

— Messire de La Trimoille, tout le crédit que je puis avoir sur l'esprit de mon frère, je l'emploierai quand et comment le pourra vouloir mon seigneur le roi ; quant à m'entendre avec son ministre, ce ne peut être tant qu'il n'aura pas employé tous ses efforts à faire rappeler le connétable, sans qui les affaires du royaume ne sauraient prospérer. Et se tournant vers Gaucourt, un brave et digne serviteur, elle s'entretint long-temps avec lui. La Trimoille se mordit les lèvres de dépit ; mais le pouvoir a tant de

charmes pour celui qui l'exerce, que les humiliations ont peu de prise sur lui.

Tandis que chacun paraissait occupé, Charles avait pu se pencher un moment vers la belle Agnès, et il lui disait :

— Enfin je vous revois, vous qui seule occupez ma pensée ! Que les jours, que les mois, ont été longs, quand il a fallu les passer loin de vous ! Mais, reprenait-il avec tristesse, en attachant sur elle des yeux remplis d'amour, que me sert de vous retrouver enfin, si vous êtes plus froide et plus armée de sévérité que vous ne l'étiez auprès de ma sœur d'Anjou ?

— Sire, répondit Agnès, d'un ton calme et ferme, sans fixer ni détourner ses yeux, je n'ai point encore appris pourquoi j'avais reçu l'honneur inattendu d'être appelée auprès de madame la reine, et si grande que soit cette faveur, j'étais loin de songer à la solliciter.

Le roi parut surpris, et ses yeux pleins de tristesse et de passion jetèrent sur elle un regard de reproche ; mais Agnès reprit sans pitié :

— J'étais heureuse auprès de madame Isabelle

d'Anjou, ma noble protectrice; elle avait accueilli mon enfance, et veillait sur ma jeunesse comme une tendre mère; près d'elle je vivais dans une sainte et paisible sécurité, sans être en butte à des regards qui blessent, et à des attentions qui nuisent à la bonne renommée d'une femme.

— Agnès, dit le roi très bas, je n'avais pas cru mériter vos reproches en vous rapprochant de... la reine; c'est un poste envié, et qui peut-être aurait pu vous plaire dans un temps; car, ajouta-t-il timidement, vous n'aviez pas été si dure dans vos paroles, quand, il y a tantôt deux ans, j'osai vous parler de mon amour chez notre belle-sœur Isabelle.

Agnès rougit, et un éclair d'indignation souleva ses paupières abaissées.

— Le roi Charles, dit-elle avec une émotion contenue, n'avait pas alors dépensé deux des plus importantes années de sa vie dans de folles joies, dans des plaisirs frivoles et des amours indignes de lui, ajouta-t-elle en jetant un regard de mépris sur madame de La Trimoille, placée non loin d'elle.

Une joie furtive se montra sur le visage expressif du roi, car il se flatta qu'un peu de jalousie se

mêlait à l'indignation d'Agnès; mais cette joie fut courte, car elle continua.

— Il n'avait point encore laissé sa couronne tomber fleuron par fleuron de sa tête insouciante, et ses amis rêvaient en lui, dans l'avenir, un roi dominateur et puissant, devant qui tous les genoux et tous les cœurs pourraient fléchir sans s'humilier.

— Que voulez-vous dire, Madame? s'écria Charles, et son visage se couvrit d'une rougeur foncée; m'imputez-vous donc à faute ma mauvaise fortune? Oh! malheur, malheur à nous! l'adversité nous aliène à la longue toutes les affections.

Tous deux restèrent dans le silence, dévorant l'amertume qui remplissait leur âme.

— La mauvaise fortune n'atteint que ceux qui ne savent point la maîtriser, reprit Agnès Sorel; maintenant ces beaux rêves de gloire et de grandeur sont évanouis, je ne garde plus que l'étonnement d'avoir eu la folie d'y croire.

— Vous êtes dure pour moi comme la fortune, répondit Charles, et pourtant qui sait si le découragement n'est pas mon excuse!

Mais dans ce moment une jeune bohémienne qui

venait de danser au bas de l'estrade, et de faire des passes merveilleuses et des tours de souplesse admirables avec ses compagnes, se détacha du groupe qu'elles formaient, et s'avança. Elle tenait à la main son tambour de basque renversé, dont elle faisait sonner les grelots en cadence, et venait demander largesse au roi. C'était une jeune fille petite et frêle; sa peau brune, ses yeux de gazelle, ses membres d'une étonnante souplesse, indiquaient son origine égyptienne. Elle était coiffée d'un morceau d'étoffe de diverses couleurs roulé autour de sa tête; sa robe courte, sans manches et bigarrée, laissait voir des pieds, des jambes et des bras d'une rare perfection, ornés de cercles et de bracelets d'or; c'était une étrange et capricieuse créature.

Quand elle fut en présence de la reine, elle se baissa jusqu'à terre en portant une main à son front, et elle offrit de lui prédire ses destinées.

La reine, détachant une épingle de pierreries de ses cheveux, la lui donna pour lui témoigner le plaisir qu'elle avait eu à la voir bondir si légèrement au milieu de ses compagnes; mais elle refusa son horoscope, disant que c'étaient là des jeux puérils.

— D'ailleurs, hélas ! continua-t-elle bas en regardant Charles avec tristesse, le passé ne me dit-il pas déjà trop l'avenir ?

La jeune fille s'approcha du roi, et, d'une voix mélodieuse que son accent étranger faisait ressembler à un chant, elle lui offrit ses services.

— Écoutez-moi, lui dit-elle. Moi, Néhéma la Bohémienne, malgré ma jeunesse, je puis vous dire de grands secrets ; car l'esprit de mes pères vit en moi, et m'a montré les merveilles qui bientôt vont s'opérer pour vous. Écoutez-moi, écoutez-moi. Et Néhéma s'approchait du roi comme pour lui révéler un secret ; mais Charles l'arrêtant, lui dit :

— Les destinées des rois ne sont pas jeux d'enfant, ma mie ; elles n'ont rien de plaisant ni de joyeux à mettre en lumière en un jour de fête. Ne viens pas y heurter ton pauvre savoir. Et il la renvoyait de la main. Son interruption l'avait visiblement contrarié.

— Gentil roi, ne craignez rien de moi ; je n'ai que de bonnes nouvelles à vous dire, reprit la jeune fille de sa voix la plus douce ; mais si vous ne voulez point me laisser lire aux astres votre glorieux avenir, je

puis aussi bien lire au fond des cœurs. N'avez-vous rien à me demander?

— Oh! si cela est, reprit le roi, affectant de sourire, car les yeux s'étaient tournés sur lui, dis-nous plutôt l'avenir de cette belle et fière demoiselle assise là près de la reine. On dit qu'elle a jusqu'ici dédaigné l'amour et ses charmes; sera-t-elle toujours aussi impénétrable à ses traits? Et Charles montrait Agnès à la Bohémienne.

— Je ne demande pas à connaître ce que l'avenir me réserve, dit Agnès avec quelque hauteur. Pourtant, je ne le redoute point non plus, reprit-elle dédaigneusement, comme si elle eût rougi de manifester aucune crainte à laisser lire au fond de son âme ou de sa destinée. Et elle tendit sa belle main à la jeune fille, après avoir détaché de ses doigts une bague d'émeraude, qu'elle lui jeta pour prix de la bonne ou mauvaise fortune qu'elle allait lui annoncer.

La jeune Égyptienne prit la main qui lui était tendue, en suivit avec son doigt toutes les lignes sinueuses, non sans lever de temps en temps sur madame Agnès un regard perçant et sagace, qui semblait

plonger jusque dans les replis de son âme; puis elle commença, suivant la coutume, à prédire longue vie et prospérité sans mesure, joie, fortune et grandeur.

La reine avait cessé de s'entretenir avec ceux qui l'entouraient, et regardait Agnès. Le roi la regardait aussi; mais il ne pouvait la voir que de profil, parce qu'elle s'était agenouillée sur un des coussins de la reine, afin que Marie pût bien voir et bien entendre la jeune fille qui, debout, tenait toujours sa main et marmottait des paroles magiques.

Agnès paraissait calme, et pourtant le chapelet de perles qui descendait sur son sein tremblait imperceptiblement. Croyait-elle donc à la science de cet enfant des tribus errantes, ou craignait-elle ce qui pouvait lui être annoncé en présence de la reine et de ce roi jeune et passionné dont les paroles et les regards vibraient peut-être encore dans son cœur?

La jeune Bohémienne examinait toujours la main satinée d'Agnès. Peut-être sentait-elle le battement précipité de ses artères; peut-être voyait-elle l'intérêt avec lequel Charles la regardait. Tout-à-coup elle dit :

— Votre destinée sera haute et belle comme celle

de la reine de Saba ; elle est attachée par un lien de sympathie mystérieuse à celle d'un grand roi. Un prince puissant entre tous les puissans de la terre, et que bientôt on nommera le Victorieux, vous aime et vous aimera sans mesure, et vous serez un jour nommée dame et souveraine de beauté.

La reine pâlit et devint tremblante à ces mots. Agnès l'aperçut ; elle vit au même instant dans les yeux du roi un éclair de joie triomphante, et, soit dépit, dédain ou fierté blessée, soit qu'elle voulût s'armer contre son propre cœur, elle se releva, et dit d'un ton froidement ironique :

— Si je dois être aimée d'un grand prince, Madame, daignez donc me donner mon congé pour que j'aille le chercher à la cour d'Angleterre ; car c'est là seulement que se trouvent aujourd'hui les grands princes.

Le roi se mordit les lèvres jusqu'au sang, et la reine, rassurée par ces paroles, dit à Agnès en caressant ses belles joues :

— Ne t'emporte pas ainsi, mignonne ; l'enfant a cru te flatter en te parlant de grandeur. Elle ne sait pas quel cœur fier et indompté tu portes sous ton

doux visage. Mais ne songe plus à ses paroles : tu sais comme moi que ces horoscopes ne sont point dignes de creyance; autrement, nous ne les aurions pas permis comme un amusement.

La petite Bohémienne fut congédiée, ainsi que ses compagnes; mais en partant elle dit bas à Charles :

— Courage, gentil roi. Une femme a perdu la France; une autre femme la sauvera, qui n'est pas loin. Nos sages l'ont dit; ils ne se sont jamais trompés.

Ces mots retentirent dans le cœur du roi, parce qu'il se méprit à leur sens : il sentit qu'une révolution s'opérait dans son âme, et pensa qu'Agnès était cette femme dont l'influence aurait le pouvoir de changer la face des choses.

La reine dans ce moment se leva pour parcourir la salle. Madame de Joyeuse, madame de La Trimoille et madame de Gaucourt la suivirent; Agnès demeura sur l'estrade, presque cachée dans les courtines du dais.

— Vous avez été bien cruelle dans votre ironie,

lui dit le roi quand il put s'approcher d'elle; mais je serai grand, ou j'y perdrai la vie.

Agnès lui répondit avec un ton de reproche et d'amertume :

— Vous serez grand, dites-vous, sire; oh! je l'avais espéré, et vos amis l'espéraient avec moi. Mais quand sonnera l'heure de ce changement? Le présent mène vite à l'avenir, hélas! et pendant que vous vous livrez ici à la joie, l'Angleterre triomphe, et vos armes sont partout vaincues.

— Comment le savez-vous, Madame?

— Deux chevaliers, hors d'haleine, arrivent d'Orléans, et les nouvelles qu'ils apportent sont désastreuses.

— Qui vous l'a dit?

— Estienne du Vignoles, mon parent, est l'un d'eux. Ne pouvant point vous voir, il m'a fait avertir par Estienne Chevalier, mon page; quand je suis sortie tout-à-l'heure, c'était pour lui parler.... hélas! et nous avons tous deux versé des pleurs de rage sur la honte et la dégradation de la belle couronne de France, tandis que....

Agnès se tut; mais elle parcourut la fête d'un regard qu'elle reporta dédaigneusement sur le roi.

— Et comment n'ai-je point été averti de leur arrivée? dit Charles.

— Le sire de La Trimoille, votre ministre, en a eu connaissance, il confère avec eux; mais il n'a pas voulu qu'on troublât les plaisirs dont il entoure votre majesté, répondit la jeune femme avec ironie.

— Par saint Jean! Madame, avez-vous juré de me faire perdre l'esprit? s'écria Charles hors de lui-même.

— Oh! non, non, dit Agnès, à Dieu ne plaise. Et levant ses yeux sur le roi, il put voir qu'ils étaient pleins de larmes. Mais, sire, je crois que les vertus qui font les héros sommeillent en vous, engourdies par d'indignes maîtresses et par de faux amis, et je donnerais la moitié de mes jours pour les réveiller. L'accent d'Agnès était doux et suppliant; il semblait que, si elle eût été seule avec Charles, elle se serait mise à ses genoux, elle si fière, pour le supplier d'être grand et d'acquérir de la gloire. Agnès avait vécu quelque temps auprès de la docte Christine de Pisan; elle avait pris auprès de cette femme un ardent

amour de la gloire, et l'abaissement de la fortune du roi la blessait au cœur.

Charles ne répondit pas; peut-être il était trop irrité pour que ces paroles trempées d'affection et l'accent adouci qui les accompagnait pussent suffire à l'apaiser. Peu de princes, même au milieu de l'adversité, savent entendre le langage sévère de la vérité; ils sont nourris et bercés de flatteries jusqu'au jour où tout s'écroule autour d'eux. Leurs favoris les quittent alors; tout les abandonne : ils se trouvent seuls à contempler leurs fautes et leurs malheurs. Il est trop tard; tout est perdu; car les flatteurs ne désertent une cour que comme les animaux rongeurs désertent une maison, quand il ne reste plus rien à dévorer.

Charles vit rentrer La Trimoille.

— J'apprends, lui cria-t-il d'une voix irritée, que La Hire et Tilloye sont ici. Par saint Jean! sire de La Trimoille, vous êtes roi sans doute ici, puisque vous vous permettez de recevoir sans moi les députés que m'envoie ma bonne ville d'Orléans. Et ses yeux, qui pouvaient parfois devenir terribles, lançaient du feu.

— Sire, balbutia La Trimoille interdit, je n'ai pas cru devoir au milieu d'une fête....

— Il suffit, interrompit le roi. Je vous ai jusqu'ici donné trop lieu de croire que vous étiez seul maître en ces lieux; mais j'espère vous faire bientôt changer d'avis, et malheur désormais à celui qui chercherait à substituer son règne au mien!

En disant ces mots, le roi sortit par une porte cachée sous des courtines de soie, en donnant l'ordre de conduire La Hire et Tilloye dans son cabinet.

La Trimoille sourit amèrement en le voyant partir.

— Il nous échappe encore, comme il échappa jadis au sire de Giac, murmura tout bas la belle madame de La Trimoille.

— La fatigue et la difficulté des affaires me le ramèneront, répondit Georges de La Trimoille tout bas. Puis il suivit Charles.

— La Hire et Tilloye sont ici, dit la reine, qui revenait s'asseoir, après avoir parcouru quelques instans la salle. Qu'est-il donc arrivé?

— Qu'est-il arrivé? se dit-on de proche en proche dans la foule; La Hire et Tilloye sont ici. Et les nouvelles les plus sinistres se répandirent dans l'assem-

blée. Chacun avait des parens ou des amis enfermés dans Orléans, et le bruit de l'arrivée des deux capitaines qu'on savait occupés à la défense de la ville jeta l'inquiétude dans tous les esprits. Les danses cessèrent, on imposa silence aux musiciens; une sourde rumeur circula dans la salle : on se disait que sans doute Orléans était aux abois; peut-être même elle était prise. La reine s'était retirée, et les convives, qui, tout-à-l'heure, se livraient aux plaisirs et à la joie, quittèrent le palais en proie aux plus vives alarmes.

X

Au point du jour, le roi, qui depuis plusieurs heures s'entretenait avec La Hire, Villars et Tilloye, fit convoquer son conseil.

— Ainsi, mon brave La Hire, dit Charles avec accablement, nous n'avons plus d'espoir : secourue ou non secourue, notre bonne ville d'Orléans nous

échappe, et se met sous la protection de notre cousin de Bourgogne. Le brave Saintrailles est allé lui demander sa médiation : cette nouvelle nous est bien dure.

Avec la rude franchise d'un soldat, La Hire répondit :

— Croyez-vous donc, sire, qu'il ne nous a pas été bien plus dur encore de nous sentir abandonnés comme nous l'avons été depuis un si long temps, tandis que des ministres sans cœur et sans souci de votre gloire ne pensent qu'à rassembler autour de vous des baladins pour vous réjouir et vous tenir en fête. Nous avons laissé la famine et la misère à Orléans, Monseigneur, et que trouvons-nous ici? Le luxe et les plaisirs.

— Les plaisirs peut-être, dit Charles VII avec une simplicité d'enfant qui le rendait aimable à ceux qui l'entouraient; mais le luxe, je le nie, La Hire. Vois quel repas je t'ai fait servir pour te remettre de tes fatigues, tandis que j'écoutais tes tristes récits; et j'avais dit qu'on te traitât comme moi-même.

La chère, en effet, était des plus médiocres à ce repas, dont les chroniqueurs nous ont donné le

menu ([14]). C'est que les fournisseurs, las de ne pouvoir obtenir de paiemens d'un roi pauvre, se refusaient peu à peu à rien apporter au château.

—Au demeurant, reprit le roi, tu ne peux, La Hire, me faire de plus cruels reproches que ceux que je me fais à moi-même. Mes yeux se sont ouverts enfin, et mes serviteurs fidèles n'auront plus à déplorer la mollesse dans laquelle j'ai trop long-temps langui : je veux tout tenter pour réparer les maux qui pèsent sur le royaume, et fasse le ciel qu'il ne soit pas trop tard!

— Bien dit, sire! s'écria La Hire, et que Dieu vous maintienne dans ces bonnes pensées! Et le guerrier, boiteux, tout criblé de blessures, se sentit rajeuni par ces paroles.

Les conseillers du roi, ses ministres, ses grands seigneurs vinrent bientôt se joindre à La Hire, à Villars et à Tilloye, qui, depuis leur arrivée, étaient auprès de Charles, et lui peignaient en couleur sombre tous les maux de la France.

La Trimoille entra le premier. Quoiqu'il sentît que le roi ne le souffrait qu'avec peine, son air était toujours altier. Ministre encore tout puissant, Georges

de La Trimoille était le fils aîné du sire de La Trimoille, mort à la croisade. Il avait pour frère Jean de La Trimoille, seigneur de Jonville, engagé dans le parti du duc de Bourgogne. Il aurait pu se servir de cette circonstance pour négocier auprès du duc Philippe et le ramener au roi; mais le jour où la paix eût été faite avec la Bourgogne, le connétable de Richemont, beau frère du duc, eût acquis de nouveaux droits à la faveur royale, et la politique du sire de La Trimoille tendait à l'exclure à tout prix, afin de maintenir son autorité. Il avait épousé, comme nous l'avons dit, la veuve du sire de Giac, Catherine de l'Isle-Bouchard, de l'illustre maison de Montmorency; belle et séduisante personne à qui l'on croyait généralement un grand ascendant sur l'esprit et peut-être sur le cœur du roi. Tous deux s'entendaient pour endormir Charles VII au sein des plaisirs, sans songer que la lassitude peut naître au milieu de la mollesse. Était-ce, en effet, lassitude, tendresse, passion naissante, étonnement d'entendre la vérité, surtout dans une belle et charmante bouche qui venait de le subjuguer? Toujours est-il que les paroles d'Agnès avaient bouleversé son âme et l'avaient réveillé de sa torpeur.

La Trimoille, sombre et silencieux, s'assit après avoir salué le roi. Vint ensuite le seigneur Louis de Bourbon, comte de Vendôme et de Chartres, grand-maître de l'hôtel du roi, sorti depuis très peu de temps des prisons d'Angleterre, dans lesquelles il avait langui depuis la bataille d'Azincourt, où il avait été fait prisonnier. Son visage était déjà sillonné de rides profondes, quoiqu'il eût à peine passé le milieu de la vie : c'était un prince que le malheur avait tourné vers Dieu. Sa parure était simple et son maintien recueilli.

Regnault de Chartres, archevêque de Reims et chancelier de France, entra revêtu d'une tunique de moire violette, couverte d'un rochet de point d'Alençon ; sa mitre de drap d'argent enrichie de pierres précieuses, son bâton pastoral en vermeil doré, ses sandales de pourpre, ses gants violets brodés d'or, et plus que tout un air grave et austère, en faisaient un personnage d'un aspect imposant. Messire Jean de Laval, Tanneguy-du-Chatel, le président Louvet, et quelques autres encore, arrivèrent successivement.

Le roi, sortant alors de l'embrasure où il se tenait

avec La Hire, Villars et Tilloye, vint s'asseoir dans une chaire à baldaquin, qui dominait tous les siéges sur lesquels les conseillers prirent place; il ouvrit la séance, en disant avec un air de tristesse simple et pénétrée.

— Messires, les maux de la France s'aggravent tous les jours! Vous le savez, je suis jeune et sans aucune expérience; car le malheur des temps m'a privé de tous les bons enseignemens que les princes ont coutume de recevoir. Depuis mon enfance, qu'ai-je connu? des troubles et des divisions dans ma famille; au dehors la guerre, des trahisons, des intrigues, et tous les malheurs amassés sur ma tête par un premier malheur, la déplorable maladie de monseigneur le roi, mon honoré père, à qui Dieu fasse paix! Des difficultés inextricables se sont élevées autour de moi[1], avant que mon esprit ait été apte à me montrer les moyens de les combattre; peut-être même s'est-il amoindri dans de trop longues adversités; hélas! le malheur est comme la tempête : s'il dure trop, il épuise les forces. J'ai follement cherché l'oubli de tant de maux dans les plaisirs, et des flatteurs m'y ont bercé afin peut-être d'engourdir mes facultés; que

Dieu les récompense comme ils le méritent! Mais une lumière s'est levée devant mes yeux, elle a lui dans mes tenèbres, et m'a montré ce que je suis et ce que je devrais être. Je veux ressaisir mon sceptre qui m'échappe, je veux régner enfin; mais par où commencer, que faire? Mes provinces sont soulevées, mes grands vassaux révoltés contre moi; l'Anglais règne au cœur du royaume, le Bourguignon lui prête son appui, Orléans succombe à toutes les misères. Nogent, Jargeau, Sully, Janville, Beaugency, Pithiviers, Chartres, toutes les forteresses de la Beauce sont au pouvoir des ennemis, qui du haut de leurs remparts nous empêchent de pénétrer jusqu'à ses murs. Vainement elle s'est défendue, vainement Salisbury a trouvé la mort sous ses remparts, Suffolk et Talbot l'ont remplacé; ils l'assaillent, ils la pressent; la laisserons-nous donc périr; que peut-on faire, que reste-t-il à tenter dans cette extrémité déplorable?

Et l'esprit du prince flottait irrésolu, car la volonté dans son plus grand élan et le cœur le plus haut ne suffisent point en certaines situations, où la difficulté n'est pas, comme le dit un auteur illustre, de faire son devoir, mais bien de le connaître.

Chacun restait muet.

— Vous, seigneur archevêque, quel serait votre avis, dans ces pénibles conjonctures?

— Messire, répondit Regnault de Chartres d'un ton de profonde tristesse, car le découragement s'était emparé de lui, notre seul recours est dans celui qui ôte les couronnes et qui les donne; lui seul peut aujourd'hui nous secourir.

— A Dieu ne plaise que je croie que nous puissions rien sans l'assistance de Dieu, répondit Charles; mais ne promet-il pas son secours à celui qui travaille, tout en le priant de bénir son labeur? Vous, Tilloye, comme député de ma bonne ville d'Orléans, dites-nous quel est votre avis.

Tilloye se leva; c'était un homme de quarante ans à peu près, d'une figure grave et prononcée.

— Sire, dit-il, si je dois exprimer ici toute la pensée de ceux qui m'envoient vers vous, le conseil, les échevins, les prud'hommes de la ville d'Orléans, pensent unanimement que vous devez offrir la paix au duc de Bourgogne, et je dois ajouter, sire, qu'il ne faut reculer pour l'obtenir devant aucune de ses exigences, quelles qu'elles puissent être;

le salut du royaume exige et excuse tous les sacrifices.

Le roi sentit la rougeur lui monter au front : ce langage net et bref le blessait ; pourtant il se contint, et répondit avec calme.

— Tilloye, je dois vous dire que je lui ai fait dernièrement offrir toutes les concessions qui peuvent s'accorder avec mon honneur et ma dignité ; mais il ne s'en est pas trouvé satisfait, et m'en a demandé que je ne puis subir.

Les bourgeois d'Orléans étaient irrités par leurs longues souffrances. Tilloye, qui les représentait, répliqua sèchement.

— Votre majesté a sans doute pesé ce que vaut le salut d'un peuple, et de quel prix elle peut le payer.

— Tilloye, dit Charles avec colère, je ne prendrai point pour juges les bourgeois d'une ville, quelle que soit d'ailleurs leur loyauté ; ce qui tient à l'honneur d'un chevalier ne peut être jugé que par la chevalerie.

Tilloye se rassit sans rien répliquer ; mais Tanneguy-du-Chatel se leva brusquement avant que le roi eût rien ajouté.

C'était un vieillard d'une taille forte et ramassée, musculeux comme un Hercule; son visage était rouge et balafré; on sentait en lui l'homme de faction, d'action turbulente et passionnée; le prévôt des marchands d'un règne de trouble, l'homme haineux ou dévoué jusqu'à l'enthousiasme, mais toujours indomptable dans ses sentimens; il s'écria d'une voix forte et voilée :

— Sire, si c'est ma tête que demande l'implacable duc de Bourgogne, vous ne pouvez la lui donner, il est vrai, parce qu'on sait que je suis un vieux serviteur, tout dévoué à vous depuis votre enfance, où j'eus l'honneur de sauver votre précieuse et chère vie; vous ne pouvez vous montrer ingrat envers mes cheveux blancs; mais je puis la lui porter, moi, sire!

— Il ne s'agit point de votre tête, murmura le roi, en baissant ses regards.

— Si c'est seulement ma disgrâce, reprit le vieillard, je pars et vous ne me verrez plus.

— Mon vieil ami, dit le roi, courant se jeter dans ses bras, j'ai besoin de te savoir près de moi; demeure. Jamais notre cousin, le duc de Bourgogne,

n'obtiendra de moi ton renvoi ; reçois-en ma parole royale.

— Noble roi ! dit le vieillard, en regardant Charles comme un père regarde son fils ; et une larme vint humecter sa paupière : chacun doit faire ici son devoir ; le vôtre, je le sais bien, c'est de me garder près de vous, mais le mien est de vous dire adieu. Sire de La Trimoille, ajouta-t-il en se retournant vers lui, faites savoir au duc Philippe que, s'il veut venir rendre hommage à son roi, ses yeux ne rencontreront plus ici l'homme qui crut bien faire en délivrant la France d'un traître.

— Oh ! Tanneguy, tu es un noble cœur ; hélas ! pourquoi ta tête et ta main ont-elles été trop promptes à Montereau ; bien du sang français eût été épargné !

— Le duc Jean en voulait à vos jours, sire ; j'en eus la preuve ; et quand tout le sang d'une génération aurait dû couler pour venger sa mort, ma main ne lui aurait pas laissé le temps d'accomplir son forfait.

— Dieu seul connaît le fond des âmes, dit Charles en soupirant ; mais, Tanneguy, ce sang, je n'en pourrai jamais laver ma mémoire ; je ne l'ai vu couler

qu'avec une grande douleur, car je croyais et je crois encore que la réconciliation du duc était sincère.

— Que n'ai-je péri dans cette journée ! s'écria Du Chatel en frappant son front de son poing fermé ; les morts n'ont jamais tort, et je n'aurais pas été une occasion de guerre et de vengeance entre deux grands princes... Mais adieu, sire, et que Dieu vous garde, vous et la France !

Le vieux guerrier sortit précipitamment de la salle du conseil, et s'élançant en hâte, en achevant ces mots, sur son destrier qui l'attendait au bas des degrés : on le vit partir au galop, suivi de ses pages et de ses varlets, avant que des ordres eussent pu être donnés pour le rappeler.

Une grande agitation régnait dans le conseil. Quand elle fut calmée :

— Si j'avais beaucoup de serviteurs aussi dévoués, dit Charles VII en essuyant une larme, j'augurerais bien de l'avenir.

— Surtout s'ils étaient plus sages et plus prudens, ajouta l'archevêque de Reims.

Le roi ne l'entendit pas, et reprit après un moment de silence :

— Nous ferons encore une tentative auprès du duc Philippe ; mais, en attendant le résultat de ces nouvelles négociations, quel conseil avez-vous à me donner, La Hire, parlez ?

— Sire, nommez-moi le chef d'une nouvelle entreprise ; laissez-moi parcourir les provinces qui vous restent encore soumises, laissez-moi faire une levée d'hommes sur les communes et parmi les manans, par force ou par persuasion, n'importe ; je sais où trouver de bons compagnons prêts à quitter la glèbe, à mon appel, pour venir se ranger sous ma bannière.

— Des bandits prêts à tout faire, dit La Trimoille, des hommes aussi redoutables à leurs amis qu'à leurs ennemis.

— Qu'importe ! s'ils se battent vaillamment, répondit La Hire ; dans moins d'un mois je secours Orléans.

— Et pendant ce temps, objecta La Trimoille, que fera notre seigneur le roi, à trois journées de marche de la dernière ville qui résiste encore ? Qu'elle succombe, il peut être attaqué, surpris, fait prisonnier, sans qu'il nous reste aucun moyen de le défendre. Ce sont là, sire du Vignoles, des conseils valeu-

reux plus que sages, et que la prudence n'a point dictés.

— Et vous, sire de La Trimoille, quels sont donc ceux que vous m'offririez? dit le roi.

— Sire, j'oserai vous offrir ceux que la raison doit nous dicter, encore qu'ils puissent vous déplaire; les circonstances dans ce moment sont plus fortes que les moyens de les combattre; elles exigent que vous, sire, madame la reine et notre seigneur le dauphin, vous vous retiriez loin du théâtre de la guerre, dans le Languedoc, par exemple, où le comte de Foix resté fidèle, commande encore pour vous.

— Et que ferez-vous d'Orléans? dit Villars.

— Orléans subira son sort inévitable, en attendant qu'une nouvelle armée et de nouveaux impôts permettent de rentrer en campagne.

— C'est infâme, s'écrièrent les députés d'Orléans.

— Jamais, jamais, dit Charles en frappant du pied, jamais on ne me verra commettre une semblable lâcheté.

Une grande rumeur s'émut dans le conseil; Regnault de Chartres voulut faire entendre un avis; le président Louvet essaya de parler, mais le roi savait

que ce dernier ne ferait qu'appuyer les avis de La Trimoille ; il ne l'écouta point, et s'écria :

— Ainsi, voilà tout ce que vous avez à m'offrir : une fuite honteuse et l'abandon d'une ville fidèle qui pour ma cause a souffert des maux inouïs. Georges, dit-il avec une grande amertume au sire de La Trimoille, vous avez su me trouver des ressources pour une vie de plaisir et d'oisiveté, et lorsque j'en viens demander pour un noble emploi, vous ne savez même plus en chercher ; est-ce donc là ce que je devais attendre de vous ? Oh ! que le connétable n'est-il ici ! murmura Charles ; son joug était dur, mais du moins il n'était pas honteux.

L'archevêque de Reims se leva pour appuyer la motion de La Trimoille ; plusieurs conseillers opinèrent pour elle ; le roi seul avec La Hire et Tilloye la rejetaient avec indignation.

— Ne savez-vous donc plus, reprit Charles, que le comte de Foix, fidèle en apparence, a refusé de lever des impôts en notre nom, dans le Languedoc, et qu'il règne bien plutôt pour lui-même que pour nous ? Tous mes grands vassaux ont aussi secoué le joug ou sont prêts à le rompre, et ce conseil de prudence est

le plus imprudent que vous puissiez m'offrir. Non, messires, je ne fuirai pas lâchement; je n'ai que trop long-temps écouté de perfides conseils; ils n'auront plus de pouvoir sur moi. — Mais, grand Dieu! que dois-je faire, et comment connaître mon devoir pour le suivre? Oh! belle France, tu méritais un prince plus sage et plus éclairé!

— Charles s'était assis, et sa tête brûlante reposait sur sa main; La Hire, Jamet du Tilloye, Villars, et tous les membres du conseil se regardaient en silence dans ce conflit d'opinions, au milieu duquel il était impossible de rien résoudre.

— Non, je ne fuirai pas, répétait le roi; je n'abandonnerai ni mes droits ni mes fidèles sujets; j'irai mourir au milieu d'eux.

La Trimoille le regardait en silence; il attendait que ce paroxysme fût passé; il connaissait le roi, plein de mouvemens généreux et d'audace, capable de tous les élans héroïques et de tous les plus grands sacrifices, mais inconstant, léger; doué d'un esprit pénétrant, mais sans force et sans culture, et ne possédant point ce coup d'œil de l'aigle qui embrasse tout d'un regard, et sait créer des ressources là où

les plus habiles n'en savent point trouver; Charles sentait son insuffisance, et se disait :

Faible roi, je me suis éveillé trop tard, et seulement pour assister à l'agonie de mon peuple.

XI

A ce moment, un jeune page souleva la portière de brocard épais qui assourdissait tous les bruits de la salle du conseil, et fléchissant les genoux, il vint dire au roi que le sire de Gaucourt demandait à être introduit sans délai.

— Qu'il entre, ce vaillant et bon chevalier, répondit

Charles; et puisse sa loyauté nous ouvrir un salutaire avis!

Le sire de Gaucourt entra; c'était un grand vieillard, noble et simple dans ses manières; sa longue et glorieuse carrière avait été mêlée de grands revers et de vicissitudes nombreuses. Dans sa jeunesse, il avait suivi le comte de Nevers, depuis Jean-sans-Peur, quand ce prince aventureux, à la tête de l'élite de la chevalerie de France, avait été porter aide et secours à Sigismond, roi de Hongrie, dans sa guerre contre Bajazet. Toute cette chevalerie, vaillante, téméraire, et jeune comme son chef, avait fait, en Orient, des prodiges d'imprudence et de valeur, qui n'avaient abouti qu'à la désastreuse bataille de Nicopolis. Gaucourt fait prisonnier avec le duc de Nevers et trois cents chevaliers, seuls restes d'une expédition nombreuse, allait être massacré ainsi que tous ses compagnons, quand un caprice du soudan les fit épargner par l'espoir d'une riche rançon. Le sire Jacques de Helly, l'un de ceux qui survivaient, avait été renvoyé en France, pour y porter la nouvelle de la clémence intéressée du soudan; alors chaque famille, rassemblant à la hâte ce qu'elle

pouvait réaliser d'or, d'argent ou de pierres précieuses, s'efforça de satisfaire aux exigences énormes de Bajazet. Gaucourt revint en France à demi ruiné de sa rançon. Depuis, il avait été dix ans prisonnier des Anglais; et comme si le malheur le poursuivait toujours sans se lasser, récemment encore au siége d'Orléans il avait reçu de graves blessures, et s'était fait transporter à Chinon, moins pour y recevoir des soins nécessaires à son état, que pour provoquer un effort de Charles VII en faveur de cette malheureuse ville.

Il était vêtu d'une robe longue en velours brun, où ses armes étaient brodées et peintes suivant l'usage du temps. Une chaîne à gros anneaux brunis tombait sur sa poitrine en mémoire de son esclavage; un chapelet sur lequel il avait prié durant sa captivité pendait à sa ceinture; ses cheveux et sa barbe avaient blanchi dans les fers du soudan, et lui donnaient un air vénérable. Son bras était soutenu par une écharpe noire, et un bandage que son bonnet fourré ne cachait qu'à demi, laissait deviner une profonde blessure.

— Sire de Gaucourt, dit Charles au vieux che-

valier, vos lumières nous manquaient ici, et jamais nous n'en avons eu si grand besoin. Hélas! vos prévisions sur Orléans ne se trouvent que trop fondées; elle succombe, et nous n'avons ni hommes ni argent à lui envoyer; je lui donnerais bien mon sang et ma vie, mais ils ne la sauveraient pas.

— Par Saint-Pierre aux-Liens, dit Gaucourt, je pensais à part moi, depuis deux jours, sire, que notre cause était perdue, et je voulais vous offrir d'aller tous ensemble, roi, princes et serviteurs, périr avec honneur dans la ville assiégée; car je croyais qu'il ne restait plus qu'à mourir.

Le roi lui prit la main en silence, et son regard voulait dire : Ce cœur du moins m'a compris.

Gaucourt continua.

— Mais le Seigneur est puissant et miséricordieux; ne l'ai-je pas bien éprouvé, moi, qui suis sorti des fers de l'Amorabaquin, où tant de braves avaient trouvé la mort? Et ses yeux se portèrent sur La Trimoille, dont le père avait succombé dans cette guerre désastreuse. — Sire, espérons encore, continua-t-il; le Seigneur veut manifester sa puissance et sa miséricorde envers vous.

— Parlez, Gaucourt; que voulez-vous dire? s'écria le roi.

— Je suis chargé d'un singulier message, reprit Gaucourt; mais si j'ai cru devoir l'accepter, sire, c'est que mon expérience m'a fait connaître que les voies de Dieu sont mystérieuses.

— Où veut-il en venir? pensa La Trimoille, qui l'observait toujours avec beaucoup de défiance, le sachant opposé en toutes choses à lui.

— Nous vous écoutons, reprit Charles, qui le fit asseoir sur un pliant près de lui, à cause de ses blessures.

Le vieillard jeta les yeux sur ceux qui l'entouraient; il semblait éprouver quelque embarras à parler devant eux, car leur air était empreint de cette impertinence qui, de tout temps, et partout, a régné chez les favoris. Cependant, faisant un effort, il reprit :

— Une jeune fille, accompagnée de deux chevaliers et d'une suite très peu nombreuse, est arrivée depuis deux jours à mon logis; elle est venue en dix journées des marches de la Lorraine, et son voyage à travers un pays occupé par des troupes

nombreuses, à la fin de l'hiver, et dans des chemins rompus par des débordemens, est presque miraculeux. Mais, si son voyage est extraordinaire, sa cause ne l'est pas moins.

— Que vient-elle faire? dit le roi.

— Elle vient près de vous, sire, reprit Gaucourt avec une gravité simple ; elle vient envoyée, nous dit-elle, par Dieu lui-même, pour vous remettre en possession de votre héritage.

A ces mots, les conseillers se regardèrent avec une surprise dédaigneuse, ils semblaient se demander si le vieux chevalier n'avait pas par aventure perdu l'esprit.

— Mais voilà, je l'affirme, un puissant auxiliaire, dit La Trimoille ; une jeune fille ! Et son air de gaîté montrait assez combien il se félicitait de trouver la communication de Gaucourt aussi peu importante.

— Parlez-vous sérieusement, Gaucourt ? s'écria La Hire.

— J'ai peu l'habitude de plaisanter, répondit Gaucourt. Et jetant un coup d'œil expressif sur la chaîne pesante qui passait à son col : J'ai trop appris, con-

tinua-t-il, que les jours de cette terre sont durs et mauvais pour les employer en joyeusetés.

— Expliquez-vous, Gancourt, pour que nous puissions partager vos espérances.

C'était le roi qui parlait ainsi, mais malgré le soin qu'il prenait pour le dissimuler, un doute un peu moqueur se trahissait sur son visage.

— Sire, peut-être il faut avoir vu cette fille pour croire en elle; quant à moi, je vous le dis sans détour, je crois qu'elle est conduite par la main du Seigneur.

— La Trimoille et ses adhérens se prirent à sourire avec hauteur et dédain ; les autres écoutaient comme gens prêts à périr écoutent la moindre parole d'espérance. Le roi reprit :

— Qui nous envoie cette fille?

— Elle vient avec Jean de Metz et Bertrand de Poulengy, deux chevaliers honorables; ce qu'ils racontent d'elle est merveilleux. Ils la disent sainte et pure, et véritablement son air est rempli de candeur. Elle m'est envoyée d'ailleurs, sire, par un vieil ami de ma jeunesse, homme rigide et peu facile à tromper, par le sire de Baudricourt.

— Le brave Robert de Baudricourt, le défenseur fidèle de Vaucouleurs !

— Oui, sire ; il croit si bien en elle qu'il lui a confié sa nièce, une noble héritière qui vient se mettre sous la tutelle de madame de Gaucourt, sa parente. Saintrailles l'a vue aussi, et me fait dire de croire à elle sur sa foi de chevalier.

— Saintrailles y croit, dit La Hire avec feu, alors il faut la voir.

— Et vous avez fait parler cette fille ? reprit le roi.

— Depuis deux jours je l'interroge sans relâche, et par Saint-Pierre-aux-Liens, mon protecteur au pays d'outre-mer, je suis confondu de tout ce qu'elle m'a dit.

— Quelque intrigante dont la leçon est bien apprise, murmura La Trimoille. Depuis Marie d'Avignon, cette visionnaire qui vint l'an passé dire à notre sire qu'une femme viendrait bientôt finir les maux de la France, combien n'avons-nous pas eu de folles ou d'astucieuses créatures qui ont rêvé d'être cette femme envoyée de Dieu ?

— Pourquoi n'avoir pas écouté la Gypsy d'hier, qui se disait inspirée ? ajouta le président Louvet ; elle voulait aussi nous prédire l'avenir.

Gaucourt ne répondit point d'abord, mais il se signa, et dit :

— L'Amorabaquin avait près de lui un jongleur ; par la permission de Dieu, cet homme sauva la vie à ceux de nous qui avaient survécu à la bataille de Nicopolis. — Hélas ! pourquoi le bon sire de La Trimoille ton père ne fut-il pas du nombre, Georges, ajouta le vieillard en jetant sur le favori un regard triste plutôt que sévère ; ses enseignemens eussent peut-être fait de toi le glorieux soutien de sa noble maison.... Il n'acheva pas sa pensée, et La Trimoille lui dit d'un air mécontent :

— Ces réflexions nous font perdre de vue le moyen dont se servit le jongleur qui vous sauva la vie.

Le vieux guerrier reprit avec calme :

— A notre vue il dit au soudan : — Si ta grandeur veut que le sang chrétien coule à grands flots pour venger celui des vrais croyans répandu dans cette guerre, crois-moi, grand prince, laisse vivre ces moribonds dont les veines sont épuisées par de larges blessures ; fais qu'ils retournent dans leur lointain pays. Je vois leur avenir : ils sont destinés tous à répandre plus de sang chrétien que tes armées entières

n'en pourraient verser. Jean-sans-Peur était parmi nous, continua le vieux chevalier, et dites-le, messires, pour ou contre lui, avant ou depuis sa mort avons-nous tous assez versé de sang chrétien ; que Dieu me soit en aide, était-ce là une fausse prédiction ?

— Elle n'était que trop véritable, dit l'archevêque de Reims ; mais qu'en conclurez-vous, messire de Gaucourt ?

— J'en veux conclure, messires, que le Tout-Puissant veille sur son ouvrage et qu'il envoie souvent des clartés inattendues à ceux qu'il fait les instrumens de ses miséricordes. Si de telles lumières se sont rencontrées chez un malheureux infidèle, pourquoi cette jeune fille, qu'on dit bonne chrétienne, ne pourrait-elle pas en avoir de semblables et plus belles encore ?

Sire, irai-je la chercher ? continua Gaucourt en s'adressant à Charles.

Avant que le roi eût répondu, une clameur à laquelle La Hire ne se mêla pas, s'éleva de toutes parts dans le conseil ; les uns avaient intérêt à écarter tout ce qui venait de Gaucourt ; d'autres répugnaient à ce qui sortait de l'ordre habituel ; d'autres

encore, seulement par un acte simple de leur raison, se refusaient, il faut le dire, avec une grande apparence de justice, à donner créance à de telles merveilles qu'on leur proposait; tous se déclarèrent contre l'admission de la jeune fille devant le roi, disant qu'il y aurait folie à la croire.

Le vieux guerrier laissa passer l'orage, et reprit paisiblement en s'adressant au roi :

— Cette jeune fille m'a bien averti de la peine que j'aurais à la faire paraître devant vous; mais elle m'a dit aussi de ne point me décourager, et qu'elle vous verrait dès aujourd'hui.

— Par Saint-Jean, j'aime cette confiance, et je veux qu'elle ait raison. Çà, messires, continua le roi, en se tournant vers ses conseillers rangés autour de lui, qu'avez-vous à m'offrir, je vous prie; quels sont vos ressources, vos moyens, vos espérances; qu'ai-je à attendre enfin selon vous? rien; la mort, la fuite, la honte, le désespoir. Et c'est quand tout me manque, c'est quand il ne me reste plus sur la terre une seule chance favorable, qu'on veut me faire repousser un être, si petit qu'il soit, qui vient m'offrir une ressource. Un fétu de paille n'est-il pas quelque chose à

celui qui se noie? Gaucourt, je veux voir votre jeune fille, ne fût-ce que pour apercevoir le visage d'un être qui croit encore en ma destinée. Allez, mon vieil ami; amenez-moi votre protégée.

Le chevalier salua Charles, et sortit.

— Demeurez, messires, dit le roi, qui vit ses conseillers prêts à s'éloigner; je veux que vous soyez témoins de mon entrevue avec cette femme singulière; écoutez-moi, seigneur de La Trimoille, ajouta-t-il en s'approchant de lui, changeons de chaperon : celui qui porte la couronne ne vous messiéra pas; changeons aussi de siége, et mettez-vous sous le dais royal, tandis que je vais aller m'asseoir au coin le plus obscur de cette salle : je veux observer cette fille sans en être connu.

Le sire de La Trimoille était quelque peu plus âgé que Charles VII, mais il était jeune encore et beau; d'un grand air, d'une belle taille, et vêtu plus somptueusement que son maître. Sous le dais, on pouvait aisément le prendre non pour le meilleur mais pour le plus beau des rois de la troisième race.

Le seigneur de Gauçourt habitait le château du Coudraie dont les murs touchaient à la ville; son

absence fut assez longue pour donner à Charles, resté silencieux, le temps de tomber peu à peu dans une de ces méditations orageuses, où toutes les pensées, se heurtant avec fracas, font vivre une éternité dans quelques courts instans. La honte du passé, l'impuissance du présent, l'effroi de l'avenir formaient devant ses yeux un tableau si horrible, que la mort lui eût paru préférable à tant de maux. Jamais encore des sentimens si tumultueux ne s'étaient élevés dans son âme; l'image d'Agnès, armée de ce froid dédain qu'elle n'avait pas craint la veille de lui montrer, venait augmenter sa torture; les cris de détresse d'Orléans, sa ville fidèle, bruissaient à ses oreilles; la mort de ses braves guerriers, l'abandon des autres, les cruautés de sa mère, la détresse où il se trouvait réduit, toutes les peintures les plus douloureuses, les pensées les plus poignantes, se dressaient devant lui pour le désespérer : tandisque ses courtisans, groupés autour de La Trimoille, conversant à voix basse, semblaient saluer en lui le vrai roi, dont lui, Charles, n'était plus depuis long-temps qu'un vain simulacre! et son cœur appelait la mort comme la seule chance favorable qui lui restât.

Dans le moment le plus affreux de cette rêverie qui devenait un cauchemar brûlant, une voix douce et suave, semblable à celle d'un ange, s'éleva près de lui, murmurant ces paroles :

— Noble roi, le Seigneur Dieu voit et mesure vos peines; il m'envoie vers vous pour rendre l'espoir à votre cœur.

— Qui parle d'espoir? dit le roi, s'éveillant comme d'un songe et cherchant des yeux celle qu'il venait d'entendre; ah! qui parle d'espérance en ces lieux?

Charles baissant les mains qui cachaient son visage, vit à ses pieds une jeune fille vêtue en pélerine; son chaperon était tombé de sa tête et laissait à découvert des traits d'une douceur infinie entourés d'une auréole de cheveux blonds qui tombaient en boucles autour d'elle. Ses yeux, élevés jusqu'au roi, exprimaient un respect mêlé de tendresse et de douloureuse pitié, comme si elle eût vu dans l'âme troublée du monarque, et que l'amertume de ses douleurs se fût répandue dans la sienne.

Le roi regardait Jeanne avec surprise, et promenant ses yeux autour d'elle, il vit Gaucourt, que

dans sa préoccupation il n'avait point entendu rentrer.

— C'est elle, dit le vieux guerrier; c'est Jeanne d'Arc, du village de Domremy.

Charles alors, achevant de rappeler ses souvenirs, voulut éprouver Jeanne, et lui dit :

— Jeanne, pourquoi me parlez-vous comme au roi? je ne le suis point. Allez vers le dais royal; c'est là qu'est le roi. Et il lui montrait La Trimoille dont la tête portait la couronne.

Mais Jeanne ne détachait point ses regards de Charles; elle souriait comme un enfant qui retrouve sa mère, ou plutôt comme une mère qui retrouve son enfant, et branlant doucement la tête :

— Non, non, celui-là n'est point le roi, dit-elle; il n'a pas reçu de Dieu le caractère qui brille en votre front; c'est vous, c'est vous : toute mon âme vous a reconnue.

Un murmure d'étonnement se fit entendre, et chacun se rapprocha.

— Mais vous, Jeanne, qu'êtes-vous donc pour avoir ces clartés?

— Ce que je suis, oh! sire, ne vous en informez ni ne vous en inquiétez; je ne suis rien qu'un roseau

qui plie, rien qu'une herbe des champs bonne à fouler aux pieds.

— Et que me voulez-vous? reprit Charles.

— Je suis venue au nom du Seigneur; il veut que je vous dise: —Grand roi, mettez en Dieu votre confiance; il va souffler sur tous vos ennemis et les dispersera comme le vent balaie la poussière; dans peu l'Anglais fuira devant la bannière d'une pauvre fille, et l'onction des rois coulera sur votre tête auguste. Charles, relève ton front humilié: le Seigneur est avec toi; il te veut pour son représentant au beau royaume de France!

Jeanne, en disant ces mots, s'était relevée; son front brillait comme éclairé par un reflet du ciel.

Le roi la regardait en silence; quelque chose au fond de son âme lui disait de croire à ses paroles, car toujours une voix parle en nous pour la vérité. Mais, parmi ceux qui l'entouraient, plusieurs se prirent à sourire avec cette ironie qui, dans le monde et surtout dans les cours, flétrit tout enthousiasme; et l'esprit incertain de Charles se sentit troublé. La Hire et Tilloye seuls regardaient la jeune fille avec bienveillance; les cœurs simples et droits se comprennent si vite!

Pour La Trimoille, il lançait des sarcasmes tout en tournant dans ses doigts le chaperon surmonté de la couronne de pierreries, que le roi n'avait pas encore retiré de ses mains; le président Louvet les accueillait par d'autres saillies. Quant à l'archevêque de Reims, il écoutait en silence; ses regards exprimaient le soupçon.

Le roi, dans son incertitude, se leva, et tirant Jeanne à part auprès d'une fenêtre à haut vitrail colorié, il lui dit :

— Ma fille, j'ai besoin de vous croire, peut-être parce que vous parlez d'espérance, peut-être aussi parce que vous portez sur votre visage un air de candeur et d'innocence qui incline mon cœur vers vous. Pourtant je ne puis donner trop aisément créance à vos paroles; je mériterais d'être taxé de folie par ces hommes qui sont en droit de me demander des preuves avant de se fier à vous.

Jeanne se recueillit un moment, puis elle répondit :

— Votre conviction seule est nécessaire, sire, puisque tout ici doit vous obéir; mais il vous la faut entière. Eh bien! si je vous dis des choses si

secrètes que vous seul et Dieu puissiez les savoir, dites, oh! dites, mon vénéré seigneur, croirez-vous que je vous suis envoyée de la part de Dieu?

— Oui, je le croirai, dit Charles; je le jure par monseigneur saint Jean.

— Adonc, sire, écoutez; car c'est monseigneur saint Michel, l'ange gardien du beau royaume de France, qui lui-même a recueilli vos pensées et qui vient me les redire.

Et Jeanne, croisant les mains sur sa poitrine et baissant la tête dans une attitude de profond respect, dit d'une voix douce et modulée, et comme répétant textuellement des paroles qu'une autre voix lui dictait :

— Charles septième, très redouté et très aimé seigneur, fils de roi, digne héritier de la couronne et du pays de France, écoutez : N'avez-vous plus souvenir qu'un jour de la Toussaint dernière, étant agenouillé dans la chapelle du château de Loches, à l'heure de nones, vous fîtes à Dieu cette prière et lui dîtes du fond de votre cœur? « Mon Dieu! si les maux que souffre mon peuple peuvent être rachetés comme vous rachetâtes une fois les péchés du monde,

par la souffrance et la douleur, frappez-moi dans votre colère et votre miséricorde, prenez-moi pour victime, envoyez-moi tous les maux de l'âme et ceux du corps, avec la grâce de les supporter ; mais que ce peuple que vous m'avez donné ne soit plus en proie aux calamités et à la misère qui le dévorent. » Et une grande abondance de larmes accompagna ces paroles ([16]).

Dites, seigneur, continua Jeanne de sa voix belle et pure de jeune fille, était-ce en effet votre pensée, et n'est-ce pas bien là la prière que vous avez élevée vers Dieu?

— Il est vrai, dit le roi très surpris. Pourtant, personne au monde, pas même le vénérable archevêque d'Embrun, qui m'entend en confession, n'en a eu connaissance.

— Charles, continua Jeanne; mais cette fois ses yeux étaient levés et brillaient d'une flamme céleste : cette prière a été entendue, et le dévouement plaît à Dieu. Les fautes de ta jeunesse t'ont été pardonnées en faveur d'un mouvement si généreux, et peu à peu les maux qui déchirent ton beau pays s'apaiseront. Mais n'oublie jamais les grâces dont le Seigneur va bientôt te combler ; car, hélas ! les grâces qu'on né-

gligé ne se renouvellent plus et pèsent d'un grand poids sur l'âme.

— Jeanne! s'écria le roi, je le confesse et je l'avoue devant tous ceux qui m'entendent ici, vous m'avez dit ce que nul au monde ne savait. Puissiez-vous être aussi bonne devineresse pour l'avenir que vous venez de l'être pour le passé! Messires, ajouta-t-il en s'avançant avec Jeanne vers ses ministres et ses grands officiers, croyez-en ma parole de roi, cette jeune fille est véritablement inspirée, elle m'a dit ce que Dieu seul pouvait savoir.

Mais les conseillers qui n'avaient point connaissance du secret qu'elle venait de révéler à Charles, pensant peut-être qu'elle fût de connivence avec lui, gardèrent pour la plupart un froid silence. La Trimoille, encore hardi comme un favori, quoiqu'il se sentît en disgrâce, s'écria d'un ton de sarcasme dérisoire :

— Et quand cette noble héroïne nous mène-t-elle à la bataille?

A cette ironie, le conseil parut se diviser comme en deux camps : La Hire, Villars et Tilloye se rapprochèrent de Charles; les autres s'éloignèrent pour se communiquer tout bas leurs pensées.

— Écouter ainsi les discours d'une villageoise insensée ou peut-être intrigante, disait l'un, pourrait commencer à faire craindre que les chagrins eussent à la longue égaré la raison du roi.

— Qui sait, ajoutait un autre, si la démence ne sera pas héréditaire pour les enfans du feu roi? — D'autres soulevaient les épaules et disaient : C'est une intrigue bien ourdie par Gaucourt et ceux de son parti; il faut se tenir sur ses gardes.

Le chancelier Regnault de Chartres, archevêque de Reims, était resté silencieux. Il dit d'un air grave et sévère, en s'approchant du roi :

— Prenez garde, sire; qui peut savoir d'où viennent de semblables visions? Elle a lu dans votre pensée, dites-vous, et connaît le passé et l'avenir, je veux le croire; mais cette fille ne peut-elle pas avoir fait quelque pacte avec l'ennemi du genre humain? Qu'avez-vous fait, sire, de votre prudence? Peut-on encourir ainsi la colère de Dieu *?

— Messire archevêque, dit Charles avec une douceur respectueuse, nous voulons vous prier de l'exa-

* Chronique.

miner touchant la foi, et nous nous en rapporterons humblement à vos lumières; mais, quant à nous, d'après ce que nous en voyons, nous la croyons bonne chrétienne.

— A Vaucouleurs, on la croyait une sainte, dit Gaucourt.

Un regard plein de hauteur et de haine jeté sur Jeanne et sur Gaucourt fut toute la réponse de La Trimoille. Il sentait par cet instinct secret que l'ambition peut avoir comme toute autre passion, que son crédit s'éclipserait devant une nouvelle influence, et surtout devant celle qui s'appuierait sur les plus nobles qualités du roi; tandis que lui, jusqu'alors, par caractère et par système, s'était adressé seulement aux plus mauvaises, comprenant que les unes mènent vite à l'affranchissement, et que les autres cimentent l'esclavage.

Pendant que ces passions contenues bouillonnaient sourdement, Jeanne dit au roi :

— Sire, laissez dire tous et chacun; mais faites-moi donner des armes et un cheval, et conduisez-moi devant Orléans avec autant ou aussi peu d'hommes que vous le voudrez; là je vous montrerai bientôt des

signes pour me croire. Le signe que je dois vous donner, c'est de faire lever devant vous le siége d'Orléans.

— Si Dieu veut délivrer la France, dit dédaigneusement La Trimoille, quel besoin donc peut-il avoir ou de votre faiblesse, ou de la force des gens d'armes : son souffle ne suffit-il pas? ajouta-t-il avec une hypocrite dévotion.

— Le Seigneur se sert des hommes pour accomplir ses desseins; ne le savez-vous pas? reprit Jeanne. Les gens d'armes et nous, nous combattrons, et Dieu, le Dieu des combats, nous donnera la victoire.

A ces mots, La Hire s'avança, et mettant sa main dans celle de Jeanne, il lui dit :

— Jeune fille, je ne sais si c'est Dieu qui t'envoie; mais ce que je sais, c'est que tu as un grand cœur, et moi, La Hire, je te promets de te suivre et de combattre à tes côtés.

A leur tour, Villars et Tilloye s'avancèrent. L'air inspiré de la jeune fille les avait frappés d'admiration, et l'espoir renaissait dans leur cœur.

— Jeanne, dirent-ils, nous allons retourner dans

les murs ébranlés d'Orléans. Nous t'annoncerons comme l'envoyée de Dieu; les courages abattus se relèveront; nous résisterons à tout pour t'attendre. Ne tarde pas; nos cœurs et nos bras te seconderont.

— Dieu le veut! Dieu le veut! s'écria Jeanne, et bientôt l'Anglais tremblera devant nous. O belle et chère France! tes plus mauvais jours sont passés, ils ne reviendront plus! L'Anglais va fuir de place en place, de ville en ville, purgeant peu à peu notre pays de son odieuse présence. Le passé, l'avenir s'ouvrent et se dévoilent devant moi..... écoutez, écoutez... : Le roi Louis le saint et son aïeul Charlemagne veillent du haut des cieux sur ce royaume, pour la grandeur duquel ils ont combattu; ils veulent notre chère France une, et non plus divisée, n'ayant qu'un sceptre, qu'une langue et qu'une foi; leur esprit soufflera sur elle, car elle doit être l'exemple et le modèle offert aux autres nations. Ses destinées sont hautes, elle régnera dans tous les siècles par l'intelligence; tandis que l'Angleterre, sa puissante rivale, doit marcher dans des routes nouvelles et qui lui sont propres, mais différentes : son règne s'étendra sur la matière qu'elle s'asservira, jusqu'à ce qu'elle en soit

asservie; celui de la France est celui de l'esprit, et dominera le monde : le nord, le midi s'inclineront devant elle, et garderont sa langue, ses mœurs et ses usages en signe de servage volontaire. O France! ô mon pays! tu mérites tous les amours; tes plus grands rois veillent sur toi sous les regards de Dieu, et celui qui doit te gouverner aujourd'hui s'est offert en victime dans son amour pour toi; il t'a rachetée de tes malheurs;.... mais la noble victime n'est point acceptée, car sa vie est nécessaire à son peuple.... Une autre victime est désignée, continua Jeanne emportée par son enthousiasme : je la vois.... un chœur de séraphins l'entoure en agitant des palmes de martyres. Elle marche..., elle s'avance vers un bûcher que la flamme va consumer; un voile s'agite autour de sa taille comme les ailes de la colombe. O belle et pure victime! continua Jeanne d'un ton triste et doux, ses yeux remplis de pleurs et ses lèvres souriantes d'une sainte admiration, te voilà sur l'autel de ton sacrifice...; des prêtres t'entourent; ils sont à la fois les juges et les sacrificateurs, et tu dis, comme autrefois le Sauveur sur sa croix : Pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font.... La

flamme monte et tourbillonne autour du bûcher; le vent la pousse; elle atteint le bord de son voile, et brille autour de sa tête comme une auréole de martyre.... Je vais voir son radieux visage.... Dieu! s'écria la jeune fille avec un cri terrible, c'est moi.... c'est moi!....

Jeanne pâlit et demeura sans mouvement; elle semblait pétrifiée. Les spectateurs de cette scène sentirent comme un frisson parcourant leur chair, et restaient immobiles. Mais Jeanne tout-à-coup s'agenouilla, et, levant ses yeux et ses mains vers le ciel avec une explosion de joie triomphante:

Mon Dieu! s'écria-t-elle, ai-je donc été trouvée digne d'être acceptée comme la victime d'expiation? Oh! seigneur, je vous remercie, le front dans la poussière; me voilà. Frappez, apaisez votre courroux, satisfaites votre justice; qu'importe de ma vie, qu'importe de mes maux, si mon roi vit grand et puissant, et si la France est heureuse et pacifiée: j'accepte tout, mon Dieu, la mort, le supplice, la honte et l'ignominie, et mes chants de mort seront des chants de victoire et de bénédiction. Alleluia! alleluia!

Et la jeune vierge éperdue acheva tout bas un cantique d'allégresse.

Le roi, La Hire, Gaucourt, ainsi que les députés d'Orléans, l'avaient écoutée, sans l'interrompre, avec un étonnement mêlé de respect. Elle était d'une beauté surhumaine, la plus sainte exaltation l'animait. Mais quand elle eut fini la prière qui succédait à ce chant de triomphe, on la vit tout-à-coup chanceler, et si Gaucourt ne l'eût soutenue à temps, elle serait tombée. Le vieillard la posa sur un siége à bras, et sa belle tête inanimée se pencha sur son épaule; ses yeux se fermèrent comme si la mort l'eût touchée de son aile.

— Elle s'évanouit, dit le roi. Pauvre enfant! son âme est plus forte que l'enveloppe qui l'enferme.

— Comment la secourir? s'écria le sire du Vignoles; elle est comme une colombe mourante.

— Sire, dit Gaucourt, après avoir posé la jeune fille sur la chaire de velours où il cherchait à la maintenir, ne pourrait-on faire avertir quelqu'une des dames de la reine? Nos mains sont un peu rudes pour secourir cette frêle enfant.

Le roi, soulevant un pan de tapisserie entre deux

colonnes, poussa le bouton d'une porte cachée qui donnait dans l'appartement de la reine; il fit un pas dans l'embrasure de la porte, et dit d'une voix douce, mais haute :

— Une jeune fille vient de se pâmer devant nous; ne pourriez-vous, Madame, nous envoyer l'une de vos dames ou demoiselles pour lui porter secours?

XII

Ce matin-là, suivant sa coutume, Marie d'Anjou travaillait à une tapisserie qui occupait ses loisirs et celui de ses dames. Tandis que la reine faisait naître de belles fleurs sous ses habiles mains, les autres dévidaient les soies ou enfilaient des aiguilles d'or, et les lui présentaient. Pendant ce temps, Agnès Sorel, assise auprès d'elle, avait commencé la lecture habituelle dans un beau manuscrit de vélin, tout enrichi de vignettes précieuses. C'était une œu-

vre encore peu connue de Christine de Pisan, fille de Thomas de Pisan, astrologue du roi Charles V : une femme douée des fortes et hautes facultés qu'on regardait alors comme l'apanage exclusif d'un autre sexe. Christine, très âgée à cette époque et retirée dans un monastère, avait fait hommage à la reine de ce beau livre, appelé le livre des *Trois Vertus*, enseignement admirable, destiné à faire comprendre aux femmes de toutes les classes et de tous les états la dignité de leur mission sur la terre. Belle et haute prérogative du génie d'ouvrir des routes nouvelles, et d'y entraîner après soi ceux qui sont dignes de le comprendre.

Cependant, quand le roi entr'ouvrit la porte, la lecture était interrompue, l'aiguille aussi était arrêtée, et la reine paraissait attentive à un récit que lui faisait madame de Gaucourt, une vieille et respectable dame placée vis-à-vis de Marie, tandis qu'une jeune fille assise à ses pieds, sur un escabeau de velours rouge, suivait d'un œil attentif les impressions de la reine.

A l'apparition du roi, chacun était demeuré dans une respectueuse immobilité; lui-même, malgré l'é-

motion que lui avaient causée les paroles de Jeanne, restait à contempler ce groupe de femmes, pour la plupart jeunes et belles. Marie leva la tête, et dit en rougissant :

— Une jeune fille, dites-vous, sire, s'est évanouie dans votre cabinet; quelle raison pouvait l'y conduire?

— Que ma belle et bonne Marie n'en conçoive aucune fâcheuse opinion, dit le roi; cette jeune fille est chaste et pure, et Dieu lui-même semble nous l'avoir envoyée.

— Est-ce donc Jeanne? dit à demi-voix la jeune fille placée aux pieds de madame de Gaucourt.

— Serait-ce, en effet, Jeanne d'Arc? dit à son tour Marie.

— Oui, c'est elle, répondit le roi; mais, comment la connaissez-vous déjà?

— Madame de Gaucourt nous racontait son arrivée et son histoire merveilleuse, quand vous êtes entré.

La vieille dame fit une longue révérence au roi, qui la lui rendit.

— Mon Dieu! secourons-la, dit encore la jeune fille. Et sans souci des convenances de cour, sans

songer au lieu ni aux personnes qui l'entouraient, elle s'élança, traversa le groupe des dames, vint passer comme une flèche tout près du roi resté dans l'embrasure de la porte; en un instant elle se trouva près de sa chère Jeanne. Le roi jeta sur elle un regard indulgent, et dit :

— Quelle est cette enfant qui sait si peu la cour et si bien l'amitié?

La reine répondit :

— C'est la nièce du sire de Baudricourt; Jeanne avec ses compagnons lui ont servi d'escorte et l'ont amenée à madame de Gaucourt, dont elle est la filleule; c'est une noble et riche héritière.

— Je l'ai prise à mon service aujourd'hui, ajouta Marie, parce que la pauvre enfant a perdu son père, sa mère, ses frères dans le massacre du château de l'Isle.

Madame de Gaucourt alors raconta la généalogie de Clotilde, ses alliances et sa parenté avec elle.

Pendant qu'elle parlait, quelques dames, entre autres la belle Agnès, avaient suivi Clotilde, et voyant Jeanne évanouïe dans une chambre toute remplie seulement par des hommes, elles l'avaient transpor-

tée dans celle de la reine, afin de lui donner les secours dont elle avait besoin; le roi lui-même se retira, mais non pas sans jeter à la dérobée un regard d'amour sur Agnès, qui le vit et rougit. Peut-être avait-elle craint d'avoir aliéné pour toujours d'elle le cœur du roi; car souvent les rigueurs qu'on emploie envers ceux qu'on se défend d'aimer se tournent contre soi-même. Agnès avait été rude et sévère avec Charles, mais non pas calme et indifférente, et pendant une nuit d'insomnie elle s'était reproché d'avoir ajouté sa rigueur à celle du sort, pour accabler un prince déjà si malheureux. L'amour est bien près, alors que la pitié est assez vive pour devenir une douleur.

Quand le roi fut parti, on entoura Jeanne, on desserra sa robe de pélerine; Clotilde frotta ses tempes d'une eau de senteur que la reine lui donna; quelques plumes furent brûlées auprès d'elle par les conseils de madame de Gaucourt; on lui en fit respirer l'odeur, et bientôt elle revint à elle.

En ouvrant les yeux, Jeanne aperçut Clotilde; elle pressa sa main dans la sienne, et appuya sa tête sur son sein; mais ses regards parcourant la chambre,

elle vit la reine debout près d'elle, la regardant avec bonté; alors elle se leva toute chancelante encore, et vint se jeter à ses pieds.

— Ma fille, lui dit Marie, la relevant et la retenant dans ses bras, je sais ce qui vous amène; que Dieu vous bénisse et vous fasse réussir dans votre entreprise!

— Madame, répondit Jeanne, que vos prières continuent à monter vers le ciel, et qu'elles redoublent de ferveur! Les prières des reines sont puissantes auprès de Dieu; car les reines sont chargées de demander au ciel les grâces dont leurs peuples ont besoin. L'oreille du Tout-Puissant les attend et les écoute toujours.

— Je croyais, interrompit Agnès, que leur mission était plus terrestre, et qu'elles étaient surtout chargées de répandre les bienfaits, les grâces et les hautes faveurs qui doivent sans cesse tomber du trône, comme la rosée tombe du ciel.

Jeanne tourna les yeux sur la belle Agnès, et répondit :

— Quand un roi ne sera plus le père de son peuple, et que la reine n'en sera plus la mère, quand

tous deux n'en seront que les souverains, ils ne devront plus alors prier pour leurs sujets; les liens seront rompus et remplacés par les seules lois. Mais que Dieu recule ces temps qui ne viendront que trop tôt ; ils seront bien tristes.

Marie écoutait Jeanne, et ses paroles lui plaisaient; cependant elle lui dit :

— Vous ne savez pas, Jeanne, combien notre chère Agnès Sorel est Française, et comme elle désire la grandeur et l'affranchissement de notre pays ; que de larmes je lui ai vu répandre sur les malheurs qui nous accablent.

— Je le sais, je le vois, dit Jeanne, en jetant sur Agnès un regard que sa grande douceur n'empêchait pas d'être très pénétrant ; mais madame veut surtout, et avant tout, la grandeur et la gloire du souverain.

Ces paroles étaient dites en toute simplicité, cependant Agnès et Marie rougirent l'une et l'autre à les entendre ; un soupir s'échappa du sein de la reine, et une étincelle de courroux jaillit des yeux d'Agnès.

Jeanne acheva sa pensée.

—C'est qu'elle aime la grandeur et la gloire, ajouta-t-elle, comme une haute et noble dame qu'elle est;

mais, moi, pauvre fille obscure, si je désire, si j'attends, si j'espère aussi cette gloire et cette même grandeur, c'est pour le pays et la nation tout entière, afin que l'ordre, la paix, la volonté de Dieu et son règne gouvernent ce peuple. En un mot, Madame, continua Jeanne, vous voulez un roi fait pour la postérité, et dont la renommée publie les grandes actions, tandis que moi, guidée par l'ange de ce royaume, j'en veux un pour la France, et je viens lui donner mon sang, afin qu'il devienne, ainsi qu'il doit l'être, le plus beau, le plus puissant royaume de la chrétienté.

Marie jeta les yeux autour d'elle, sur toutes les femmes qui l'entouraient, et dit en les regardant tour à tour, comme pour les prendre à témoin :

— Oh ! que voilà deux nobles cœurs ! A vous deux, ajouta-t-elle, en leur prenant à chacune une main dans les siennes, vous voulez tout ce qui est grand et beau dans le ciel et sur la terre. — Marchez unies : toi, mon Agnès, tu en appelles à l'honneur ; vous, Jeanne, aux sentimens religieux et patriotiques de notre monarque bien-aimé. Il vous écoutera, j'en ai l'assurance ! Que Dieu seconde vos efforts et les

siens ; mais, Agnès, souviens-toi, ajouta tout bas la reine, en rougissant, que l'honneur mondain ne suffit pas toujours à bien défendre un cœur.

— Et comptez-vous pour rien une noble fierté? répondit Agnès Sorel, avec quelque hauteur.

La reine répondit doucement en agitant un peu sa tête.

— Agnès, Agnès, la fierté prend à son gré toutes les formes, et sois sûre qu'elle peut égarer le cœur par l'illusion d'un noble motif; penses-y bien, mignonne, avant qu'il soit trop tard. Mais, Jeanne, reprit Marie en détournant ses yeux d'Agnès, dont le front se couvrait d'une rougeur pourprée, venez nous dire, mon enfant, depuis quand vous songiez à venir à la cour.

Et la reine alla reprendre sa place auprès de sa tapisserie, étendue sur deux tréteaux dorés. Madame de Gaucourt, un peu sourde, s'assit auprès d'elle ; les plus jeunes filles d'honneur se remirent à dévider les soies teintes des plus riches couleurs; Agnès se rassit auprès du guéridon sur lequel était posé le livre de Christine de Pisan, dont elle tournait les feuillets; elle semblait examiner les belles peintures dont il

était enrichi, mais elle ne voyait rien et cherchait seulement à cacher la grande émotion que les paroles de la reine lui avaient causée.

Quant à Jeanne, Clotilde l'attira vers l'escabeau qu'elle avait d'abord occupé, et la reine, à cause de la faiblesse que pouvait encore éprouver cette jeune fille, à peine remise de son évanouissement, lui permit de s'asseoir devant elle.

Mademoiselle de Prouville, heureuse et triomphante, l'enlaça de ses bras, et posa bien affectueusement sa tête sur son épaule.

Marie d'Anjou, en contemplant ces deux jeunes filles, dit à madame de Gaucourt :

— Notre peintre Gringonneur serait très heureux si ses pinceaux pouvaient reproduire tous ces charmans visages ; que de beautés renferme ce petit espace ! Et ses yeux se promenaient sur Agnès et les deux jeunes filles, sans songer qu'elle-même était aussi belle et charmante. Hélas ! pour une femme, être belle, c'est être aimée, et Marie sentait que l'amour de Charles s'était retiré d'elle ; comment eût-elle pu songer à sa beauté ?

Quand la reine eut repris son aiguille d'or, elle dit

à Jeanne de lui conter comment avaient commencé ses visions.

Jeanne lui répondit d'une voix douce et respectueuse.

— Oh! j'étais bien jeune alors, et pourtant toutes ces choses sont toujours présentes à mon esprit.

Elle se recueillit un moment et reprit.

— Un jour, je dormais dans mon lit de feuilles séchées; la journée avait été mauvaise pour le pauvre peuple des campagnes; les Bourguignons (que Dieu en délivre bientôt la France!) étaient venus piller nos granges et nos greniers; notre village avait été pris et repris beaucoup de fois; ma mère avec tous ses enfans s'était cachée dans une cave abandonnée, tandis que mon père, armé d'une faulx fraîchement aiguisée, s'était joint aux autres laboureurs pour repousser les soldats ennemis; la lutte avait été sanglante, et beaucoup des nôtres avaient péri. Enfin, vers le soir, la tranquillité s'étant rétablie, ma mère était sortie de sa retraite, et nous avait couchés sans nous donner notre repas ordinaire, que nous lui avions demandé plus d'une fois. Je m'étais endormie, malgré la faim, à la suite d'une

journée d'inquiétude ; mais mon sommeil était léger, et bientôt je fus éveillée par des sanglots. C'était ma mère, qui pleurait de n'avoir pu nous donner du pain, et de ne pas savoir comment elle pourrait nous en procurer à notre réveil ; elle disait : — Leur voix m'a percé le cœur ; oh ! mon Dieu, fallait-il que je visse le jour où mes enfans me demanderaient du pain sans que je pusse leur en donner ? Et son cœur était navré de douleur. Quelques voisines entrèrent ensuite dans la chaumière, et toutes éprouvaient des peines semblables ou de plus grandes. L'une avait son mari grièvement blessé ; une autre avait vu périr son fils dans sa chaumière incendiée ; celle-ci cherchait partout sa fille, disparue depuis le matin : elle pensait que les soldats bourguignons avaient pu l'emmener, et s'arrachait les cheveux, dans un affreux désespoir.

— Mon Dieu ! le pauvre peuple est-il donc si malheureux ? s'écria la reine ; et des larmes coulèrent de ses yeux. Nous ne savons les maux de nos sujets qu'en masse, et le détail en est affreux.

— Hélas ! j'ai vu bien d'autres maux encore, dit Clotilde en sanglotant.

— Oui, chère enfant, je le sais, répondit Marie, et je veux à l'avenir vous tenir lieu de tout ce que vous avez perdu.

— Ma fille, allez baiser la main de la reine, dit tout bas madame de Gaucourt. Mais Clotilde pleurait sur l'épaule de Jeanne et ne bougea point. Marie reprit en regardant madame de Gaucourt :

— La protection d'une reine est peu de chose à son âge, et ne saurait la dédommager de ses joies et de ses tendresses d'enfance, sitôt brisées.

En entendant ces mots, Clotilde se leva et vint se jeter tout en pleurs dans les bras de Marie, qui baisa tendrement son front. Un mot du cœur lui avait ouvert le cœur de la jeune fille.

Quand elle fut revenue s'asseoir, Jeanne reprit :

— Pendant que ces plaintes douloureuses retentissaient autour de moi, je sentis la faim me brûler la poitrine; je ne voulais rien dire pour ne point achever de désespérer ma pauvre mère déjà si malheureuse, et je me mis à prier.

Pendant ma prière, il me sembla que j'entendais une douce musique, accompagnant chacune des paroles par lesquelles je demandais à Dieu de faire ces-

ser tant de maux, et quand j'eus fini de prier, je vis aux pieds de ma couche une figure blanche, belle et gracieuse, et qui me souriait.

— C'était peut-être le rêve d'un cerveau affaibli par la faim, dit Agnès.

— N'importe, que fit-elle? reprit la reine, singulièrement intéressée par ce récit.

— Elle resta long-temps à me sourire d'un air si céleste et si calme, que je me sentis toute réconfortée rien qu'à la voir; puis, d'une voix harmonieuse, comme celles qu'on entend le soir quand le vent souffle sur les fleurs, elle me dit : « Prends courage, Jeanne, sois bonne et sage, et Dieu te donnera pour tâche de rendre la paix et le repos au peuple de France.

Chacun regarda Jeanne avec étonnement; madame de Gaucourt se signa de la croix de son chapelet.

— Parlâtes-vous de cette vision? reprit la reine.

— De bien long-temps je n'en parlai pas, hormis à monsieur notre curé, mon confesseur, à l'époque où ses soins me préparaient à recevoir pour la première fois le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce que cette vision ou de semblables revenaient toujours.

— Et que vous dit votre pieux confesseur?

— Il me dit d'être bien bonne et sage, de ne songer à rien qu'à prier Dieu très fidèlement; mais après que j'eus approché de la sainte Table, je ne vis plus seulement cette douce figure, qui je crois était mon saint Ange gardien; il en vint trois autres me visiter: un ange brillant comme un soleil, et deux saintes d'une beauté toute divine.

— Quand vous apparaissaient-elles? demanda madame de Gaucourt, d'une voix un peu émue.

— Elles m'apparaissaient surtout aux champs, quand j'allais garder mon troupeau sous le vieux chêne.

— Et que vous disaient-elles?

— Elles me disaient : Jeanne, tu dois aller trouver le roi; tu l'aideras à recouvrer son royaume et à faire cesser les maux de la France qui gémit et qui pleure en attendant son salut.

— Aviez-vous peur quand elles venaient à vous? dit Agnès Sorel, qui, penchée sur le livre de Christine de Pisan, avait toujours écouté sans paraître prendre part à ce qui se disait.

—Peur, répondit Jeanne avec étonnement, peur de

ces divins protecteurs ! bien loin de là, je sentais un bonheur infini de leur présence, et quand ils me quittaient j'aurais voulu qu'ils m'emportassent avec eux. Le séjour qu'ils habitent est sans doute celui du bonheur et de la paix, car ils portent toujours avec eux comme un parfum de calme et de sérénité. Quand ils m'avaient quittée, je baisais la terre à l'endroit où je les avais vus ; mais je ne sais si leurs pieds l'ont jamais touchée : ils paraissaient se soutenir dans l'air comme les nuages.

— Ont-ils des ailes ? dit une des plus jeunes filles timidement.

— L'ange a de grandes ailes blanches frangées d'or ; les deux saintes n'en ont pas, mais leurs corps ressemblent à un rayon de lumière, et quant à leurs vêtemens, on les croirait tissus de la substance des plus belles fleurs.

La reine qui regardait Jeanne très attentivement, lui dit :

— Y a-t-il bien long-temps, ma fille, que vous les avez vus ?

Jeanne sourit de son frais sourire tout empreint d'innocence et de candeur.

— Faut-il le dire? répondit-elle, en hésitant et regardant la reine.

— Sans doute, ma mie, se hâta de répondre madame de Gaucourt; il faut le dire, puisque madame la reine le demande.

— Eh bien, je les vois en ce moment; ils ne m'ont point quittée depuis que je suis entrée au palais; ils sont là, dans la lumière de la haute fenêtre; ils me sourient, ils m'encouragent, et me disent en me montrant madame la reine si bonne: — Eh bien! Jeanne, n'es-tu pas là où nous t'avions promis de te mener?—Permettez-moi de les remercier de tout mon cœur, ajouta-t-elle. Et la jeune fille s'agenouilla dévotement.

La reine joignit les mains et murmura quelques prières à voix basse. Pour Agnès, elle changea de visage, et se levant du lieu où elle était assise près de la fenêtre, elle s'en vint à l'autre extrémité de la chambre. Qui pouvait la troubler ainsi? Pourquoi redoutait-elle le voisinage des anges? Sa conduite jusqu'alors avait été toujours irréprochable; elle avait repoussé la passion naissante du roi que peut-être son cœur partageait..... Hélas! n'est-ce point que le mal

est dans l'âme long-temps, bien long-temps avant qu'il n'éclate au dehors ?

Pour Marie, elle resta silencieuse; mais l'heure des vêpres étant arrivée, elle se leva pour entrer dans sa chapelle; en passant près de Jeanne, elle mit de ses belles mains au col de la jeune fille une longue chaîne d'or soutenant un médaillon où se trouvait une parcelle de la vraie croix, et elle lui dit :

— Jeanne, Jeanne, ton cœur est pur, et Dieu est avec toi; j'espère en toutes tes promesses; bénie sois-tu !

XIII

Après les vêpres auxquelles la cour assista très dévotement, madame de Gaucourt ramena Jeanne et Clotilde à son logis, et pendant le chemin elle les entretint avec bonté. Depuis deux jours que ces jeunes filles étaient arrivées chez elle, madame de Gaucourt avait déjà conçu pour Jeanne un vif attachement,

pour elle-même dont on ne pouvait s'approcher sans l'aimer, et pour l'espoir qu'elle avait fait renaître dans le cœur de son époux, pour lequel elle avait une de ces profondes affections, que de grandes vicissitudes supportées ensemble doivent cimenter.

Pendant le trajet qui se fit en litière à cause de l'âge et des infirmités de madame de Gaucourt, elle dit à Jeanne :

— Mon enfant, Dieu vous destine à de bien grandes choses, puisqu'il vous a rendu l'oreille des rois si favorable; je suis heureuse qu'il ait choisi ma demeure pour vous servir d'asile, comme il choisit autrefois celle de Lot pour abriter les anges qu'il envoyait sur la terre. Soyez-y la bienvenue aussi longtemps qu'il vous plaira de l'habiter.

Jeanne s'inclina pour remercier cette femme restée bonne et simple au milieu des grandeurs de la cour. Mais elle demeura silencieuse, perdue dans une multitude de pensées.

— Et vous, Clotilde, reprit madame de Gaucourt, en se tournant vers sa jeune pupille, que vous a semblé de toutes les choses que vous avez vues aujourd'hui ?

— Il m'a semblé, répondit Clotilde, que les reines ne sont pas plus heureuses que d'autres femmes.

— Cela peut être, mon enfant : le bonheur est chose bien rare partout ici-bas ; mais qui a pu vous faire naître aujourd'hui cette réflexion ?

— C'est que j'ai vu plus d'une larme rouler dans les yeux de la nôtre en regardant cette belle dame, si fière et si haute, qu'on appelle, je crois, madame Agnès. Cette dame lui donnerait-elle donc du chagrin ?

Madame de Gaucourt parut embarrassée ; elle prit son drageoir, mangea quelques pastilles, en offrit à Clotilde, et lui dit :

— Ces observations peuvent être justes, mon enfant, mais une jeune fille de votre âge, appelée à la faveur d'être fille de la reine, doit éviter de les faire et encore plus de les communiquer. Les reines sont femmes comme nous ; leur rang ne les préserve d'aucune peine, et leur enlève souvent la consolation de les tenir cachées. Le meilleur service qu'on puisse rendre aux princes est de ne les point observer trop attentivement. Je croyais, Clotilde, qu'à votre âge, continua madame de Gaucourt, vous n'auriez vu que

les visages, les parures et les ajustemens, et je voulais savoir si tout cela vous avait semblé beau.

—Oh! répondit Clotilde avec tristesse, ces choses, je ne les ai vues qu'avec étonnement; tant d'or et tant d'argent ici, et tant de misère dans nos campagnes m'ont serré le cœur.... ma bonne maraine, je ne suis guère née pour la cour; et dans ce beau palais, sous les habits magnifiques dont vous m'avez revêtue, je me suis prise à regretter nos champs, nos prés et nos couronnes de bluets qui rendent les jeunes filles si jolies.

Madame de Gaucourt sourit sans répondre; on arrivait.

Elles trouvèrent Gaucourt qui vint au devant d'elles. Il n'avait pas revu Jeanne depuis qu'il avait été témoin de sa vision; il la salua avec un respect très touchant dans un vieillard, et lui dit :

— Ma fille, je puis dire comme Siméon : « Nunc dimittis servum tuum, Domine.» Car j'ai contemplé le visage de celle qui doit sauver notre cher pays. Jeanne, vous serez bénie dans les siècles futurs; mais recevez aujourd'hui la bénédiction d'un vieillard qui croit et espère en vous. Et sur le seuil de sa de-

meure le vieux chevalier posa ses mains sur la tête prédestinée de Jeanne en levant les yeux au ciel.

La jeune fille émue lui dit avec une humilité sincère :

— Que suis-je pour mériter tant de bontés! Hélas! Seigneur, mon âme est faible, elle est tout ébranlée par les choses mystérieuses qui lui ont été découvertes ; mais je reçois votre bénédiction comme celle d'un père, elle me fortifiera pour ne point faillir à ma haute mission ; je ne l'ai point cherchée, reprit la jeune fille, ainsi j'espère que Dieu m'accordera les grâces dont j'ai besoin pour en porter tout le poids.

Tant de douceur, une défiance de soi si humble et si chrétienne en un jour de si haute prospérité, touchèrent profondément Gaucourt; il s'écria :

— Espérons tout pour un pays qui a pu produire une créature aussi sublime; et le vieillard l'introduisit comme un hôte de prédilection.

Quand Jeanne et Clotilde se furent retirées dans la chambre que madame de Gaucourt leur avait fait

préparer au château du Coudraie, Clotilde vint se jeter avec transport dans les bras de sa compagne, et elle s'écria :

— Jeanne, Jeanne, quelle journée que celle-ci ! O maintenant je le vois bien, l'avenir est à nous.

Et la jeune fille se livrait à toute la joie naïve d'un cœur de quinze ans, elle s'épanouissait au premier rayon de bonheur, comme la fleur au premier souffle du printemps.

Pour Jeanne, elle s'était assise à l'extrémité de la vaste chambre auprès d'une fenêtre ouverte : mais ses yeux ne voyaient ni l'antique ameublement de cette pièce, ornée avec la magnificence de ces temps, ni les derniers rayons du soleil s'éteignant derrière les collines ; elle était pensive et recueillie en elle-même, les mains croisées sur sa poitrine. La belle et terrible vision du matin (dont Clotilde n'avait pas connaissance) était là toujours présente devant elle. Maintenant elle connaissait toute sa destinée ; l'héroïque jeune fille l'avait embrassée avec enthousiasme ; et pourtant cette destinée était grave et solennelle, et son âme en mesurait la grandeur imposante. L'heure et le lieu de sa mort lui demeuraient encore cachées ;

mais elle avait vu que cette mort serait terrible, et quand elle s'était contemplée au moment du supplice, son visage éclairé d'une lumière divine lui était apparu tout aussi jeune qu'aujourd'hui.

Alors les paroles de sa mère lui revinrent à l'esprit : « Ma fille, ta journée sera courte. » Un frissonnement parcourut ses cheveux. Pourtant sa grande âme n'était pas épouvantée; mais son esprit se préoccupait et s'élevait vers Dieu, lui demandant avec ardeur qu'il la revêtît de force et d'intrépidité dans l'heure terrible qui peut-être sonnerait bientôt.

Pendant ce temps, l'innocente Clotilde se livrait à sa joie, et ses rêves étaient enchantés. Elle caressait Jeanne; elle folâtrait et comptait les anneaux de la belle chaîne que la reine venait de passer à son cou; elle les baisait l'un après l'autre : il lui semblait que ses jours à venir allaient être aussi d'or et brillans comme cette chaîne. C'était le gage de la faveur avec laquelle Jeanne venait d'être écoutée; cette faveur contenait pour Clotilde le germe de toutes les joies, et aussi l'avenir de son amour secret.

Heureux âge où l'espoir ne demande qu'un prétexte pour jaillir tout enflammé du cœur!

Cependant Clotilde, voyant Jeanne perdue dans sa profonde rêverie, lui dit en rougissant :

— Ne devrais-tu pas faire appeler Raymond, et aussi.... ton frère, pour qu'ils puissent venir se réjouir avec nous du bon accueil que l'on t'a fait ?

— Nous sommes ici, dit Raymond, sortant d'un angle obscur, où, depuis l'entrée des jeunes filles, il n'avait pas cessé de contempler Jeanne.

— Oui, nous voici, dit Pierre. Depuis votre départ, nous vous attendons ici....

Pierre alors s'avança ; mais son air et celui de son compagnon étaient tristes : ils contrastaient avec le visage illuminé de Clotilde. La jeune fille, sans lui laisser le temps de parler, s'écria toute transportée :

— Réjouissez-vous, Pierre ! Raymond, réjouis-toi ! Tout va bien : le roi, madame la reine, les seigneurs, les dames, la cour tout entière, ont ajouté foi aux paroles de notre chère Jeanne ; ils l'aiment tous et la voient avec admiration. Marie d'Anjou vient même de l'embrasser, et madame de Gaucourt assure que c'est là une grâce qui en présage beaucoup d'autres. Oh ! nous serons tous heureux ! Et les yeux

rayonnans de la jeune Clotilde roulaient des larmes de joie.

Pierre l'écoutait; mais, au lieu de partager son bonheur, il restait sombre et soucieux. Oh! c'est que, depuis qu'il avait quitté sa chaumière, la vue des réalités lui avait fait perdre toutes ses espérances : la distance qui le séparait, lui vassal, de la haute demoiselle lui était apparue immense, comme elle l'était en effet, et le pauvre enfant jusqu'alors l'avait à peine soupçonnée. Oh! c'est que, dans la solitude, sous le ciel bleu, en présence des seules œuvres du Créateur, celui qui sent un grand cœur battre dans sa poitrine, celui qui peut lutter contre les élémens, contre les hommes et contre les obstacles d'une vie de labeur et de peine, celui-là se croit l'égal de tous : il ne peut deviner les distances établies par les conventions humaines, et les distinctions ne lui semblent que les conséquences des qualités de chacun; on rêve tout, on aspire à tout dans sa jeune ignorance; car on sent en soi des forces pour tout. Mais au premier heurt du monde, on voit chanceler toutes ces certitudes, les illusions s'éteignent, l'espoir pâlit : les jeunes espérances se gèlent au cœur comme ces

fleurs du midi que le vent du nord a frappées, et qui tombent sur leur tige encore vivace. Un jour passé près des grands fait comprendre qu'avec eux tout se mesure et se pèse à un poids qui vous est inconnu, et que les distances sont infranchissables, tant les rangs sont bien gardés.

Pierre était au Coudraie depuis trois jours, et ce temps avait suffi pour lui faire connaître son néant.

Clotilde vit sa tristesse; elle aussi avait compris, par les bontés mêmes de la reine, quel abîme les séparait; mais à la vue des triomphes de Jeanne, l'espoir était revenu la bercer. Elle dit donc au jeune homme :

— Pierre, soyez content, réjouissez vous; approchez, approchez. Voyez-vous cette chaîne que porte Jeanne; elle va lier et embellir toutes nos destinées. C'est la reine, Marie d'Anjou, qui vient elle-même de la passer au cou de votre sœur, et le roi, notre roi Charles, l'a nommée *noble fille*. Oh! qui l'aurait pu penser? Voilà ce grand jour, ce jour où s'accomplissent tous nos rêves. Pour moi, je l'avoue, tout en les faisant, je n'osais pas y croire.... Oh! quel bonheur!

Et comme le jeune homme restait là, triste et

muet, elle ajouta, et sa joie illuminait son visage comme un rayon de soleil :

— Maintenant, Pierre, il n'est plus permis d'en douter, l'avenir vous réserve une haute fortune, et nous vous verrons un jour chausser les éperons d'or des chevaliers....

— Dérision ! s'écria Pierre avec amertume. Avant que j'aie pu sortir de la dure et rude condition où je suis né, l'illustre demoiselle de Prouville, la noble filleule de madame de Gaucourt, sera montée, par la faveur de sa royale maîtresse, au rang le plus élevé; tandis que....

Pierre s'arrêta. Il n'osa point achever sa pensée; mais il jeta les yeux sur son vêtement de laine grossière et sur la parure éclatante qui rehaussait encore la beauté de la jeune Clotilde, et, se croisant les bras, il baissa la tête. Trop de pensées tumultueuses agitaient son âme; il sondait son néant, sa misère en présence de celle qu'il eût voulu élever au-dessus de toutes les splendeurs du monde. C'est là un supplice tel que l'enfer en peut inventer.

Clotilde dit tout bas :

— Qu'est donc devenue votre espérance?

— Ah! s'écria Pierre hors de lui-même, je l'ai toute perdue, et durant le voyage, et depuis notre arrivée en ces lieux : n'ai-je pas vu pendant la longue route que les sires de Poulengy et de Metz avaient seuls le droit de s'approcher de vous; tandis que moi, relégué loin de votre monture, je n'aurais pas même eu le droit de mourir pour vous? Ici, qui peut vous parler, s'il n'est haut baron, ou noble chevalier? Tous s'empressent à vous plaire, et déjà partout il n'est bruit que des hautes alliances où vous pouvez prétendre.... tout ce qui vous entoure peut aspirer à vous, et moi.... Ah! s'écria-t-il avec une explosion de douleur qu'il avait jusqu'alors essayé de contenir, que n'attend-on du moins après la première bataille avant de briser toutes mes espérances! Elle sera décisive pour moi : on m'y trouvera mort, ou j'y conquerrai assez de gloire pour obtenir le droit de venir vous disputer à tous. Mais maintenant, que suis-je pour oser vous aimer? Le dernier parmi les derniers, et mon amour est une offense dont je rougirais pour vous s'il pouvait être pénétré; cachez-le, cachez-le bien. Hors vous, continua-t-il, dont la bonté est toujours adorable, qui donc, depuis trois jours, a

daigné seulement adresser la parole au pauvre vassal qui vous suit? Vos chevaliers ont trouvé leurs égaux; vos serviteurs, vos pages aussi ont trouvé les leurs; mais moi, qui voudrait être le mien? Oh! que suis-je venu faire ici? Que mesurer l'abîme qui nous sépare.

Et Pierre se cacha la tête dans ses mains, et se prit à pleurer.

Clotilde essaya de le consoler, lui jura de ne point encourager les prétentions d'aucun de ceux qui prétendraient à sa main. C'était beaucoup, mais ce n'était pas tout, et Pierre continuait à sangloter, comme il arrive, dans la jeunesse, quand une douleur, longtemps contenue, fait enfin irruption. Clotilde ne pouvant tarir les larmes de Pierre, fit comme les enfans, dont son âge était encore bien voisin : elle se prit à pleurer aussi.

Jeanne pendant ce temps était restée silencieuse, ainsi que Raymond, qui la regardait avec une inquiète tendresse, comme s'il eût pénétré dans ses pensées; car cet enfant paraissait connaître tout ce qui se passait en elle. Cependant il lui dit :

— Jeanne, ils pleurent.

Peut-être elle les écoutait; peut-être elle était

perdue dans de hautes contemplations. La voix de Raymond la rappela à elle, et entendant leurs sanglots elle s'approcha d'eux.

— Pierre, qu'as-tu? dit-elle. Et vous, Clotilde, qu'avez-vous?

— Il pleure, dit Clotilde, parce qu'il est pauvre et que je suis devenue, dit-il, une grande dame. Ah! je savais bien que nous regretterions nos champs et notre retraite! Que ces parures me pèsent! oh! que je hais ces distinctions qui ne servent qu'à faire souffrir! Et Clotilde arrachait son voile orné de perles et les armoiries brodées sur sa jupe de velours.

— Enfans, dit Jeanne, ne craignez rien : le ciel vous avait créés pour vous aimer, et malgré tous les obstacles qui vous séparaient, il vous a réunis dans une sainte et pure affection. Sans doute il ne brisera pas vos cœurs en vous séparant. Pierre, je vais partir pour aller à la guerre; tu m'y suivras, et là tout dépendra de ton courage.

— Oh! il en aura tant, dit Raymond.

— Oh! oui, il en aura, dit Clotilde; et que Dieu le bénisse!

— Clotilde, dit Pierre en s'approchant et se

mettant à genoux devant elle, croisant les mains, ainsi qu'il aurait fait devant l'image de la Vierge, si vous ne voulez pas que je meurs de douleur avant d'avoir pu vous mériter, oh! par pitié, accordez-moi un don qui me soit un gage d'espérance! Oh! dites, ma dame et honorée suzeraine, le voulez-vous?

Clotilde regardant Pierre, à genoux devant elle, se cachait dans le sein de la jeune fille. Elle n'osait répondre à sa demande, et pourtant ne se sentait pas la force de le refuser; enfin, s'éloignant un peu, elle alla ouvrir un coffret d'ébène et d'ivoire, posé sur un bahut, elle en tira un large anneau de chevalier, et le mettant au doigt de Pierre, elle lui dit :

— Par cet anneau, que mon père portait la veille de sa mort, Pierre, je vous fais mon chevalier. Allez gagner un rang et des honneurs qui nous rapprochent. Et la jeune fille, ayant ainsi parlé, couvrit sa figure de son voile.

Pierre osa baiser la main qui lui tendait l'anneau. Il se releva triomphant.

— A présent l'avenir est à moi! s'écria-t-il avec une explosion de bonheur. Et ses yeux brillaient comme ceux d'un coursier fougueux qui va dévorer

l'espace. Jeanne sourit à cette joie qu'elle savait devoir leur acheter si cher.

Raymond la regarda ; deux larmes coulèrent de ses yeux. Peut-être les anges pleurent-ils ainsi dans le ciel en voyant ce que les hommes appellent bonheur sur la terre, et dont le funeste prix leur demeure long-temps caché.

XIV

Peu de jours après l'entretien de Jeanne avec Charles VII, la jeune fille fut de nouveau mandée par le roi.

Elle attendait cet ordre, et partit sur-le-champ, vêtue de l'humble habit qu'elle avait adopté pour son long voyage. C'était la robe et le chaperon du péle-

rin. Madame de Gaucourt avait voulu les lui faire quitter; mais, par un instinct de pudeur admirable, la jeune fille avait secrètement fait vœu de ne point porter désormais les vêtemens de son sexe, tant qu'elle serait appelée à vivre avec des gens de guerre.

Cette seconde audience était solennelle. Le roi Charles, assis sous le dais royal, était entouré de son conseil et des grands de la cour. De plus, il avait mandé près de lui tout ce qu'il avait pu réunir de docteurs en théologie et d'ecclésiastiques éminens par leurs lumières, leur position élevée ou leur réputation de sainteté.

On voyait au premier rang l'archevêque de Reims, chancelier de France, vêtu d'une simarre violette, recouverte d'une aube de dentelle à fleurs, très magnifique. Venaient ensuite Christophe de Harcourt, évêque de Castres; Jacques Gélu, archevêque d'Embrun, tous deux revêtus du grand costume des prélats, avec la mitre en tête et la crosse pastorale à la main. Ce dernier était un vieillard vénérable, que sa science et sa sainteté avaient élevé des dernières classes de la société au rang éminent qu'il occupait alors. Il avait successivement rempli de hautes et importantes

missions. Puis venaient un grand nombre de simples prêtres et de docteurs, parmi lesquels se distinguaient le frère Séguin, docteur en théologie, aumônier de la reine, et fort en faveur à la cour; ainsi que Pierre Lombard, professeur en théologie à l'Université de Paris. Ces deux hommes étaient dévoués à La Trimoille, qui les avait appelés en grande hâte; il les avait chargés de diriger l'instruction qui allait s'ouvrir, afin d'employer leur astuce et leur finesse à déjouer l'intrigue qu'il supposait ourdie par Gaucourt, et dont le but lui paraissait être de s'emparer de l'esprit du roi par le moyen de Jeanne. Ces deux hommes, l'un petit et gros, l'autre grand, singulièrement maigre et osseux, ne se ressemblaient que par un regard oblique et inquiet, et aussi par une certaine acrimonie de langage qui donnait à leurs plus simples interrogatoires toute la portée d'une accusation.

Près du roi, se tenaient ses grands officiers : La Trimoille, toujours hautain et fier; le sire de Gaucourt; le comte de Vendôme, grand-maître de la maison du roi; le duc d'Alençon, dont le père avait été tué de la main de Henri V, à la bataille d'Azin-

court, après avoir brisé d'un coup de lance la couronne que ce roi portait sur son casque. Le sire de Raiz, arrivé la veille avec deux cents lances ; le sire de Trèves ; le sire de Vignoles, appelé le terrible La Hire ; et là, tout près de lui, un jeune guerrier, au regard perçant, à l'air intrépide, c'est Jean de Dunois, le brave et bouillant Dunois, la fleur des chevaliers de ce temps, si fécond en nobles caractères. C'était le fils naturel de Louis de France, duc d'Orléans, celui que le duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, avait fait traîtreusement assassiner. Dunois s'honorait du titre de bâtard d'Orléans ; il portait tant d'amour à la mémoire de ce prince, que Valentine de Milan disait de lui : — Jean m'a été dérobé ; nul de mes enfans n'est si bien taillé que lui pour venger la mort de son père.

Il était arrivé le matin même, averti par un message de Saintrailles du départ de la vierge inspirée de Domremy. Il était là, pâle encore de ses blessures, mais beau de jeunesse et d'intrépidité. Son œil plongeait dans chaque regard, et semblait lire au fond des âmes. Il était couvert d'une légère armure brunie ; un écuyer tenait auprès de lui son casque : il ne

pouvait encore en couvrir sa tête, dont les blessures étaient si profondes, que sa forme en demeura changée, ainsi que le témoignent les portraits de ce vaillant capitaine. Le vieux sire de Metz et Bertrand de Poulengy étaient mêlés à la foule des chevaliers qui entouraient le roi; ils attendaient Jeanne avec des regards bienveillans.

La reine aussi voulut venir à ce conseil, et Charles y consentit, encore que l'usage ordinaire s'y opposât : sans doute il avait désiré lui complaire; d'ailleurs, peut-être, avait-il pensé, que comme il s'agissait d'une jeune fille, il serait mieux séant que quelque femme fût présente à la conférence où elle devait être amenée. Marie avait choisi sa place dans la profonde embrasure de l'une des fenêtres qui éclairaient la salle; de longues courtines de soie la dérobaient en partie, elle et les dames de sa suite, aux regards de l'assemblée; car elle désirait suivre les débats qui allaient s'ouvrir, mais sans presque y paraître, et sans y prendre d'autre part que celle d'un immense intérêt.

La belle Agnès, par curiosité sans doute, s'était placée de manière à tout voir (ne serait-ce pas aussi la

manière d'être aperçue de tous); madame de La Trimoille et madame de Gaucourt étaient aux côtés de Marie, et Clotilde ainsi que d'autres très jeunes filles placées derrière la reine, glissaient leurs jolis visages au travers des courtines, les retirant aussitôt qu'un regard s'attachait sur elles.

Quand Jeanne entra, seule, au milieu de cette assemblée de personnages illustres, assis et rangés suivant leur dignité au bas des degrés du dais royal, elle s'arrêta près de la porte, dont un page avait soulevé la portière; mais le roi lui fit un signe de sa main, accompagné d'un sourire; alors elle s'avança lentement, les yeux baissés, dans une attitude modeste, avec cette grâce d'innocence que rien ne peut surpasser. Elle avait ôté son chaperon par respect, encore que la mode ne fût point établie de se découvrir devant les rois, et sa tête couronnée de tresses blondes, ressortait éclatante de blancheur et de beauté, au-dessus de sa robe de bure.

Beaucoup de femmes des plus éminentes de la cour eussent été inquiètes de traverser le long espace resté vide entre la porte et ce tribunal imposant; mais un grand oubli de soi-même, une pensée

forte et une entière simplicité préservaient cette noble fille de tout embarras. Jeanne s'avança, douce et paisible, jusqu'aux marches du trône, fléchit ses genoux devant la majesté royale, et se relevant en silence, elle attendit que Charles lui adressât la parole.

— Cette jeune fille ne manque point d'assurance, murmura madame de La Trimoille, empressée de la blâmer.

La reine répondit très bas, afin que sa voix n'interrompît point le silence de l'assemblée :

— Elle est entrée ici comme elle serait entrée dans une église, avec modestie et respect, sans savoir si d'autres regards que ceux de Dieu étaient fixés sur elle : j'aime cette sainte assurance.

A ces mots Clotilde, qui s'était glissée aux pieds de la reine, leva sur elle des yeux tout brillans de reconnaissance, et baisa doucement le bord du voile de Marie, en balbutiant :

— Dieu bénisse madame la reine!

— Paix, dit Agnès, en mettant sa belle main sur les lèvres de Clotilde, voilà que le roi parle.

En effet, Charles voyant Jeanne debout, près des marches du trône, lui dit :

— Jeanne, vos voix vous ont-elles parlé ce matin?

— Oui, sire, répondit Jeanne avec simplicité.

— Et que vous ont-elles dit, ma fille?

— Elles m'ont dit que je devais être interrogée aujourd'hui devant vous.

— N'ont-elles rien ajouté?

— Elles m'ont dit, reprit Jeanne en baissant les yeux, que parmi mes interrogateurs il se trouverait de vénérables prélats, dignes de tous mes respects (ici elle fit une profonde inclination aux évêques); mais qu'il s'y trouverait aussi des hommes dont l'intérêt est d'empêcher votre majesté de croire en moi. J'aurai de la peine, mais je ne dois rien craindre, ont-elles dit, parce que Dieu sera pour moi.

— Jeanne, qu'on hésite à vous croire, parce que l'erreur est à craindre, la prudence humaine le veut ainsi; mais que quelqu'un vous repousse dans un intérêt ou dans une haine personnelle, je ne veux point le penser; et le regard de Charles vint tomber sur La Trimoille et sur les deux prêtres inflexibles assis non loin de lui.

Tous trois soutinrent hautement ce regard.

— Je vous répète ce que m'ont dit mes voix,

répondit Jeanne; vous pouvez savoir mieux que moi s'il se trouve auprès de vous des gens qui redoutent que la vérité et les lumières de Dieu vous arrivent.

La Trimoille souriant avec un froid dédain, se pencha vers Dunois, et lui dit assez haut pour être entendu de Charles :

— Ne vous ai-je pas bien dit que cette fille n'est amenée céans que pour indisposer le roi, notre sire, contre ses serviteurs. C'est une intrigue bien grossière, ajouta-t-il, avec un sourire méprisant.

— Je ne le crois pas, répondit Dunois, sans détacher ses yeux d'aigle de Jeanne.

— Nous penserons à ce que vous venez de nous dire, reprit Charles, répondant à Jeanne après un moment de silence; mais ces voix mystérieuses ne vous ont-elles pas révélé d'autres choses ?

— Elles m'ont encore dit, Monseigneur, que le temps presse, et qu'Orléans doit être promptement secourue.

— Et rien n'est si vrai, s'écria Dunois; pendant qu'on délibère ici, la guerre et la famine dépeuplent

l'héritage de mon noble frère; et s'il sort jamais des fers où l'Anglais le retient depuis tantôt quinze ans, quel compte aurons-nous à lui rendre de son apanage? la ville est dévastée, ses habitans fidèles succombent à tous les maux plutôt que de se rendre; mais bientôt ses portes, sans défenseurs, tomberont devant l'effort des ennemis.

— A Dieu ne plaise qu'Orléans succombe! s'écria Jeanne en levant les yeux sur celui qui venait de parler; ce ne sera pas du moins tant que Dunois vivra pour la défendre.

— Mais il m'a fallu la quitter pour venir implorer des secours, dit le jeune guerrier.

— Nous y rentrerons bientôt, noble chevalier; Dieu combattra pour nous, et nous aurons la victoire : mes voix l'ont dit. Et prononçant ces mots, les traits, jusqu'alors calmes, de Jeanne prirent une fière et vaillante expression.

Chacun la regardait et l'écoutait avec étonnement; mais l'archevêque de Reims prit la parole :

— Jeune fille, la prudence ne règne pas dans vos discours. Comment pouvez-vous nous faire penser

qu'une femme simple et ignorante, comme vous paraissez l'être, sans connaissance aucune de l'art de la guerre, pourra secourir Orléans? Les plus habiles capitaines échouent depuis deux ans dans cette entreprise; comment une fille des champs, qui n'a, dit-on, jamais conduit que son troupeau, peut-elle avoir la présomption d'y réussir?

— Monseigneur, parce que Dieu le veut, répondit Jeanne avec un accent qui exprimait la plus ferme conviction.

— Et comment pouvez-vous savoir si Dieu le veut? reprit l'archevêque. Je crains que vous soyez aveuglée par un orgueil que Satanas lui seul a pu vous inspirer. Et il regardait Jeanne sévèrement.

— Je sais que Dieu le veut, répondit-elle, parce que depuis long-temps des voix merveilleuses m'appellent, et me disent que le Seigneur a grand'pitié du beau royaume de France, dévasté par des guerres sanglantes et des divisions intestines, et qu'il me faut aller le secourir.

— Et comment avez-vous pu croire ces voix, qui sans doute n'étaient que des illusions d'un esprit préoccupé?

— Oh ! j'ai bien long-temps refusé de les croire ; mais il a bien fallu me rendre quand j'ai vu tout ce qu'elles m'annonçaient se vérifier de point en point ; et ma présence ici devant le roi n'est-elle pas une preuve de plus de la vérité de leurs promesses ? Pensez-y, messeigneurs, quelle apparence y avait-il qu'une pauvre fille comme moi, sans amis, sans protecteurs, demeurant si loin de ce pays, pût être un jour admise en présence du roi Charles de France et de toute sa noble cour ? Dites, vous tous qui m'entendez, sans le secours divin, Jeanne, fille de Pierre d'Arc et d'Isabelle Romée, pauvres laboureurs, serait-elle ici ?

L'archevêque resta pensif, et La Trimoille vit bien que l'accent vrai de la jeune fille, plus que ses raisons, faisait impression sur chacun. D'un coup d'œil il avertit le frère Séguin de poursuivre l'attaque. Frère Séguin se leva, et d'une voix aigre et agressive il s'écria :

— Jeune insensée, comment croyez-vous donc avoir mérité que Dieu vous choisît pour accomplir une œuvre aussi importante que celle à laquelle vous vous croyez follement appelée ? Quand avez-vous tra-

vaillé à la vigne du Seigneur? Quelles sont vos œuvres, quels sont vos mérites, pour être ainsi prédestinée à mettre à fin les desseins de Dieu?

— Que puis-je dire? répondit Jeanne à cette véhémente apostrophe. L'esprit de Dieu souffle où il veut.

— Ne voyez-vous pas bien qu'elle se croit inspirée comme Judith ou Débora! s'écria l'impétueux acolyte du frère Séguin; c'est un vase d'orgueil, une fille de Belzébuth, qu'il faut renvoyer honteusement à ses moutons.

— Je suis l'humble servante du Seigneur, reprit Jeanne en baissant les yeux. Ces grossières paroles faillirent la troubler; mais elle se recueillit, et dit en levant son regard au ciel avec un sourire séraphique : Mes divins protecteurs m'avaient bien annoncé ce matin que j'aurais beaucoup à souffrir aujourd'hui; mais ils me seront en aide. Et ses lèvres murmurèrent une courte prière, après laquelle elle put répondre à toutes les questions qui lui furent adressées, sans trouble et sans frayeur. Elle raconta son enfance, les misères du pays où elle avait vécu, les ravages, les meurtres, les dévastations inouies dont elle avait été

témoin, et les promesses que ses anges étaient venus lui faire de l'envoyer un jour au secours de la France, si elle menait une vie très pure et très chrétienne.

— Et votre vie a-t-elle donc été toujours si sainte et si pure que vous ayez le droit de compter sur une telle protection? dit aigrement le frère Séguin.

La jeune fille répondit avec simplicité :

— J'ai toujours été gardée par mes anges; ils veillent encore sur moi nuit et jour, et sans doute, si j'avais failli devant Dieu, ils m'auraient abandonnée.

— Elle parle comme une sainte enfant, dit l'archevêque d'Embrun à monseigneur le chancelier. Et tous deux s'entretinrent un moment tout bas.

Le sire Jean de Metz alors s'avança. Son âge était vénérable, et sa réputation celle d'un chevalier scrupuleusement intègre. Il rapporta les témoignages du curé de Domremy et du frère Pasquerel, et dit qu'il avait vu Jeanne, à Vaucouleurs et pendant le chemin, comme une sainte, si pure et si chaste, que, chose étonnante! ceux qui l'approchaient, même dans d'autres vues, ne pouvaient conserver en sa présence que des pensées chastes et pures comme elle.

Poulengy, interrogé à son tour, dit les incidens de leur merveilleux voyage à travers un pays occupé par des troupes ennemies, et comment, guidée par des voix mystérieuses qui lui parlaient, elle avait passé avec son escorte au milieu des camps les mieux gardés et des défilés les plus dangereux, à travers des torrens débordés et des routes rendues impraticables par les pluies de l'hiver, et toujours sans rencontrer aucun obstacle. — Dieu me fait mon chemin, nous disait-elle. Et nous avancions, en effet, comme si des anges nous eussent ouvert et aplani les chemins.

Après ces dépositions, l'assemblée resta quelques momens silencieuse; chacun se regardait étonné. La Trimouille contenait sa fureur; mais il se prenait à haïr cette fille par instinct, comme l'ange des ténèbres hait celui de la lumière. L'infatigable Jean Séguin lut dans son âme, et pour servir sa haine il reprit :

— Comment voyez-vous les anges dont vous parlez? Est-ce matériellement et substantiellement avec les yeux charnels de votre corps, ou spirituellement et immatériellement avec les yeux intérieurs de votre esprit?

— Je ne comprends point ces subtilités de langage, dit Jeanne. Je les vois comme je vois ici ceux qui m'entendent.

— A quoi ressemblent-ils?

— Ils ne ressemblent à rien de ce qu'on connaît sur la terre, et c'est une joie digne du paradis seulement de les voir. Vous me demandiez tout-à-l'heure si ma vie était pure, continua la jeune fille en s'adressant aux prélats : et comment ne le serait-elle pas? Qu'y a-t-il ici-bas qui puisse plaire aux yeux ou à l'esprit de celle qui est ainsi favorisée par des visions célestes? Tout sur la terre paraît terne et sans couleur, et ce corps, ajouta-t-elle en regardant ses mains qui eussent fait l'envie d'une reine, ce corps n'est qu'une boue pesante dont l'âme voudrait se délivrer.

L'archevêque d'Embrun la regardait avec bonté; car les paroles de la jeune fille trouvaient un écho dans son cœur, tout brûlant d'amour divin sous les glaces de l'âge.

—Ah! messeigneurs, ajouta-t-elle en se retournant vers lui et les autres prélats, je le demande à vous, qui avez le bonheur de servir le Tout-Puissant : hors aimer Dieu et lui obéir en tout ce qu'il ordonne,

quelle joie ou quel plaisir peut-il y avoir sur la terre?

Jacques Gélu, le vénérable évêque d'Embrun, et Christophe de Harcourt, évêque de Castres, qui l'écoutaient attentivement, la regardèrent alors avec un grand intérêt, et dirent :

— Cette jeune fille a compris les choses du ciel mieux que pas un de nous, et ses paroles sont utiles à tous les âges.

C'étaient des hommes d'une piété sincère, et le langage de la jeune inspirée les toucha. L'archevêque d'Embrun se leva, et dit :

— Les discours de cette fille des champs, sans science et sans lumières humaines, confondent notre raison, et, je l'avouerai, touchent profondément notre âme. Où cette simple bergère a-t-elle pris des paroles et des sentimens qui nous remuent ainsi le cœur? Je ne sais; mais ils me semblent empreints d'une sainte inspiration. Beaucoup ici sont loin de ces idées, ajouta-t-il en voyant l'incrédulité se peindre dans les regards de La Trimoille et de ses amis; mais quand Dieu se retire du conseil des superbes qui l'ont dédaigné, il se plaît quelquefois à parler par la bouche des simples et des enfans; souvent il a dit à des

femmes pures et sans tache des secrets qu'il taisait même aux sages. La Vierge sainte qu'il a choisie pour en faire le ressort puissant de notre rédemption était la plus humble des créatures, et c'est pour son humilité qu'elle fut choisie dans les conseils de Dieu. Qu'étaient les sibylles des anciens temps? qu'étaient les prophétesses de nos vieilles forêts? C'étaient de simples femmes dont Dieu se servait pour manifester sa volonté *; c'étaient des êtres merveilleux qui, semblables aux échos de la montagne, recevaient en eux-mêmes toutes les clameurs de leurs temps, et les redisaient en gémissemens lamentables aux peuples désolés. Les malheurs de notre chère France ont trouvé leur écho dans le cœur de cette jeune fille; tous les maux de la patrie se sont résumés en elle : elle est comme Rachel sur la montagne; elle est comme la voix qui criait à Jérusalem, comme celle qui criait à Ninive : Faites pénitence. Mais, sibylle chrétienne, elle apporte aux maux le remède, et vient vous dire au nom de Dieu : Levez-vous et suivez-moi. Eh bien! eh bien! cœurs ingrats, reconnaissez la

* Voyez Jac. Gélu, *de Puella Aurelianensi*.

miséricorde de Dieu, et suivez-la. Ma fille, je te bénis! dit le bon archevêque en finissant; car, je le sens, Dieu est avec toi.

A ces paroles, beaucoup de cœurs s'émurent dans l'assemblée; mais alors Jean Séguin, et après lui Pierre Lombard, tous deux chargés de pousser avec rigueur l'instruction sur Jeanne, prononcèrent chacun un très long discours (car, dans ces temps, le bien-dire, l'éloquence, résidaient dans une intarissable faconde). Tous deux, pour détruire l'effet des sentimens énoncés par l'archevêque, s'appliquèrent à prouver, par les règles d'une logique rigoureuse, qu'on ne pouvait ni ne devait croire Jeanne, et qu'ajouter foi à ses paroles serait une impardonnable et damnable imprudence; car tout tendait à prouver que cette fille était sous l'influence immédiate de l'ennemi du genre humain. Jean de Metz et Poulengy invoquèrent en vain les témoignages qu'ils avaient rapportés; les archevêques d'Embrun et de Castres cherchèrent tout aussi vainement à opposer leur conviction à la leur : tous deux, arrogans et fiers de la prépondérance que leur donnaient leurs degrés à l'Université, et tous deux épousant les intérêts de ceux qui s'opposaient à

Jeanne, voulurent l'emporter de haute lutte. Enfin le frère Séguin finit son discours en apostrophant Jeanne d'un ton violent et passionné :

— Qui peut savoir au nom de qui vous venez au milieu de cette cour déjà trop divisée? Quels sont ceux qui vous ont instruite? Qui sait si l'intrigue et l'astuce ne vous ont pas seules donné cette mission que vous prétendez avoir reçue? Peut-être êtes-vous envoyée par les ennemis mêmes de la France, ou par des mécontens qui espèrent semer ici le trouble et en recueillir les avantages? Non, non, croient en vous les gens qui se laissent entraîner par de vaines apparences et par de faux semblans de vertus et de candeur; nous, chargés de démasquer l'imposture, nous ne nous prendrons point à ces piéges grossiers, et si tout-à-l'heure vous ne nous montrez un signe certain pour nous faire connaître par quel droit vous venez ici vous immiscer dans les affaires de l'État, nous le déclarons, le roi ne pourra ni ne devra vous confier la moindre partie de ses hommes d'armes; car, nous le disons hautement, ils seraient en péril.

— Eh bien! moi, je la suivrai, s'écria Dunois.

— Et moi, dit Jean de Metz.

— Et moi, dit Poulengy.

— Et moi et moi, s'écrièrent tout ce qu'il y avait de voix généreuses dans le conseil.

Charles leur fit à tous un geste de la main pour les engager à se taire, et pourtant on voyait qu'il partageait leur transport généreux; pour Jeanne, elle les remercia du regard.

— Par mon Dieu tout-puissant! s'écria-t-elle avec une énergique assurance, ce n'est point ici que je dois vous donner des signes; mais conduisez-moi vers Orléans, et vous saurez s'il faut me croire; car je vous le dis, le signe que je dois vous donner, c'est de faire lever le siége de la ville. Partons, et vous verrez.

— Oui, partons! s'écria l'impatient Dunois.

— Soyez calme, lui dit Charles.

— Laissez poursuivre l'interrogatoire, reprit l'archevêque de Reims; avant tout, il faudrait savoir quelle a été la vie de cette jeune fille. De grands dons sont accordés à la pureté; mais ici personne ne connaît ses premières années.

Plusieurs voix s'écrièrent.

— Regardez-la seulement?

En effet, rien ne pouvait être plus candide et plus virginal que ce front de seize ans, qu'aucun souffle n'avait terni, qu'aucune pensée profane n'avait traversé.

— Quel homme sage s'en rapporte aux apparences? répliqua frère Séguin.

— Madame, on doute de Jeanne, s'écria Clotilde en s'approchant vivement de la reine; octroyez-moi la grâce de dire sur elle ce que je sais.

— Faites, ma fille, répondit Marie. Elle n'a point encore appris à abandonner ses amis, ajouta-t-elle tout bas à l'oreille d'Agnès; cette jeunesse de cœur est touchante.

Le sire de Metz s'était avancé de nouveau; l'archevêque lui dit :

—Je ne prétends point révoquer en doute le témoignage d'un digne chevalier tel que vous : il est suffisant pour tout le temps qu'elle a passé sous vos yeux; mais, avant qu'elle vînt à Vaucouleurs, qui l'a connue ?

— Moi, dit Clotilde, s'élançant comme un oiseau près de Jeanne; moi, Clotilde de Prouville, sa sœur par le lait qui nous a toutes deux nourries; moi, qui

ne l'ai jamais quittée. Et la jeune fille vint se serrer près de Jeanne, et Jeanne la soutint dans ses bras, car elle était toute palpitante.

Le frère Séguin essaya de sourire de son visage fauve, et répondit avec ironie.

— Cette caution....

— Est comme celle d'un ange, interrompit Gaucourt, en s'avançant avec dignité; cette jeune demoiselle est ma parente, et je me fais garant de la vérité de ses dépositions.

Clotilde rougit, et remercia le sire de Gaucourt par un salut respectueux.

L'évêque d'Embrun prit alors la parole, et d'un air de bonté, s'adressant à Clotilde :

— Mademoiselle de Prouville pourrait-elle nous apprendre ce qu'elle sait de cette jeune fille ?

— Ce que je puis en dire, Monseigneur, c'est que nous l'avons toujours appelée la sainte, tant elle était sage et pieuse: elle était la meilleure de toutes les jeunes filles de nos domaines; toujours en prières ou au travail; douce, soigneuse, patiente et serviable; chacun l'aimait et la vénérait, et j'ai vu des gens venir de bien loin pour se recommander à ses prières;

et puis : brave.... avec cet air si doux, c'est un lion pour le courage. C'est Jeanne avec son frère, un généreux enfant alors comme elle, qui m'ont sauvée des flammes et du massacre de mon château; et depuis, combien d'actions sublimes ne lui ai-je pas vu faire! Aussi, ajouta la jeune fille, en regardant Jeanne avec tendresse, comme elle est aimée! Tout l'aime, enfans et vieillards, et jusqu'aux oiseaux des bois que j'ai vus parfois descendre des branches pour venir becqueter son pain et s'ébattre joyeusement auprès d'elle *; et vous tous, Messeigneurs, qui l'écoutez, si vous ne l'aimez pas bientôt vous-même, il faut donc que le monde et les cours rendent le cœur bien dur; car elle est chérie du ciel et de la terre. Et la jenne fille embrassa Jeanne en pleurant; elle était si émue, qu'elle pouvait à peine se soutenir.

Un murmure d'approbation se fit entendre dans l'auditoire. La Trimoille seul et le frère Séguin restèrent muets et hostiles. Le beau est pour les âmes troublées, ce qu'un jour pur est pour des yeux malades; il les blesse.

* Journal d'un bourgeois de Paris.

Séguin se mordit les lèvres, et reprit son interrogatoire, d'un air astucieux.

— Noble demoiselle, votre témoignage est d'un grand poids dans l'esprit de tous ceux qui vous écoutent, et nous allons encore l'invoquer sur un point où il peut nous éclairer. Parmi tous ceux qui aimaient Jeanne d'Arc, ici présente, ne s'en trouvait-il aucun qui la suivissent à l'église,... aux champs,... au bois,... en tous lieux, et qui....

Clotilde regarda le frère Séguin avec étonnement, il continua :

— Ne s'en trouvait-il aucun qui l'aimât.... autrement,... plus tendrement,... plus vivement que les autres?

— Je pense, mon frère, interrompit le roi, que Clotilde ne vous comprend pas; veuillez vous expliquer plus clairement.

— Je crois que j'ai compris, dit la jeune fille en rougissant; le révérend frère veut savoir si quelque jeune homme aimait Jeanne, comme autrefois Jacob aima Rachel.

— Oui, ma fille, dit Charles en souriant.

— Je n'en ai point connu, répondit Clotilde.

Alors Poulengy s'avança :

—J'en ai connu un ; c'était un chevalier de quelque renom déjà, dit-il avec émotion. Malgré la distance qui les séparait, il eût bien travaillé quinze ans pour l'obtenir ; mais en s'approchant d'elle plus souvent, il comprit que ses pensées n'étaient point sur la terre, et qu'on ne pouvait l'aimer que comme on aime les saintes qu'on invoque. Tous ceux qui l'ont connue à Vaucouleurs ont eu pour elle les mêmes sentimens ; je puis l'affirmer.

Clotilde remercia Poulengy du regard ; elle avait bien compris quel était ce chevalier, et lui savait bon gré de son témoignage.

— Mon sort n'est pas semblable à celui des autres femmes, dit Jeanne tristement ; aucune joie n'éclairera mes jours, et je ne dois jamais être ni épouse ni mère : j'en ai fait le vœu depuis long-temps.

— Et pourquoi ? reprit le roi.

— Parce que Dieu me veut toute à lui, afin que je puisse vaquer sans obstacle à l'œuvre pour laquelle il m'a réservée, dès mon enfance. Et maintenant, qu'attendez-vous pour accomplir ses desseins ? Pendant que vous discourez ici, le temps passe, le péril

augmente ; hélas ! hélas ! faut-il donc tant marchander le salut ! Oh ! sire, donnez-moi des armes, un cheval, et pour combattans, ces chevaliers qui veulent me suivre ; et mort et malheur aux Anglais !

— Oui, oui, mort et malheur aux Anglais ! répéta-t-on de toutes parts.

Clotilde à ces cris s'échappa des bras de Jeanne, et courut se blottir près de la reine qui baisa son front, et lui dit :

— Bien, mon enfant !

— Qu'attendons-nous ? s'écria Dunois ; cette fille est envoyée de par Dieu ; je le jurerais sur ma bonne épée.

— Oui, oui, s'écria La Hire, assez de lenteurs, assez de méfiance ; que risquons-nous donc de la suivre ?

— Suivons-la, suivons-la ! Dieu est avec elle, et nous vaincrons sous ses yeux.

La Trimoille, le frère Séguin et Pierre Lombard, essayèrent encore d'élever la voix, mais personne ne se joignit à eux, et les trois évêques, écoutant la clameur de toute cette jeunesse bouillante, dirent à Charles :

— *Vox populi, vox Dei.*

— Eh bien! qu'on lui fasse une armure, qu'on lui donne un cheval, des pages, des varlets, et que Dieu la conduise, dit Charles en se levant.

Chacun se retira : Gaucourt vint prendre Jeanne. Quand elle passa près de la reine, elle salua profondément.

Agnès lui dit tout bas :

— Noble fille, je t'envie; tu vas combattre pou l'honneur et ton roi, et le monde redira ton nom.

— Je vais combattre pour la France sous le regard de Dieu. Ma vie est à lui; il la prendra bientôt; mais c'est lui et non le monde qui me récompensera.

— Seigneur de Gaucourt, vous l'emportez par une intrigue trop grossière, s'écria La Trimoille, quand il eut quitté la salle du conseil; et que pouvez-vous espérer d'une si pauvre ruse? Au reste, nous verrons, ajouta-t-il avec hauteur, si ce triomphe sera d'une longue durée.

— Une conduite droite et sincère est souvent la meilleure ruse, dit Gaucourt, en le regardant avec calme et dignité.

XV

Le soir de ce jour, on se réunit chez la reine. Tout ce que la ville contenait de seigneurs et de nobles dames vint se rassembler autour d'elle : c'était madame de Joyeuse, fille du président de Provence, Louvet ; elle était veuve, et reparaissait depuis peu de temps à la cour. C'était madame de La Trimoille,

la plus belle, la plus spirituelle, et, disent les chroniqueurs, la plus dangereuse femme de son temps; elle était plus parée et plus éblouissante que jamais; peut-être se préparait-elle à disputer un cœur sur lequel elle avait cru régner, et qui lui échappait sans retour. C'était mademoiselle de Helly, petite-fille de Jean de Helly, celui qui vint, après la bataille de Nicopolis, négocier le retour des captifs. Puis Marguerite de Bouligny, femme du trésorier de l'épargne, mademoiselle de Beuil, nièce de madame de La Trimoille, et aussi madame de Trèves, se remarquaient par leur magnificence et leur beauté; puis les sires de Laval, de Chabannes, Saintrailles, arrivé la veille; La Hire, le sire de Raiz, le sire Ambroise de Loré, le fameux capitaine Florent d'Illiers, le sire de Trèves et La Trimoille, toujours ministre, toujours tout-puissant, par suite d'un ascendant qui, pour être inexplicable, n'en était pas moins fort. Tous ces hommes étaient groupés autour du roi, et la foule était plus grande encore que d'ordinaire.

C'est que, depuis l'arrivée de Jeanne, on ne parlait plus au palais ou dans la ville que de la jeune ins-

pirée. Son extase devant le roi et ses interrogatoires du matin même faisaient le sujet de tous les entretiens : chacun voulait la voir ; l'enthousiasme pour la noble fille était grand, et sa vue, loin de le détruire, l'augmentait encore.

Elle était assise sur un escabeau, près de la reine, dans le plus simple costume. Marie lui avait fait offrir un vêtement splendide *; mais Jeanne l'avait refusé en alléguant son vœu de ne plus porter l'habit de son sexe, avant d'être rentrée dans la vie obscure, où la modestie d'une jeune fille peut se cacher. Elle était revêtue d'une simple robe longue d'estamet brun, ainsi que la portaient alors les hommes âgés ou d'une profession sérieuse ; la chaîne d'or et de rubis que la reine lui avait donnée ornait son cou, et ses tresses blondes, tombant aux deux côtés de son visage, relevaient sa beauté : c'était tout ce qu'elle avait gardé de la parure féminine. Sa simplicité contrastait avec la magnificence des seigneurs et des dames au milieu desquels elle était placée : tous se montraient vêtus de velours broché d'or ou d'argent, et couverts de

* Chronique de la Pucelle.

superbes pierreries. La magnificence alors était grande, malgré la misère, et chacun, en allant à la cour, se parait de ce qu'il possédait de plus beau; les femmes surtout étalaient un grand luxe d'ajustemens et de bijoux de toutes sortes, malgré les remontrances de quelques prédicateurs en grand renom qui essayaient de faire rentrer les superfluités mondaines dans le trésor de la charité en les frappant d'anathème.

Jeanne était donc là seule, dans sa simplicité, assise près de la reine. Dunois, La Hire, Gaucourt, le comte d'Alençon et d'autres grands guerriers se tenaient auprès d'elle, et parlaient guerre, combats et hauts faits d'armes. Les yeux de Jeanne s'arrêtaient avec joie et avec orgueil sur ces preux chevaliers, l'honneur, la gloire et l'espoir de la France, et c'était avec son âme tout entière qu'elle les écoutait raconter leurs grands coups de lance. Dunois disait les exploits de Saintrailles, et comment il lui avait vu mettre un jour seul en fuite un gros d'ennemis. Saintrailles à son tour contait les hauts faits de La Hire; il disait comment, tout jeune encore, il avait, avec quarante lances, balayé six fois autant d'hommes

d'armes; comment il avait fait le comte de Vaudemont prisonnier dans les guerres de Champagne, et puis ses derniers prodiges au siége d'Orléans. Saintrailles était intarissable quand il parlait de La Hire; c'était son héros. Jeanne entendait là des merveilles de vaillance et d'habileté qui la rendaient fière par avance de ses compagnons d'armes. Dunois la voyant si attentive à les écouter, lui dit tout-à-coup :

— Jeanne, ce n'est plus du passé qu'il nous faut parler présentement, mais bien de l'avenir. Dans peu, vous allez nous conduire devant Orléans, et c'est avec joie que nous vous suivrons; mais, dites-moi, comment comptez-vous nous faire pénétrer avec des vivres et des munitions de toutes sortes dans une ville assiégée par vingt mille ennemis?

La Hire ajouta :

— Ils sont retranchés dans de fortes bastilles, entourées par des fossés profonds que la Loire alimente; ils sont défendus par des pierriers, des bombardes et des coulevrines, manœuvrées par les plus habiles coulevriniers du monde.

La reine et ses dames, entendant questionner ainsi

Jeanne, se tournèrent de son côté, elles attendaient avec curiosité sa réponse. Mais la jeune fille regardait Dunois et Saintrailles tout étonnée.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle en joignant les mains, et son enthousiasme paraissait avoir fait place à la tristesse, les hommes ont-ils donc inventé tant de moyens de se détruire! Des pierriers, des bombardes, des coulevrines, qu'est-ce que tout cela? J'en entends parler ici pour la première fois, et je croyais qu'on dût se battre seulement corps à corps.

Les guerriers se regardèrent avec un sourire. Quant à La Trimoille, debout auprès du dais de la reine, il dit avec un éclat de rire sardonique et triomphant :

—Eh bien! sire de Gaucourt, que pensez-vous de ceci? Voilà, je l'affirme, un admirable chef de guerre!

— Pourquoi pas, dit Saintrailles. En sortant du manoir de mon père, je n'en savais guère plus, et je n'ai jamais connu d'autre artifice à la guerre que d'aller en avant.

Gaucourt, sans répondre à La Trimoille, s'approcha de Jeanne, et lui dit avec un accent paternel

où perçait la foi ferme qu'il avait dans sa miraculeuse mission :

— Jeanne, que comptez-vous donc faire quand vous serez devant Orléans ?

— Je ne le sais pas ; mes voix ne me l'ont point encore appris. Mais ne craignez rien, noble Dunois, ni vous vaillans chevaliers, je prierai, nous prierons ensemble le soir, le matin et à midi ; mes anges descendront du ciel, ils viendront nous guider, et nous remporterons la victoire. C'est là ce qu'ils m'ont dit.

— Bien ! bien ! nous vous croyons, s'écrièrent les chevaliers.

— Mais, ajouta-t-elle avec une douceur naïve, semblable à celle d'un enfant, pour que Dieu combatte avec nous, messires, il faut que nous soyons purs de péchés autant que nous puissions l'être sur la terre.

— Oh ! Jeanne, dit La Hire, si vous croyez que les hommes de guerre soient des saints, vous vous trompez étrangement. Il faut bien que vous le sachiez à l'avance ; autrement, vous seriez épouvantée de tout ce que vous verriez parmi nous. Nous avons tous

fait des choses que notre métier autorise, mais qu'il vaudrait mieux pour nous n'avoir point faites.

— Le passé est passé, messire La Hire; vous en compterez avec Dieu; mais ce n'est point ici une guerre ordinaire, répondit la jeune fille en se levant, les joues rouges et le regard animé; tout doit y être différent : c'est une sainte croisade où nous combattrons pour accomplir la volonté de Dieu, et je dois vous le dire à tous, sires chevaliers, je n'accepterai pour compagnons d'armes et pour soldats du Seigneur que ceux d'entre vous qui auront purifié leur conscience par un humble aveu de leurs fautes.

Gaucourt fit un signe de croix sur son cœur, comme il en avait pris l'habitude pendant sa longue captivité. Les chevaliers se regardèrent.

La Hire et Saintrailles s'écrièrent tous deux :

— Comment! comment! il faudra nous confesser et demander la rémission de nos fautes!

— Oui, dit Jeanne, il le faudra si vous voulez vous ranger sous ma bannière bénie; car je ne dois mener au combat que ceux qui sont dignes de mourir pour une sainte cause.

Les deux chevaliers demeurèrent un peu confus.

Jeanne reprit :

— Seigneur La Hire, vous qui combattez si audacieusement que vous risquez chaque jour votre vie dans la bataille, ne priez-vous donc jamais le Dieu des combats?

— Je le crains, dit Charles, qui s'était avancé et qui les écoutait. Mon vieux La Hire est meilleur guerrier que bon chrétien.

La Hire était un homme assez rude et grossier, terrible à la guerre et presque aussi terrible dans la paix; car il avait pris dans ces tristes temps l'habitude de vivre partout comme en pays conquis, pillant, rançonnant ou levant des contributions de guerre indistinctement sur amis ou ennemis; mais si brave, si dévoué, si généreux, que, dans les cartes inventées sous le dernier règne, Gringonneur avait donné son nom au valet de cœur, destiné à représenter la loyauté chevaleresque à son plus-haut degré.

Dunois sourit à Jeanne et lui dit :

— Vraiment, vous vous trompez : je suis témoin que La Hire est meilleur chrétien qu'il ne vous paraît être. Nous étions ensemble sous les murs de Mon-

targis, et, pour le dire en passant, nous y donnions de bons coups de lance; cependant nous étions accablés par le nombre, et nos hommes d'armes tombaient autour de nous comme l'herbe fauchée. La Hire, Saintrailles et moi, demeurés presque seuls, nous allions nous élancer par une brèche que nos gens venaient d'ouvrir dans les retranchemens des Anglais; le péril était imminent; nous allions affronter douze cents lances enfermées dans des murs. Alors mon chapelain s'avança, et nous dit : « La mort est certaine à l'autre côté du fossé; recommandez vos âmes à Dieu, repentez-vous de vos péchés, et je vais vous absoudre. » Nous nous signâmes tous, nous confessâmes à haute voix nos péchés, et le saint homme nous bénit.

— Et vous remportâtes la victoire ! s'écria Jeanne, parce que Dieu était avec vous.

— C'était une confession *in extremis*, reprit La Hire; c'est ainsi que la nomma, je crois, le chapelain. Elle fut courte; mais je me souviens de la prière qui l'accompagna, et je la répète encore quelquefois.

— Je voudrais connaître la prière de mon brave

La Hire, dit Charles, s'il n'a point de répugnance à nous la réciter.

— Ma prière n'est pas longue; mais elle est bonne, puisque Dieu l'exauce toujours. Et La Hire, joignant ses deux fortes mains, dit à demi-voix : « Dieu, « je te prie que tu fasses aujourd'hui pour La Hire « autant que tu voudrais que La Hire fît pour toi, « s'il était Dieu et que tu fusses La Hire *. » Le vieux guerrier regarda Jeanne et ses compagnons; car, affirme le chroniqueur contemporain, il croyait très bien dire.

Saintrailles et Dunois se regardèrent, et Charles sourit; mais Jeanne leur dit d'une voix pénétrée :

— Messires, je crois que le Seigneur agrée cette prière sortie d'un cœur rempli de foi et d'amour : cela vaut mieux que de belles paroles. Vous vous étonnez, messires, et peut-être que pas un de vous ne dit si bien.

La reine et le roi regardaient en silence; ils se plaisaient à ce que disait Jeanne. Dunois, à qui la

* Chronique de la Pucelle.

jeune fille paraissait s'adresser plus directement, répondit :

— A la vérité, depuis un temps j'ai trop mis le Seigneur en oubli. Que voulez-vous, Jeanne, à la guerre on a peu de temps pour dire de longs *oremus*, et notre métier n'est pas très chrétien.

— Et ne savez-vous pas, s'écria la jeune fille, que le Seigneur est le Dieu des armées? Quand donc le prierons-nous, si ce n'est quand nous allons donner ou recevoir la mort? Oh! je ne combattrai point près de ceux qui ne prient pas : ceux-là ne sont pas et ne peuvent être les soldats de Dieu; ce sont les exécuteurs de Satan, ce sont des bourreaux; car, voyez-vous, seigneurs, la guerre est sainte ou impie, selon que l'on combat pour que les desseins de la Providence s'accomplissent, ou seulement pour satisfaire sa passion, sa vengeance ou ses mauvais désirs. Voyez les guerres des Israélites et celles des Amalécites : les unes étaient saintes, les autres impies; les enfans de Dieu triomphaient, et ses ennemis tombaient dans la poussière, ainsi que nous verrons bientôt tomber ceux de notre chère France, que Dieu bénisse!

Chacun regardait Jeanne avec admiration; on se disait :

— Où donc cette jeune fille ignorante a-t-elle appris à parler avec cette puissance et cette autorité? C'est qu'on ne sait point dans le monde combien l'esprit nourri par la prière obtient de force et de clarté.

Dunois s'approcha d'elle :

— Jeanne, je redeviendrai bon chrétien pour que vous me laissiez combattre à vos côtés; nous servirons le même roi, le même pays et le même Dieu; nos espérances seront les mêmes. Jeanne, acceptez-moi pour votre ami et votre frère d'armes, et ma joie sera désormais de veiller sur des jours qui vont nous devenir précieux à tous.

Dunois accompagna ces paroles d'un regard qui pouvait faire penser que les charmes et le sublime enthousiasme de la jeune fille avaient fait une vive impression sur ce cœur jeune et ardent. Mais le calme séraphique de Jeanne n'avait rien de terrestre, et ne pouvait donner que des pensées graves et chastes comme elle. Saintrailles, dans sa vivacité toute méridionale, s'écria qu'il avait rencontré Jeanne le pre-

mier, et que, si elle choisissait un frère d'armes, ce devait être lui; car dès l'instant qu'il l'avait vue, il en avait fait la dame et souveraine de ses pensées, l'invoquant dans chaque entreprise.

Jeanne les regardant tous deux d'un sourire triste et doux :

— Vous êtes tous frères, unis par tous les liens qui unissent les hommes; vous êtes nés dans le même rang, dans les mêmes conditions; vos espérances, vos pensées, votre avenir, sont les mêmes. Quant à moi, je suis seule, je vivrai seule, et je mourrai seule. Qu'aucun de vous n'attache une pensée de son cœur sur moi; il ne m'est ni permis ni possible de la lui rendre. Je ne suis au monde que pour un but unique; quand il sera rempli, vous ne me verrez plus. Nous ne sommes ensemble que pour remporter la victoire; priez, prions tous, afin de l'obtenir.

Les trois guerriers restèrent silencieux; ils sentaient leurs cœurs prêts à l'adorer, comme un être céleste, et non comme une femme.

— N'est-ce point là quelque ange que le ciel a prêté à la terre? se dirent-ils.

Et dans leur âme naïve, ils se promirent de lui

obéir comme à une sainte, et de ne point partir de Chinon sans s'être réconciliés avec Dieu, par une sincère confession de leurs péchés.

Charles était resté muet, écoutant cette jeune héroïne ; l'espoir était rentré dans son cœur, un noble et généreux espoir.

— Dieu nous vient en aide, dit-il bas, en passant auprès d'Agnès, à laquelle il n'avait point parlé de la soirée, soit qu'il ait voulu lui montrer quelque froideur, ou que l'attention qu'il prêtait à Jeanne l'eût préoccupé tout entier. Il ajouta : La Providence nous suscite des cœurs moins durs pour nous que le vôtre.

Agnès baissa ses beaux yeux et ne répondit point; la reine était assez près d'elle pour entendre sa réponse, quoiqu'elle n'eût pu entendre ce que Charles venait de lui dire.

Le roi se rapprochant de Jeanne, lui annonça qu'il voulait lui former une maison comme tout chef de guerre devait en avoir une. Il désigna Jean Daulon, un brave chevalier, de mœurs austères et d'un âge déjà mûr, pour en faire son écuyer. Jeanne de-

de Laval, arrivés depuis peu, et dont il espérait renforcer son parti, comment du moins on n'avait pas choisi quelque noble dame un peu versée dans la science de la magie et dans les prédictions du grand Merlin, pour jouer ce rôle d'inspirée avec quelque succès. Les sibylles du temps passé, disait-il, avaient des trépieds d'or, et parlaient un langage élevé, digne en tous points des choses qu'elles annonçaient: on pouvait se laisser entraîner à leurs discours; tandis que cette pauvre petite bergerette.... qui donc pouvait-elle tromper?

Mais les sires de Laval, déjà fascinés par Jeanne, n'écoutaient qu'elle; La Trimoille sentit bientôt que tous les esprits et toutes les espérances se tournaient vers cette jeune fille; il comprit que l'engouement achevait ce que l'enthousiasme avait commencé, et qu'il ne fallait point lutter contre cette toute-puissance, de peur de se briser contre elle; seulement il essaya du moyen qui, jusqu'alors, lui avait soumis l'esprit d'un roi jeune et indolent, que les obstacles fatiguaient : il éleva des difficultés.

—Sire, dit La Trimoille, répondant aux instances du roi, pour que cette fille puisse partir, il faut la

monter, l'équiper, lui préparer une maison; il lui faut une suite nombreuse : c'est là, sans doute, une dépense à laquelle le trésorier de votre épagne saura bien subvenir.

— Après, dit le roi, sèchement.

— Mais ce qu'il ne saurait vous procurer, quelles que soient ses abondantes ressources, ajouta-t-il avec ironie, ce sont les vivres, les munitions de guerre et de bouche, et les secours d'hommes, d'argent et de chevaux, qu'il faut conduire à Orléans. Depuis six mois les habitans de la ville assiégée manquent de tout; ils ont mangé jusqu'aux harnais de leurs chevaux, et jusqu'à leur chaussure; ils sont réduits à la dernière extrémité. Pénétrer dans la ville sans leur porter les secours qu'ils réclament serait une dérision, puisque ce serait aller seulement assister à leurs funérailles.

— Qui songe à marcher sur Orléans sans lui porter les secours que sa misère exige? dit Charles avec impatience.

— Eh bien! sire, où prendre les 100,000 écus d'or qu'il nous faut pour cette expédition? Je vous l'ai dit déjà, les finances sont épuisées, les impôts ne se

perçoivent plus, et je ne sais aucun moyen de les renouveler.

— Par saint Jean! sire de La Trimoille, s'écria le roi rougissant d'indignation, que je veuille faire demain un tournois en l'honneur de quelqu'une de vos belles potégées, et vous trouverez Juifs ou Lombards pour me procurer de l'argent; mes plus folles dépenses ne vous prendront point au dépourvu : il n'y a donc que pour l'honneur de votre roi que vous n'ayez jamais aucune ressource prête! Oh! Richemont ne m'aurait pas laissé tomber dans cet abaissement.

La Trimoille ne répondit point; il rongeait le bout de son gant armorié avec l'impassibilité d'un homme accoutumé à laisser passer les orages, à attendre le moment de reprendre l'empire qu'on lui disputait souvent, mais que jusqu'alors on avait toujours fini par lui abandonner, parce qu'il possédait une certaine entente des affaires.

Charles jeta les yeux sur Jeanne, comme s'il l'eût invoquée; la jeune fille avait les regards baissés, et ne les leva point. Le roi resta pensif.

Agnès écoutait, et ne perdait ni une des paroles ni

un des regards de. Charles; elle les suivait avec anxiété.

D'où vient le trouble qu'Agnès éprouve dans son esprit? Elle a repoussé l'amour du roi, par fierté, par devoir; elle s'est montrée sévère avec lui jusqu'à la dureté, et maintenant elle épie un regard et un sourire, et ne les trouve plus. Hélas! une femme ne connaît-elle son propre cœur qu'au premier coup dont elle frappe l'amour qu'elle ne croyait point partager.

Depuis le soir de l'arrivée de la reine, Charles ne lui a point parlé; quand elle l'a revu, Jeanne occupait seule sa pensée; il ne parlait que d'elle, et tout à l'heure encore, en lui adressant quelques mots remplis d'amertume, ses yeux étaient froids et ne cherchaient point les siens. Ah! disait la belle Agnès en elle-même, c'est au moment où je le repousse avec un orgueilleux dédain, qu'une autre vient des extrémités de son royaume lui offrir d'aller combattre et mourir pour lui. Elle est jeune et charmante, et si comme nous elle resplendissait de parure, qui pourrait lutter avec sa beauté? Comme il la contemplait ce matin,

et comme il la contemple encore, tout en parlant au sire de La Trimoille !

Agnès resta quelques momens plongée dans de profondes réflexions ; puis tout-à-coup, inspirée par une pensée soudaine, elle se leva, s'avança près du sire de La Trimoille et du roi, tous deux appuyés contre le dais royal.

— Si les coffres du roi sont vides, sire de La Trimoille, que ne faites-vous donc un appel à toute noble dame ou demoiselle, au nom du roi notre seigneur. Vous nous verrez nous dépouiller avec joie de nos richesses, afin de l'aider à recouvrer son héritage.

La Trimoille sourit, et lui répondit :

— Vous croyez, madame, que toutes les femmes ont le cœur aussi haut placé que le vôtre ; mais à l'épreuve vous verriez bientôt combien vous vous trompez.

— Mesdames, on nous calomnie, s'écria la belle Agnès, en s'adressant à toutes les femmes dont elle était entourée ; prouvons à ceux qui osent en douter, que la gloire souveraine nous est plus chère que ces vains ornemens.

Et mademoiselle de Fromenteau, prenant près de la reine une corbeille de filigrane d'un travail précieux, dont les habitans de Tours avaient fait hommage à la jeune souveraine quand elle avait traversé leur ville, elle y jeta ses bagues, ses bracelets de diamans, son collier de perles orientales, tout l'or monnoyé de son escarcelle, ainsi qu'une obligation de 12,000 écus d'or qu'elle avait reçue la veille; puis, faisant comme elle avait vu faire à la jeune Bohémienne avec son tambour de basque, elle tendit la corbeille vers toutes les dames de la reine, en disant :

— A nous, mesdames, à montrer si la prospérité des armes du roi nous est chère; et, belle, rayonnante, elle s'avança vers chacune avec son plus gracieux sourire.

Toutes les jeunes femmes qui entouraient la reine imitèrent l'exemple d'Agnès avec un élan plein d'enthousiasme; celles qui remplissaient la salle imitèrent les autres. Ce fut un mouvement général et spontané, un élan généreux, accompagné de larmes et de cris répétés de Vive la France et la bonne ville d'Orléans! périssent les ennemis du roi!

La reine, émue à ce spectacle, vint embrasser Agnès, et jetant sa couronne royale dans ses mains :

— Que Dieu te récompense, Agnès, lui dit-elle ; tu as un noble cœur !

Jeanne la regardait avec une tendre admiration.

Quand la corbeille fut remplie de pierreries éblouissantes et de perles précieuses, Agnès s'avança près du roi, et s'agenouillant devant lui, suivant les usages du temps, elle lui présenta les trésors qu'elle venait de rassembler ; mais elle ne put parler ; sa rougeur et l'élévation rapide de son sein trahissaient assez sa vive émotion. Charles la regarda d'un air où la reconnaissance et l'attendrissement étaient mêlés ; il ne la remercia point et n'osa rien lui dire. Quelles paroles auraient pu exprimer ce qu'il sentait ? — Mais s'adressant à la foule d'une voix tremblante, il dit en montrant les joyaux déposés devant lui :

— Voilà pour notre bonne ville d'Orléans... — Et pour moi le bonheur et la reconnaissance. Puis, ne pouvant plus maîtriser sa joie, il s'écria avec explosion :

— Jamais monarque, au milieu de sa toute-puissance, ne fut plus heureux que moi, car jamais il n'eut l'oc-

casion d'éprouver tant de dévouement et d'affection : mon cœur est plein d'une indicible joie.

Agnès s'enfuit par la porte secrète cachée près du dais. Un bonheur si grand, mais si orageux, remplissait son âme, qu'elle craignait de ne pouvoir le contenir. Oh! joies d'un cœur aimé, comme vous remuez toutes les passions qui sommeillaient en nous!

L'élan généreux des nobles dames fut bientôt connu dans la ville, et se répandit au loin dans toutes les provinces soumises encore à Charles VII. Toutes les femmes voulurent l'imiter, il n'y en eut bientôt pas une du parti royal qui n'eût rougi de porter bijoux ou diamans : tout vint entre les mains du roi, qui dit un jour à La Trimoille, avec fierté :

—Apprenez qu'en France c'est aux sentimens généreux qu'il faut toujours s'adresser; ceux-là sont inépuisables dans mon beau et cher royaume.

—Il faut en profiter, sire, répondit le favori, comme on profite de toutes les choses passagères.

XVI

Cependant les Anglais continuaient à presser le siége d'Orléans. Depuis plus de huit mois c'était sous ses murs qu'était concentré tout l'effort de la guerre, et bien du sang y avait coulé. Le comte de Salisbury, l'un des plus grands capitaines qu'eussent alors les Anglais, était venu l'investir au mois d'octobre de

l'année précédente; il y avait péri dans une reconnaissance, atteint d'un éclat de roche, lancé par un pierrier de la tour Notre-Dame *, et grand avait été le deuil dans le camp des Anglais, grande aussi la joie parmi les assiégés; mais cette mort n'avait apporté aucun allégement aux maux de la ville. Les mesures habiles qu'avait su prendre Salisbury, avec ce coup d'œil rapide qui distingue le guerrier consommé, avaient été continuées après lui. Jean Talbot, premier baron d'Angleterre, un des guerriers les plus renommés de son temps; le sire Guillaume Gladesdal, le sire de La Poole, le seigneur de l'Escale, et beaucoup d'autres guerriers d'un grand renom, avaient achevé les travaux commencés. Ils avaient fait construire autour de la ville dix fortes bastilles entourées de fossés profonds, et munies d'une formidable artillerie. Là, les troupes qu'ils commandaient s'abritaient du canon de la ville; ils interceptaient les communications, et harcelaient les assiégés, soit en lançant des bombes ou d'énormes pierres sur la ville, soit en empêchant les vivres et les secours de pénétrer dans ses murs. Ils

* Journal du siége.

usaient si durement de cette puissance, que les malheureux habitans se trouvèrent en peu de temps réduits à la plus déplorable extrémité : on ne pouvait plus y pénétrer ni en sortir qu'avec des peines et une adresse infinies, et chaque jour le blocus se resserrait davantage.

Le duc de Bedfort, frère du feu roi d'Angleterre, et régent du royaume pendant la minorité du jeune fils d'Henri V et de madame Catherine de France, avait nommé le duc de Suffolk pour commander devant Orléans, après la mort du comte de Salisbury. Depuis son arrivée, le siége avait pris un caractère de férocité qu'il n'avait point auparavant; les attaques étaient poursuivies avec un acharnement sans exemple; on brûlait les maisons, les granges, les pressoirs des faubourgs, et si les malheureux habitans essayaient de les défendre, ils étaient emmenés prisonniers et traités avec indignité.

Et cependant les Orléanais, admirables dans leur fidélité au roi et à leur seigneur bien-aimé, se résolurent à supporter tous les maux d'une guerre désastreuse, plutôt que de se rendre aux ennemis de la France. Aucun sacrifice ne leur parut trop grand

pour conserver au roi sa bonne ville, qui, depuis que Paris avait accepté la domination anglaise, était devenue la première bonne ville du royaume, et s'en glorifiait.

Quand ils s'aperçurent que ces faubourgs, mal gardés à cause de leur étendue, ne servaient qu'à disséminer leurs forces déjà si diminuées par la mort, les blessures et les maladies, ils se résolurent à les sacrifier; mais afin que les ennemis ne pussent profiter de leur abandon pour s'y loger, ils y mirent le feu de leur propre main, et s'enfuirent dans la ville; là, du haut des remparts, une population sans gîte désormais et sans abri, vit les flammes consumer leurs biens, leurs héritages, et les nombreuses églises, auprès desquelles reposaient les cendres vénérées de leurs pères. Que de cris, que d'imprécations s'élevèrent à la vue de ce douloureux holocauste!

C'est ainsi que fut détruite l'antique église de Saint-Aignan, évêque et patron de la ville; mais avant de la livrer aux flammes, quatre des principaux bourgeois avaient eu soin d'enlever son corps de la tombe où depuis près de mille années il dormait au milieu

de son troupeau. Les fidèles l'avaient suivi jusqu'à l'église où il fut déposé. Ils lui demandaient avec larmes de délivrer encore la ville qu'il avait autrefois protégée contre les cruautés d'Attila ([17]). L'église de Saint-Michel aussi fut détruite, avec ses beaux cloîtres et ses hauts clochers à campanilles élégantes; la chapelle du Martroy, l'église de Saint-Victor, assise au faubourg de la porte Bourgogne; celle de Saint-Michel sur les fossés; les Jacobins, les Cordeliers, les Carmes, Saint-Mathurin, Saint-Laurent, et d'autres riches édifices, qui faisaient des faubourgs d'Orléans les plus beaux de tous ceux qui entouraient aucune des autres villes du royaume. Les jardins, les vignes, toutes les plantations où l'ennemi aurait pu s'embusquer furent rasés à plus d'une lieue, encore que cette dévastation volontaire réduisît à la misère la plus profonde une immense population; mais, ainsi que le dit un auteur contemporain, hommes, femmes, enfans, vieillards, riches ou pauvres, ne pensaient plus à rien qu'à bien se défendre. Quand tout un peuple est possédé d'une idée si généreuse, qu'on s'en souvienne, il est plus facile de l'exterminer que de le réduire.

Aussi, ce siége que les Anglais avaient cru pouvoir terminer en peu de temps, s'était prolongé pendant tout l'hiver, avec des alternatives très diverses. Plusieurs fois pendant sa durée, de grands capitaines, trompant la surveillance des assiégeans, étaient venus s'enfermer dans la ville et partager ses périls. Dunois, le vaillant bâtard d'Orléans, plus engagé qu'un autre à lui prêter son secours par le noble sang qui coulait dans ses veines, était accouru l'un des premiers; le seigneur de Saint-Sévère, maréchal de France, le sire de Beuil, messire Jacques de Chabannes, sénéchal de Bourbonnais, le seigneur de Chaumont-sur-Loire, Étienne de Vignoles, dit La Hire, lequel était, au dire d'un auteur du temps, de moult grande renommée et vaillance, l'avaient suivi, ainsi qu'un grand nombre d'autres guerriers non moins connus pour leurs hauts faits, avec huit cents combattans, soit hommes d'armes ou archers et arbalétriers; ils s'étaient introduits dans la ville le 25 octobre, soit par ruse ou par force, et avec grand'peine; ils y avaient fait des prodiges de vaillance.

Plus tard, le comte de Clermont était parvenu à

pénétrer dans la place, ainsi que le sire de Culant, amiral de France, avec deux cents lances; Jean Stuart y vint aussi avec ses Écossais, et tous rivalisaient de zèle et de courage. Un coulevrinier, nommé maître Jean, rendait aussi d'importans services par son habileté supérieure. Il pointait et dirigeait sa coulevrine avec tant d'adresse, que jamais elle ne manquait son coup, et plusieurs chefs anglais avaient été renversés par lui.

Orléans s'était maintenu grâce aux efforts de ses vaillans défenseurs; mais était venue la terrible affaire de Rouvray, dans laquelle, ainsi que nous l'avons déjà dit, par suite de l'hésitation du comte de Clermont et de plusieurs fatalités singulières, huit mille Français avaient été taillés en pièces par quinze cents Anglais. Depuis cette fatale journée les maux des assiégés étaient parvenus à leur comble; tout espoir paraissait désormais perdu. C'était à cette époque que les échevins et les principaux bourgeois de la ville, réunis en conseil, et voulant encore essayer d'échapper au joug des Anglais, avaient député Saintrailles vers le duc de Bourgogne, pour le

supplier de prendre leur ville sous sa protection, et de la garder en dépôt pour la conserver au duc d'Orléans, leur seigneur et maître.

Le duc de Bourgogne, au milieu des splendeurs de sa cour, avait reçu très favorablement l'envoyé. Une telle offre ne pouvait lui déplaire, c'était un hommage à sa puissance et un appel à sa loyauté ; d'ailleurs peut-être était-il flatté de se montrer généreux envers le fils du malheureux prince que son père avait fait assassiner. Assez de sang avait coulé dans ces tristes dissensions. La division de la France en avait été le résultat, et le duc de Bourgogne, resté Français au fond de son âme, déplorait les malheurs du royaume, plus qu'il ne lui convenait encore de l'avouer. Quoi qu'il en soit, il partit tout aussitôt avec Saintrailles pour se rendre auprès du duc de Bedfort; il voulut lui transmettre lui-même le vœu des habitans d'Orléans, afin de l'appuyer de tout le poids de son nom et de sa puissance. Il lui demanda donc en leur nom de remettre la ville en ses mains, pour qu'il la pût garder à son légitime seigneur, lequel réclamait par sa voix, au nom de l'honneur et de la chevalerie,

qu'on épargnât sa ville ou qu'on lui rendît la liberté de venir la défendre.

Le duc de Bedfort avait reçu Philippe-le-Bon dans le palais des Tournelles, au milieu de la magnificence toute somptueuse avec laquelle il l'avait orné. Il lui fit grande chère et noble accueil, avec promesse de tout sacrifier pour servir un si noble allié; il ordonna des fêtes splendides, pendant lesquelles se tinrent un grand nombre de conseils au sujet de la demande que venait présenter le duc de Bourgogne. Mais, ainsi que Jeanne l'avait annoncé à Saintrailles, elle y fut mal accueillie. Les Anglais croyaient maintenant la prise d'Orléans inévitable. On avait fait de grands frais pour arriver à ce résultat difficile; on avait perdu beaucoup d'hommes et de très illustres chefs; le comte de Salisbury, l'un des plus grands capitaines, y avait péri. N'était-il pas juste de le venger en mettant la ville au sac et au pillage, et ses défenseurs à rançon, au lieu de céder l'honneur et tous les avantages qu'on pouvait se promettre de la fin du siége au duc de Bourgogne, qui n'avait pas même voulu paraître sous les murs de la ville assiégée?

Un auteur du temps ajoute que le duc de Bedfort lui-même disait, malgré les beaux semblans dont il leurrait le duc Philippe : « Nous n'aurons pas battu si long-temps les buissons pour qu'un autre vienne en prendre les oiseaux. » Et, loin de retirer ses armées de devant la ville réclamée, il y fit conduire un grand renfort de troupes et de munitions de guerre que les malheureux Orléanais avaient vu arriver sous leurs murs le 17 avril *, pendant que des fêtes somptueuses se donnaient au palais des Tournelles en l'honneur de l'illustre négociateur.

Le duc de Bourgogne, averti de cette dérision, se plaignit avec hauteur et quitta Paris brusquement. Il retourna dans ses États, outré de colère et commençant à se repentir dans son cœur d'avoir poussé ses trop légitimes ressentimens jusqu'à s'unir aux ennemis de la France. Alors il envoya des hérauts à ses troupes devant Orléans pour les rappeler, se jurant à lui-même de ne plus prêter son secours ni son appui à ces Anglais orgueilleux pour ravager

* Journal du siége.

l'apanage du duc d'Orléans auquel il s'intéressait et dont il était destiné à finir plus tard les malheurs. Bourguignons, Picards, Champenois, et tous ceux des pays soumis à l'obéissance du duc Philippe, quittèrent donc le camp des Anglais, enseignes déployées, trompettes et clairons sonnant aux champs.

Les assiégés les avaient vu partir avec joie, et poussèrent des acclamations du haut des remparts. Ils n'auraient plus à combattre que des étrangers : c'était là un grand soulagement.

Mais les Anglais réunis en nombre immense se fortifiaient encore tous les jours; les abords étaient libres autour d'eux, et aucun secours ne leur manquait. S'ils avaient des blessés ou des malades, ils pouvaient les envoyer à Mung ou dans d'autres villes dont ils étaient les maîtres, afin de les faire soigner loin du théâtre de la guerre; des renforts venaient aussitôt les remplacer; ils se recrutaient incessamment, et vivaient dans une grande abondance de toutes choses; tandis que les malheureux assiégés, encombrés de blessés et de malades que faisaient la guerre et la famine, cernés de tous côtés, entourés de

bastilles et de tournelles défendues par des chefs habiles et gardées par des troupes nombreuses, voyaient arrêter tous les convois qu'on essayait de faire pénétrer dans la ville. Les vivres qu'on leur destinait s'en allaient grossir l'abondance de leurs ennemis, et la famine les dévorait.

Le menu peuple, toujours plus vite atteint par les grandes calamités, parce que dans les meilleurs temps il vit à grand'peine au jour la journée, succombait à toutes les misères. Des vieillards étaient morts, faute de nourriture, dans leurs tristes réduits; des mères avaient vu mourir leurs enfans sur leur sein desséché, et mouraient après eux dans une lente agonie; on ne voyait errer dans les rues que des spectres pâles et décharnés, aux orbites creusées par la faim, aux membres amaigris et sans force. Et pourtant, chose incroyable! on succombait à toutes ces horribles misères sans parler de se rendre.

L'amour qu'on portait alors à ses maîtres était donc bien puissant! c'était une force inconnue de nos jours, qui apprenait à tout souffrir, à tout braver, à mourir lentement de toutes les misères, plutôt que de

se soustraire aux devoirs qu'il imposait. Les sentimens alors étaient le mobile des actions. Cette force n'est pas toujours puissante sur la terre; mais elle est comptée devant Dieu, et il la seconde par des secours que toute la raison humaine ne saurait ni prévoir ni susciter.

Un jour, la misère s'était fait sentir plus cruellement qu'on ne l'avait encore éprouvée; elle avait répandu sur la ville entière un désespoir immense, sans bornes et sans terme possibles. Un bruit étrange se répandit dans le menu peuple : c'était un de ces bruits que personne n'a semé, dont on ne connaît jamais la source; on croirait qu'un ange l'a soufflé dans l'air en passant, comme autrefois ils répandaient dans les solitudes de Saaron le bruit de la bonne nouvelle. Tout-à-coup il s'étend, il se propage, il s'établit; chacun le croit, précisément parce qu'on ne sait d'où il est né.

On disait qu'une jeune fille, envoyée par la Providence, arrivait le soir même à Orléans pour secourir la ville en détresse. Elle était jeune, elle était belle, puissante en œuvres et en mérite, et Dieu l'avait en-

voyée au roi depuis peu. Sans doute, ajoutait-on, c'est monseigneur saint Aignan, le patron de la bonne ville, qui nous l'amène; il est grand temps.

D'où était né ce bruit? qui l'avait répandu?... qui pouvait le dire? Nul n'était entré dans la ville depuis bien des jours, hélas! on le savait trop bien par la faim qui se faisait sentir, et que rien ne venait apaiser. Les députés envoyés à Chinon pour implorer un dernier secours n'ont point encore reparu; sans doute ils n'ont pu franchir cette inexorable muraille d'ennemis qui entoure la ville, et sans ce miracle il faudra bien mourir. Mais, non, non! s'écriait-on du fond de sa misère, non! Dieu veille sur nous, et la délivrance approche.

D'où viennent ces bruits prophétiques que les peuples entendent parfois, ceux de destruction, ceux de miséricorde, n'importe? La voix qui criait dans Ninive, celle qui criait dans Jérusalem, celle qui plus tard criait dans Rome, non plus que toutes celles qui proclamaient la venue du Sauveur, étaient-ce là des accens humains? étaient-ce des voix de la terre qui proclamaient ainsi les menaces ou les miséricordes

du Tout-Puissant? Oh! qui peut le dire? N'y aurait-il pas plutôt dans l'air, dans les échos, dans le bruit des nuages planant au-dessus des cités, des sons précurseurs qui bruissent aux oreilles du peuple, et lui annoncent les torrens de miséricorde ou de calamités que le Seigneur va faire pleuvoir sur lui?

Quand ces paroles mystérieuses que personne n'a prononcées et que chacun répète viennent à se répandre ainsi de toutes parts, agenouillons-nous et prions, le Seigneur n'est pas loin.

XVII

Jeanne, l'envoyée du Seigneur, s'approchait de la ville assiégée. Depuis cinq jours elle avait quitté Blois, où les secours s'étaient réunis; elle marchait, enseignes déployées, au bruit des clairons et des trompettes, accompagnée par les bénédictions de tout un peuple qui criait :

— Marchez! marchez! et que la victoire soit avec vous!

Elle amenait avec elle un renfort de troupes valeureuses, animées par sa présence, et commandées par l'élite et la fleur de la chevalerie française. Tous ceux qui entouraient le roi avaient voulu la suivre, et jamais encore aucune expédition n'avait été entreprise avec un plus grand zèle : toute la jeune chevalerie de France était exaltée par les prodiges qui accompagnaient la mission de cette merveilleuse fille; la nouveauté, l'étrangeté qui présidaient à ses actions les charmaient.

Depuis Chinon, l'aumônier de Jeanne, frère Pasquerel, accompagné d'un chœur de prêtres, précédait l'armée, en étole et en surplis. Une bannière bénie, sur laquelle était peinte l'image du Sauveur, les guidait; ils chantaient des hymnes et des cantiques à la gloire de Dieu, et ne cessaient point d'élever leurs prières vers lui. Tous ceux qui suivaient Jeanne, se conformant à la condition qu'elle avait imposée, avaient été se jeter aux pieds des ministres de Dieu, et purifier leur conscience des péchés d'une vie de désordre et de violence. Elle avait

exigé le renvoi des femmes qui, d'ordinaire, encombraient l'armée ; toutes sans exception avaient disparu, et la vie des soldats était exemplaire. Chaque jour on s'arrêtait pour entendre avec recueillement et dévotion une messe solennelle que les prêtres célébraient, au point du jour, sous la voûte du ciel ; et les prières de tout une armée montaient vers Dieu à l'heure où la nature, sortant de son repos, loue le Créateur en élevant vers lui toutes ses voix mystérieuses et sublimes.

Ces guerriers, étonnés d'abord, et peut-être mécontens d'une vie si sévère, en éprouvaient cependant peu à peu cette sorte de bien-être inattendu qui naît de l'ordre et de la paix d'une conscience tranquille. Pendant tout le chemin, pas une querelle ne s'était élevée parmi les hommes d'armes ; pas un seul jurement ne vint offenser les oreilles pudiques de la jeune fille qu'ils nommaient la Vierge de France, et sous la bannière de laquelle ils marchaient avec un respect mêlé de surprise et d'enthousiasme. Quand ils passaient près d'elle, ces soldats, naguère ingouvernables et grossiers, parlaient bas et se sentaient prêts à s'agenouiller devant elle comme devant une sainte.

C'est qu'elle était bien sainte, en effet, cette admirable fille : chaque action de sa vie témoignait sa vertu ; elle était chaste et pure dans chacun de ses regards et dans chacune de ses paroles ; elle était compatissante et bonne pour tous, pieuse, charitable, et prête à tous les dévouemens. Rien de pareil n'avait encore paru sur la terre. Aussi dans l'armée il n'était pas un homme, si grand ou si obscur qu'il fût, qui n'eût voulu l'avoir pour sœur ou pour fille, ou qui ne l'eût souhaitée pour épouse, si quelque sentiment terrestre eût pu naître auprès d'elle. Chacun eût donné sa vie avec joie pour racheter la sienne, si un péril l'eût menacée. Ce fut ainsi que se passèrent les premiers jours de marche, et la vénération ne faisait que s'accroître.

Cependant, en approchant d'Orléans, quelques discussions s'élevèrent entre elle et tous ces chefs habiles au métier de la guerre. Jeanne voulait qu'on s'approchât hardiment des murs de la ville, en rase campagne, par les plaines découvertes de la Beauce. Elle disait :

Mes voix me l'ont dit ; il faut les écouter, sires chevaliers : vous vous en trouverez bien. Mais on lui

opposa de très fortes raisons, tirées de la prudence et de la tactique guerrière, à laquelle elle-même se reconnaissait inhabile; on disait que les ennemis verraient mieux de ce côté combien leur troupe était faible, tandis qu'en approchant du côté de la Sologne, les bois les cacheraient plus long-temps, et pourraient faire supposer l'armée plus nombreuse.

— Mes voix l'ont dit, répétait-elle; il faut se conformer à leurs ordres : elles savent mieux que nous tous ensemble ce qu'il convient de faire. Allons sans crainte et suivons leurs conseils; il le faut, marchons.

Cette insistance de Jeanne surprit les chefs; ils s'arrêtèrent pour délibérer entre eux, et ne l'appelèrent point au conseil. Il est vrai que les bastilles les plus fortes étaient du côté de la Beauce, le gros de l'armée des assiégeans y était rassemblé, et jamais aucun secours n'avait été dirigé sur ce point. Ce conseil parut aux guerriers d'une folle audace, et toute la confiance que Jeanne leur avait jusqu'alors inspirée s'affaiblit dans leur cœur.

— Cette jeune fille veut-elle donc nous perdre? dit un des plus vieux capitaines. Et la méfiance

était prête à remplacer une confiance illimitée.

Gaucourt seul, qui l'avait aussi suivie, restait inébranlable. Il disait :

— La foi ne balance pas; elle agit. Mais on ne l'écoutait point.

Dunois était inquiet lui-même. Il essaya pourtant de les ramener à la confiance qu'ils lui avaient d'abord accordée; mais il n'y put parvenir; alors, craignant les suites de ce premier mécontentement parmi les chefs, il se résolut à employer la ruse pour accorder ce qu'on devait à la prudence, et ce qu'on devait à la volonté calme, mais inébranlable, de la jeune inspirée. Il proposa de feindre devant elle de faire marcher l'expédition vers la Beauce, et de la diriger en réalité par des routes inconnues, à travers les bois, vers les plaines arides de la Sologne. Ce projet est adopté; on la trompe, et Jeanne, sans défiance, se croyant dans le chemin qu'elle avait ordonné de suivre, marchait au secours de la ville en chantant les louanges de Dieu, menant avec elle des vivres, des munitions de guerre, de la poudre, des armes, et plus et avant tout, le secours d'un bras à qui Dieu lui-même avait promis la victoire.

Cependant le conseil de la ville était assemblé jour et nuit depuis qu'Orléans paraissait réduit à la dernièr extrémité. Chacun venait y apporter ses lumières ou ses avis, et délibérer sur ce qu'il fallait faire. Jusqu'alors quelques espérances faibles et incertaines avaient encore brillé parfois; elles avaient soutenu les courages. Mais aujourd'hui tout espoir semblait perdu : la famine, les maladies, la misère sous toutes ses faces hideuses, allaient rendre la défense impossible, et les principaux de la ville étaient là, dans la chambre du conseil, mornes et abattus. Personne encore n'osait parler de se rendre; pourtant chacun sentait l'inutilité d'une plus longue résistance. Le seul maréchal de Boussac, qui commandait les forces de la ville, était aussi résolu, aussi inébranlable que jamais : c'était toujours ce même Jean de Brosse, ce terrible chambellan de Charles VII, qui naguère, sur un signe du connétable de Richemont, avait fait tuer sans miséricorde, presque sous les yeux du roi, son favori Lecamus de Beaulieu; parce que, dit un auteur du temps, il gâtait les affaires du roi son maître. C'était un vieux guerrier tout couvert d'acier, et dont l'âme était trempée comme son armure. Il était là,

hautain et sombre, lançant des regards terribles : il venait de parcourir la ville ; il avait vu la mort, la désolation, la famine, étendant partout leur ravage ; il avait vu que la résistance n'était plus possible. Elle avait été poussée au-delà des limites des forces humaines, et lui-même ne savait plus de quelle ressource user pour la prolonger davantage ; il ne savait plus qu'une chose, mais il la savait certaine et indubitable : c'est qu'il ne rendrait point sa ville aux Anglais. La plus implacable résolution était peinte sur son visage de bronze ; et, comme si toute cette assemblée muette qui l'entourait eût fait entendre une voix suppliante, il s'écria tout-à-coup en frappant du pied :

— Non, non ! plutôt mourir cent fois que de rendre la ville !

— Mourons donc, dit l'amiral de Culant, qui entrait dans la salle du conseil. Je viens de visiter l'arsenal : il ne nous reste plus de poudre que pour un jour. Demain les canons seront muets, ainsi que nous tous qui parlons ; car nous serons tous morts.

Des capitaines, des échevins, des conseillers,

tous les principaux de la ville étaient là, la douleur, l'effroi, la détresse, la faim, écrits dans leurs traits amaigris et décomposés.

— Je viens de parcourir la ville, dit le prévôt des échevins, en se levant pâle et l'effroi peint sur le visage ; et depuis la porte Regnart jusqu'à celle de Bourgogne, depuis la tour du Châtelet jusqu'à la porte Parisis, partout le spectacle qui s'est offert à mes yeux m'a glacé d'épouvante : la famine a été si entière ces deux derniers jours, que ce matin les rues sont jonchées de cadavres. A chaque pas, des malheureux à qui la faim ronge les entrailles venaient se jeter devant mes pas pour me demander des alimens ; des mères me montraient leurs enfans morts sur leur sein, et là, près de la porte de la maison de ville, à mon approche un grand vieillard, tout desséché par la misère, s'est levé comme un spectre ; et il est venu rouler à mes pieds, qu'il serrait dans les convulsions de la faim, en criant : « Du pain ! du pain ! je meurs ! » Monsieur le maréchal, comprenez enfin que de pareils maux ne peuvent plus s'endurer.

Le maréchal se promenait à travers la salle, et faisait retentir le pavé sous ses talons de fer.

Un autre échevin se leva, et dit d'un ton d'amer reproche :

— Les maladreries sont encombrées de blessés et de malades, qu'il nous faut laisser mourir, faute d'alimens. C'est par centaines et par milliers que les cadavres s'y amoncellent, et la peste aussi nous menace.

Un autre dit :

— Les pierriers ennemis lancent depuis trois jours d'énormes pierres, et la plupart des toits sont brisés; nous n'aurons bientôt plus même d'abri pour y mourir en paix; et le peuple, jusqu'ici d'une si admirable patience, menace enfin d'aller ouvrir les portes à l'ennemi. Qu'importe, disent-ils, de mourir sous le fer des Anglais ou de mourir d'inanition !

Le vieux maréchal ne répondit rien; il n'entendait pas, une seule pensée l'occupait; il se répétait ce que venait de lui dire l'amiral.

— Plus de poudre que pour un jour; ainsi donc, après tant d'efforts, tant de combats héroïques, et une si valeureuse défense, il faudrait se rendre à ces

orgueilleux étrangers ; ils croiront nous avoir vaincus ; non, non, jamais !

Jacques Boucher, trésorier du duc d'Orléans, était aussi là dans cette salle du conseil. C'était un homme jeune encore, et dont les traits réguliers et beaux paraissaient altérés par la souffrance et par une insupportable angoisse. Ses cheveux noirs et en désordre faisaient ressortir la pâleur de son visage ; il gardait le silence, enfermé dans ses tristes pensées.

C'était un des serviteurs les plus zélés du duc d'Orléans ; il lui était demeuré fidèle dans ses longs malheurs, et jusqu'alors il avait été de ceux qui voulaient défendre la ville jusqu'à la mort ; mais il avait vu la veille et le matin ses enfans demander du pain à leur mère ; il s'était enfui de sa maison, car il savait que la mère n'avait pu même à prix d'or se rien procurer pour eux. Cette pensée le poursuivait et venait ébranler son courage, jusque là si ferme et si résolu ; à chaque instant il se disait :

— Mes enfans ont faim ; j'ai des richesses, j'ai de l'or, des pierreries, et tout cela reste entassé sans pouvoir leur procurer du pain ; et ils ont faim, et leur mère aussi a faim sans le dire, sans se plaindre ;

elle va les voir expirer, elle ne pourra pas les secourir, et mourra comme eux lentement de misère ; et moi, qui suis plus robuste, je résisterai long-temps encore, et ce sera pour assister à leur agonie. Ah ! plutôt ne jamais les revoir et mourir loin d'eux ! Il reprenait en lui-même :

— Mourir de faim les mains pleines d'or ! misérables richesses, qui ne peuvent nourrir pendant un seul jour !

Les pauvres meurent de misère sans étonnement et presque sans murmure ; la faim, la soif, le dénuement, ce sont là des ennemis qu'ils connaissent, et contre lesquels ils ont long-temps lutté corps à corps et pied à pied, toujours prêts à succomber sous leurs rudes atteintes. S'ils sont un jour vaincus, ils ne s'étonnent point, les malheureux ! ils ne s'étonnent peut-être que de ne pas l'avoir été plus tôt. Mais le riche, s'il est saisi par un de ces désastres inattendus qui ne le menacent point d'ordinaire, n'a point préparé ses forces pour un pareil combat, et l'horreur se joint à la souffrance qui l'étreint. Jacques Boucher l'éprouvait, et son âme pourtant forte et courageuse se détournait d'une calamité si imprévue.

Des échevins aussi étaient là, l'œil terne et la tête affaissée. Jusqu'alors ils avaient su que le peuple avait faim, mais aucun n'avait encore connu ce qu'était la faim du peuple; leurs greniers remplis à l'avance leur promettaient une longue sécurité; mais tout-à-coup, depuis cinq jours, par les ordres du terrible maréchal de Boussac, qui s'était emparé de tout le pouvoir et faisait taire toute autre autorité que la sienne, les greniers des riches avaient été vidés pour nourrir les soldats et ceux qui travaillaient aux murailles; et, maintenant, riches ou pauvres, tous étaient égaux en misère, et la stupeur régnait dans le conseil. On n'osait point y proposer de rendre la ville, parce que le maréchal était implacable dans ses résolutions, et que tous tremblaient devant lui; mais chacun cherchait en soi-même un moyen de se soustraire à son autorité. L'amiral de Culant lui-même commençait à trouver inhumain de prolonger de tels maux; sa vieille haine contre les Anglais l'arrêtait seule encore, il restait irrésolu, et tout ce qui remplissait la salle attendait dans la stupeur ce qui allait se décider.

Au milieu de cette muette attente, tout-à-coup Jean, le fameux coulevrinier, apparut dans la salle. C'é-

tait un vieux soldat, à la figure balafrée et noire de poudre. Depuis le matin ce redoutable canonnier manœuvrait et pointait sa coulevrine, il la tirait sans relâche sur chaque Anglais qu'il apercevait au-dessus des parapets de leurs forts. Son habileté était si grande, que jamais il ne manquait son coup. Depuis le commencement de la guerre, un grand nombre de chevaliers anglais avaient succombé sous sa merveilleuse adresse, et beaucoup de gens lui attribuaient l'honneur d'avoir dirigé le pierrier dont le boulet avait mortellement blessé le comte de Salisbury. Son espoir secret avait toujours été d'ôter la vie au sire de Talbot, l'un des principaux chefs ennemis ; et plus les maux de la ville augmentaient, plus il poursuivait son idée fixe : mais maintenant les anglais se défiaient de son adresse, et bien peu se montraient à portée de sa coulevrine. En le voyant paraître on se tourna vers lui, mais sans espoir ; qu'importait aujourd'hui la mort même du chef le plus redoutable !

— Eh bien ! lui dit l'amiral de Culant, quelle nouvelle, mon brave ami ? Hélas ! viens-tu nous apporter celle de la mort de Talbot en personne ? que serait-ce pour nous dans l'extrémité où nous sommes réduits !

— Je ne sais point ceux que j'ai renversés ; pourtant j'ai vu mener grand deuil dans le camp ennemi ; au reste ce n'est point de cela qu'il s'agit, Messeigneurs ; je croyais bien que nous avions vu notre dernier jour, et j'étais fâché de mourir sans avoir détruit plus d'ennemis ; mais, courage, l'avenir est peut-être encore à nous.

Chacun l'écoutait ; on se rapprocha de lui.

— Qu'y a-t-il ? dit le maréchal de Boussac.

— Monseigneur, dit le vieux coulevrinier, du haut de la tour Neuve, d'où je pointe ma coulevrine depuis ce matin, j'ai vu dans la plaine, au-delà du Val-de-Loire, une troupe considérable s'avançant en bon ordre ; elle escorte un convoi nombreux, et Dieu soit béni ! on vient à notre secours.

— Dieu soit béni ! les Anglais ne nous auront pas vivans ! s'écria le maréchal.

— Dieu soit béni ! Dieu soit béni ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Oh ! mes enfans, murmura Jacques Boucher, peut-être ils ne mourront pas.

— Es-tu certain que tes yeux ne t'aient pas trompé ? dirent ensemble Louis de Culant, et quel-

ques uns des guerriers; le secours n'est-il pas un renfort pour nos ennemis?

— Oh! j'ai reconnu les couleurs de la France (1°), et la troupe s'approche de nous avec une hardiesse qui réjouit le cœur. Il était temps, continua le vieux Maître, en essuyant la poudre qui noircissait son front, je n'avais plus que quarante-cinq coups à tirer.

— Oui, il était temps, dit le maréchal en respirant, comme si une montagne se soulevait de ses larges épaules.

— Qui sait s'il n'est pas trop tard, murmura Jacques Boucher; mais, reprit-il tout haut en pâlissant, les Anglais ne vont-ils pas attaquer le convoi et l'empêcher de pénétrer jusqu'à nous?

— Oh! s'il fallait le voir disparaître comme ont disparu tous ceux qu'on nous avait envoyés jusqu'ici! dirent ensemble quelques échevins.

— S'il en était ainsi, dit le maréchal, nous pourrions encore mettre le feu à la ville pour la soustraire aux ennemis.

— C'était à quoi je pensais, dit Culant. Tous les échevins se regardèrent en pâlissant; mais le maréchal reprit avec une énergie triomphante:

— Non, non, ayons meilleur espoir; la fortune suit enfin le courage. Courons aux murailles : vous, sire de Culant, faites distribuer ce qui reste de poudre; vous, seigneur de Gamache, courez avertir et relever les postes; vous, maître Jean, retournez à votre coulevrine; vous et vos compagnons tenez-vous prêts au premier signal; et bon courage, nous seconderons, Dieu aidant, ceux qui viennent enfin nous secourir. Aux murailles, messire de Culant!

— Aux murailles! aux murailles! s'écria-t-on de toutes parts; et les deux vaillans guerriers, rejoints bientôt par le sire de Coulonge, Alain de Giresme, le chevalier de Guienne, le sire de Chabannes, et tout ce que la ville renfermait encore d'hommes vaillans et déterminés, courut aux murailles du côté de Saint-Loup, et fit la démonstration d'une sortie désespérée.

Les tambours retentissaient; les cloches étaient en branle; l'artillerie se mit à tirer sans relâche; les trompettes, les clairons sonnaient, et de grands cris s'y joignirent, et le tout pour attirer sur un seul point les forces et l'attention des Anglais, afin que le secours aperçu vers la Sologne trouvât un champ plus libre pour s'avancer.

Le bruit de l'arrivée d'un secours s'était propagé rapidement dans la ville ; il y avait répandu l'espérance, mais une espérance inquiète et agitée. Les uns couraient sur les lieux élevés, et battaient des mains en voyant un nuage de poussière, à travers lequel brillaient parfois une lance ou une arquebuse ; d'autres couraient dans les églises, s'agenouillaient et priaient avec supplications, pour que cette dernière espérance ne s'évanouît pas. Ils demandaient à monseigneur saint Aignan, le patron révéré d'Orléans, d'aider le courage et la prudence de ceux qui venaient secourir cette ville qu'il avait autrefois sauvée de maux semblables à ceux qu'elle éprouvait.

Oh ! que de larmes, que de prières, que d'angoisses ! hier on était peut-être résigné à la mort ; la ville entière paraissait morne, mais tranquille ; l'excès des maux avait amené comme une sorte d'apathie ; mais l'espoir est revenu ; le secours est là. C'est la jeune fille annoncée par les voix mystérieuses qui circulaient au milieu du peuple. Voilà la délivrance ; elle accourt, elle approche, et vient nous sauver. La vie rentre à flots dans tous les cœurs : oh ! s'il fallait mourir maintenant, on mourrait en désespérés ! Que

l'instinct de la conservation est fort! qu'il est puissant! comme un rien le ranime! On va, on vient, on court; le canon, les pierriers, les coulevrines, grondent; les cloches de tous les moustiers sont en branle. La foule court ici, elle va là, elle s'agite, elle bourdonne, elle bruit; elle est partout, dans les églises, dans les rues, sur les hauteurs; elle attend, elle craint, elle espère, elle est palpitante. Jamais on n'aurait pu penser que tant de vie reposât encore inerte et cachée au fond de ces corps épuisés par toutes les misères!

XVIII

Pendant ce temps, que faisait l'envoyée du Seigneur?

Elle approchait sur un beau coursier, portant son étendard béni, le cœur plein de courage et d'espoir, hâtant sa marche et celle de son armée, afin de hâter la délivrance, et priant du fond de son cœur Dieu, qui

l'avait choisie pour l'instrument de ses miséricordes, de ne point se retirer de son esprit. Mais le Seigneur habite avec ceux dont l'âme est incessamment tournée vers lui.

Jeanne avait déjà traversé Saint-Dié, Nouan, Lailby; elle s'était agenouillée et elle avait fait sa prière devant Notre-Dame de Cléry; elle s'était arrêtée sous les arceaux antiques de l'église d'Ollivet, et s'était reposée sous les beaux ombrages où le Loiret prend sa source. Mais en sortant des routes ombreuses à travers lesquelles Dunois a conduit précédemment l'armée; en arrivant dans la plaine de Cornay, où la Sologne vient confondre l'aridité de ses sables avec la fertilité riante et vigoureuse des bords de la Loire, quelle vue vient frapper les regards de la jeune fille!

C'est Orléans qu'elle aperçoit dans l'horizon diaphane d'un soleil de printemps; c'est bien elle. Voilà la cité qu'elle vient secourir : ce sont ses tours, ses créneaux, ses clochers nombreux qui se détachent dans l'azur du ciel. Oui, oui, c'est elle, et voici les forts, les boulevarts hérissés et les terribles bastilles qui la pressent; au levant, au couchant, au midi,

partout elle est serrée par ses ennemis. Les Anglais sont là; les lances brillent; les drapeaux, secoués par le vent, montrent leurs couleurs odieuses à ses regards. Oh! quelle joie de confondre bientôt tant d'insolence, et de pénétrer dans la ville à travers les forces qui la cernent de toutes parts! Quelle joie de pouvoir bientôt chasser ces insolens ennemis! Mais qu'est-il arrivé?... Quel est ce large fleuve qui traverse la plaine et défend d'approcher?... Ce n'est donc pas par la Beauce qu'on l'a conduite?

— Quelle est cette rivière? s'écrie-t-elle.

Les guerriers qui l'entourent hésitent un moment à lui répondre.

— C'est la Loire! reprend-elle, et vous m'avez trompée; Dunois, Dunois! vous avez abusé de mon ignorance. Quoi! vous aussi, vous vous êtes défié de Dieu, et dans votre aveuglement vous vous êtes cru plus sage et plus prudent que lui! Oh! que les hommes sont ingrats! qu'ils sont peu dignes de la bonté de Dieu! Et la jeune fille se prit à pleurer avec amertume.

Dunois s'approcha d'elle; la confusion était peinte sur son visage : il venait de reconnaître que, depuis

son départ d'Orléans, une nouvelle bastille avait été construite au bord de la rivière, afin d'en défendre le passage. C'était Saint-Jean-Leblanc, une forteresse élevée au bord de la rive gauche, sur l'emplacement du couvent de ce nom, pour défendre l'entrée du fleuve. Plus haut, Saint-Loup, bâti sur la rive droite, achevait de rendre la traversée impossible; et plus bas, le fort des Augustins et celui des Tournelles, bâtis aux portes du pont d'Orléans, rendaient toute communication impraticable sur ce point.

— Vous aviez raison, lui dit-il, et j'ai failli par prudence humaine.

Les chevaliers aussi l'entourèrent; ils paraissaient entièrement déconcertés.

— Qu'allons-nous faire, dirent-ils, et comment traverser le fleuve?

Cette entreprise était devenue impossible, soit qu'on voulût traverser au port de Saint-Loup, soit qu'on voulût remonter plus haut : tout le cours de la Loire pouvait être balayé en un instant par les canons du fort. D'ailleurs, on n'avait point de barques.

— Que faire? disaient les chevaliers.

— Que faire? répétait Dunois.

— Voilà pourtant ce que votre méfiance a produit, dit Jeanne en essuyant ses larmes, qui coulaient toujours. Oh ! que les hommes sont tardifs à croire !... Mais, reprit-elle en élevant les yeux au ciel avec une sainte assurance, les desseins de Dieu ne sauraient être arrêtés par l'infirme volonté humaine : ce qu'il veut, il l'accomplit. Votre défiance et la ruse par laquelle vous m'avez abusée, messires chevaliers, va rendre notre entrée beaucoup plus difficile sans doute, mais elle la rendra plus miraculeuse encore. Gloire à Dieu !

Alors Jeanne parcourut la ligne de ses soldats, qui tous étaient successivement arrivés pendant cette reconnaissance. Elle les fit ranger en demi-cercle, immobiles et l'arme au bras ; fit avancer le frère Pasquerel et la sainte cohorte de prêtres qui la suivaient depuis Blois, et descendant de son destrier, que ses écuyers et ses pages éloignèrent, elle s'agenouilla, découvrit sa tête, et fit entonner le *Veni Creator*, cette sublime prière qui appelle l'Esprit-Saint au secours de la créature. La troupe entière, immobile et le cœur élevé vers le Seigneur, répondit aux accens des ministres des autels, et la voix de tout une

armée monta vers Dieu, invoquant son secours comme eût fait la voix d'un seul homme.

FRÈRE PASQUEREL.

Viens à nous, Esprit saint et puissant qui nous a créés; visite au jour du péril ceux qui te sont fidèles, et remplis d'une force indomptable ces cœurs que ton amour a formés.

JEANNE.

Dieu saint et fort, Dieu saint et terrible, aie pitié de nous et viens nous secourir.

LES PRÊTRES.

Fais briller en nous ta lumière immortelle; répands ton divin amour dans nos cœurs, et soutiens nos bras par ta force invincible.

JEANNE.

Dieu saint et fort, Dieu saint et terrible, aie pitié de nous et viens nous secourir.

FRÈRE PASQUEREL.

Lève-toi, Seigneur, et marche devant nous : guidés par toi, nous repousserons loin de nous l'ennemi, sans tomber dans ses piéges, et tu nous donneras la paix, la paix du Seigneur, après la victoire.

Gloire à Dieu! gloire à Dieu!

Or, pendant que ces voix s'élevaient dans la prière, voilà que les vents, déchaînés par les esprits de l'orage, accoururent des quatre points du firmament, chassant et déroulant devant eux tous les nuages amoncelés de la tempête; ils les hâtent, ils les poussent, et en forment une masse effroyable, dont la base pesait sur la terre, tandis que leur sommet touchait aux cieux *. La pluie, la grêle et les éclairs étaient dans leurs flancs; ils s'en échappent tout-à-coup, et fondent avec une implacable furie sur la bastille des Anglais, l'enveloppant dans une nuit aussi profonde que si l'Océan tout entier l'eût couvert d'un linceul humide; et pendant ce temps, les Français, rassemblés par la prière, étaient épargnés par les eaux. Jeanne restait toujours à genoux; un rayon du soleil, glissant sous les nuages, l'enveloppait de sa clarté d'or, et rendait l'aspect de l'orage plus terrible encore en l'éclairant.

La troupe entière, soldats et capitaines, priaient et se demandaient tout bas si le jour du jugement n'était pas arrivé. Les oiseaux rasaient la terre, l'herbe, les

* Journal du siége.

feuilles naissantes, les fleurs des arbres nouvellement écloses étaient emportées par le vent; tout gémissait au loin. Pourtant tout l'effort de la tempête était sur la bastille anglaise : la pluie, la grêle, le sifflement des vents, les éclats de la foudre, tout s'amassait sur eux; ils étaient là comme enveloppés dans un tourbillon, dans une trombe immobile qui leur dérobait la vue du fleuve et de ses rives, et leur cachait la troupe de Jeanne *.

Au plus fort de la tempête, Jeanne, toujours à genoux, les mains tendues vers le ciel, se levant tout-à-coup, fit entendre ces paroles du cantique de Déborah :

« Que les rois écoutent; que les princes prêtent « l'oreille : c'est moi, c'est moi qui chanterai des « hymnes de joie et de triomphe à l'Éternel.

« O Dieu! quand tu sortis du milieu d'un peuple « étranger, la terre trembla, les cieux se fendirent, « les nuées tombèrent en eaux, et les montagnes « s'écoulèrent de devant l'Éternel. Gloire à Dieu **!

* Journal du siége.

** Juges, chap. v.

« Gloire à Dieu ! » Et la jeune fille, remontant sur son coursier, s'élança vers le rivage en criant d'une voix assurée et triomphante :

— Maintenant, il est temps, suivez-moi !

Tous la suivirent. Après une heure de course rapide et silencieuse, toujours sous les canons muets du fort, on était près du fleuve.

Jeanne le montra couvert de barques nombreuses qui venaient au devant d'elle, sans nautonniers, sans guides, et poussées contre le courant par l'effort de la tempête. Elle fit arrêter la première : c'était une grande nef pourvue de tous ses agrès. Elle s'y jeta, son étendard à la main, qu'elle brandissait pour rallier ses gens. Gaucourt, Dunois, La Hire, Saintrailles, Guy de Laval et Florent d'Illiers la suivirent et ils regardaient émerveillés ; les armes, les soldats, les munitions de vivres et de guerre pour les malheureux habitans, furent chargés sur les autres embarcations avec une merveilleuse célérité. Puis Jeanne, agitant sa bannière, donna le signal du départ. Tout s'ébranla, et le vent, qui jusqu'alors avait soufflé de la ville pour amener les barques, enfla les flots en sens contraire, et les reconduisit vers le port en pas-

sant sous les bastilles, toujours battues par la tempête.

Jeanne était debout, belle et sérieuse, tenant son étendard; ses lèvres s'agitaient doucement : sans doute elle parlait avec ses saintes protectrices, et les remerciaient des merveilles éclatantes qu'elles venaient d'opérer.

— Tout est prodige autour de nous! s'écria Dunois en se signant; voilà les eaux qui croissent * pour nous mieux porter, et les vents qui s'élèvent; le ciel et la terre semblent obéir à la voix de notre sainte héroïne. Jeanne! s'écria-t-il, un moment j'ai douté de vous; pardonnez-le moi et priez pour moi. Dieu est avec vous. Et il s'agenouilla, priant avec terreur celui à qui les vents et les eaux obéissent.

Et les barques glissaient avec vitesse sur le fleuve étonné qui, depuis huit mois et plus, ne portait que les ennemis de la France.

C'est ainsi que, malgré les forces redoutables des

* Paroles de Dunois, Journal du siége. Pour arriver à la ville du port de Chécy où s'était fait l'embarquement, il fallait passer par un bras de la rivière où la navigation était impossible quand les eaux étaient basses.

Anglais entassés dans leurs vastes bastilles, Jeanne entra sans peine, sans résistance, et en plein jour, dans Orléans, suivie d'une troupe nombreuse, d'un convoi suffisant pour ravitailler la ville, et d'un grand nombre de vaillans chevaliers qui l'avaient suivie. La Hire et Saintrailles la regardaient avec un mélange de terreur et d'admiration : un succès si merveilleux et si invraisemblable confondait leur esprit. Quand, debout sur sa barque et sa bannière en main, elle fut arrivée au port, La Hire s'approcha d'elle et lui dit :

— Jeanne, laissez-moi baiser le bord de votre vêtement; il faut que vous soyez un ange descendu du ciel pour nous sauver. Jeanne avait les yeux levés dans l'attitude de la prière; elle les baissa sur lui. Il vit qu'ils étaient pleins de larmes.

— Dieu est grand, grand et bon, grand et admirable; ne l'oublions pas, balbutia-t-elle à travers une émotion qui l'oppressait.

— Cette fille ferait aimer Dieu au plus impie, murmura Saintrailles. Que ne suis-je toujours auprès d'elle! jamais mon mauvais génie n'approcherait de moi.

— Mais, s'écria La Hire, comment sommes-nous

ici? Savez-vous bien que sept mille hommes sont enfermés dans la bastille de Saint-Loup? Qui vous a guidée, Jeanne? Qui vous a fait partir si juste à point?

— O force et puissance de la prière! dit Jeanne. Pendant que nous priions ensemble, mes saintes m'ont apparu; des anges les accompagnaient. Ils ont assemblé les nuages, épaissi la pluie, pour dérober notre marche aux gardiens des bastilles; puis mes saintes m'ont dit : Pars maintenant... Bénissons Dieu, La Hire, et non pas moi!

Mais la barque touchait au rivage; tout le peuple de la ville y était assemblé.

— La voilà! s'écriait-on de toutes parts, voilà celle que le Seigneur nous envoie! Dieu est avec elle et combat pour nous : qu'elle soit bénie! Et tous se pressaient autour d'elle et voulaient être les premiers à contempler son visage, et la foule était si grande et si serrée que Jeanne pouvait à peine se frayer un chemin.

Le maréchal de Boussac arriva jusqu'à elle. Après avoir fait une fausse sortie du côté de la porte Saint-Loup, lui et tous ses capitaines étaient revenus

au rivage, afin d'aider l'arrivée du renfort, s'il en était besoin; ils avaient été témoins de l'entrée miraculeuse de Jeanne dans le port, et ils étaient demeurés tout surpris. En voyant Dunois, La Hire et Saintrailles, il s'était avancé.

— Soyez les bienvenus, leur avait-il dit; mais par quel miracle avez-vous pu franchir les bastilles sans combat?

— Qu'importe! dit Jeanne au maréchal et à la foule qui se pressait de plus en plus autour d'elle; qu'importe comment nous sommes entrés! Me voilà, Messire, et c'est Dieu qui m'envoie pour porter aide et secours à la vaillante ville d'Orléans. Mes amis, mes amis, s'écria-t-elle en parcourant des yeux ce peuple exténué de misère, tous les maux que vous avez si courageusement endurés, s'en vont finir. Voilà du pain, voilà des vivres; rassasiez-vous, reprenez des forces et du courage. Et vous, messires chevaliers, reprenez de l'espoir; nous chasserons bientôt tous ensemble l'ennemi qui vous tient assiégés.

Le maréchal de Boussac regardait cette jeune fille

avec un grand étonnement ; et le sire de Gamache auprès de lui, disait :

— Quelle est donc cette enfant qui parle de chasser avec nous les Anglais ? Depuis quand nos chevaliers se laissent-ils conduire par des femmes ? Mais Dunois dit au vieux maréchal tout ce qu'il avait vu d'elle à Chinon, ses révélations en présence du roi, ses interrogatoires devant de saints ecclésiastiques, sa conduite exemplaire, son enthousiasme, et la manière miraculeuse dont elle venait seule, et même contre l'avis de presque tous les capitaines, d'introduire des forces dans la ville, aidée par un miracle du ciel.

Pendant ce temps, Jeanne, prenant tous les soins d'un chef de guerre, surveillait le débarquement, et faisait distribuer des vivres avec un tel ordre que chacun reçut bientôt de quoi satisfaire à ses premiers besoins.

Et quand ces soins furent accomplis, elle s'avança vers la ville, armée de toutes pièces, le casque en tête, montée sur son beau destrier blanc ; on le voyait tout fier de la porter, courbant son cou nerveux sous la

main qui le flattait et le dirigeait avec une adresse qu'eût enviée le chevalier le plus habile et le mieux instruit dans tous les secrets de la chevalerie ; et chacun l'admirait dans sa grâce charmante. Elle était précédée et suivie des prêtres qui l'accompagnaient depuis Chinon : ils chantaient des hymnes sacrées, propres à célébrer les joies de cette grande journée. Pierre d'Arc, beau, fier, vêtu d'une armure éclatante, et monté comme Jeanne sur un beau palefroi, portait devant elle son étendard blanc, orné d'une image de Notre-Seigneur, à qui deux anges agenouillés présentaient une tige de lis. Au pennon était peinte et brodée une image de la sainte Vierge, à laquelle un ange offrait également une branche de la fleur royale, pour la mettre sous la garde de la Mère comme sous celle du Fils. Les yeux du jeune Pierre exprimaient toute la joie d'un triomphe long-temps attendu, long-temps espéré, et dont cependant on a quelquefois douté, parce qu'il est trop beau et que les choses espérées sur la terre n'ont point coutume de se réaliser ainsi. Quel avenir s'ouvrait alors devant son jeune courage !

Raymond suivait aussi dans son habit de page à

côté de Louis de Comte et de Jean Daulon, l'un second page et l'autre écuyer de Jeanne. Il était joyeux et beau, mais sa joie était triste; au milieu de la foule qui l'entourait, il ne voyait que Jeanne, et la regardait comme les anges sans doute contemplaient les saints allant cueillir la palme du martyre; ils sourient, mais leurs yeux laissent couler de divines larmes. Ce bel enfant, au doux regard, était là comme l'ange visible de la jeune fille.

Quant à Jeanne elle était calme et recueillie, et remerciait Dieu d'être si grand, d'être si bon et si digne de louange et d'amour. Mais depuis le commencement de sa mission, dont la vérité s'était révélée dans les larmes près du lit de sa mère, jamais elle n'avait douté des promesses du Seigneur, et ce qu'elle voyait aujourd'hui de ses yeux terrestres, combien de fois ne l'avait-elle pas vu par avance des regards de son esprit! Pour les gens d'une foi vaillante, croire c'est voir; mais voir c'est louer et bénir. Son âme était enivrée d'amour et de reconnaissance.

Près d'elle, à sa droite, venait le valeureux Dunois, ramenant l'espérance dans ces murs qu'il avait quittés naguère, le cœur plein d'amertume, quand il

croyait qu'Orléans, ce noble fleuron, allait être détaché pour toujours de la couronne de son frère, le duc d'Orléans, à la cause duquel il avait consacré sa bouillante jeunesse, ses talens et son bras; Gaucourt, encore souffrant de ses blessures, mais qui ne voulait pas laisser à d'autres le soin de seconder Jeanne dans la ville dont il était gouverneur; La Hire, Saintrailles, Poulengy, de Metz, toujours attachés à la suite de l'héroïne; le seigneur de Loheac, le sire de Laval, son frère, le sire Florent d'Illiers, et tous ceux qui l'avaient accompagnée depuis Chinon.

Le maréchal de Boussac marchait à sa gauche avec l'amiral de Culant, le sire de Giresme, chevalier de Rhodes, revenu depuis peu de la guerre contre les infidèles, le seigneur de Gamache, et tous les capitaines et les principaux officiers de la ville. Et le peuple suivait en poussant de grands cris; aucun ne pouvait se lasser de la contempler.

— J'ai vu le premier sa blanche bannière, disait Jean le coulevrinier. Par ma bonne coulevrine! elle brillait au loin comme la colombe de l'arche a dû briller aux yeux de saint Noé, quand elle est venue lui annoncer sa délivrance.

— Nous craignions de la voir disparaître dans l'orage, dit un autre; mais les eaux l'ont respectée comme celles de la mer Rouge ont protégé les Israélites. Vive l'envoyée de Dieu !

— La victoire est à nous, reprenait un des compagnons de maître Jean, puisque Dieu et ses saints conduisent cette jeune fille par la main.

— Quelle est belle, et comme elle est habile à manier son gentil cheval blanc ! Le beau seigneur de Dunois lui-même n'est pas plus adroit qu'elle à gouverner l'ardeur et la fougue d'un destrier.

— Que Dieu protége la vierge de France, celle qui vient pour nous délivrer !

Jeanne fut ainsi conduite à travers une foule avide de la voir jusqu'à la cathédrale. L'église était éclairée; et les prêtres entonnèrent le *Te Deum*, auquel tout le peuple de la ville répondit avec de telles acclamations que les voûtes du temple en étaient ébranlées.

Les échevins, les dames et les demoiselles de la ville, les bourgeois, les bourgeoises, vinrent aussi saluer l'arrivée de Jeanne. A sa sortie de l'église, ils se joignirent à son cortége en portant des flambeaux

autour d'elle, et faisant éclater autant de joie que si Dieu lui-même fût descendu parmi eux. C'est que, suivant un naïf auteur *, ils se sentaient tout réconfortés et comme désassiégés par la vertu divine qu'ils voyaient être en cette simple fille, et ils la regardaient bien affectueusement, tant hommes que femmes et petits enfans. On baisait ses mains, son armure, son étendard; quelques uns ne pouvant l'approcher baisaient son cheval et le remerciaient de l'avoir apportée. Tous les maux, toutes les souffrances étaient oubliées; elle était là.

A tous ces transports Jeanne répondait du cœur et de ses lèvres souriantes; elle pleurait de toute cette joie que faisait naître sa présence, et disait bas à Raymond, placé tout près d'elle :

— Dieu m'a fait un trop beau jour, Raymond! Comment l'ai-je mérité?

Et le bel enfant remerciait Dieu tout bas de cet éclair de joie si pure qui traversait le cœur de Jeanne. Pour elle, elle pressait les mains qui s'avançaient vers elle, recevait les bénédictions des

* Journal du siége.

vieillards, baisait et caressait les petits enfans que leurs mères lui tendaient, et s'étonnait pourtant de les trouver si pâles.

— C'est qu'ils ont bien souffert, lui dit Jacques Boucher, placé non loin d'elle ; si vous aviez tardé d'un seul jour, la faim allait tout moissonner ; vous n'auriez plus trouvé que des morts.

— Mais voyez ce peuple , dit le maréchal de Boussac, il a tout oublié.

En effet, il faisait éclater des transports de joie.

Jeanne fut ainsi conduite à l'autre extrémité de la ville jusqu'à l'hôtel de Jacques Boucher, près de la porte Regnard. C'était là qu'un logement lui était offert, dans lequel tous voulurent l'accompagner, et la foule ne la quitta qu'après l'avoir saluée par des acclamations si bruyantes qu'elles durent parvenir jusqu'aux oreilles des Anglais étonnés ; déjà leur cœur se sentit secrètement effrayé par un pressentiment secret de la joie qui éclatait dans la ville.

Tous les chevaliers qui l'avaient escortée la saluèrent de la main en la quittant ; mais, au lieu de regagner leur logis, ils s'assemblèrent pour parler

d'elle et de sa venue miraculeuse. De Metz et Poulengy furent interrogés : ils racontèrent ce qu'ils savaient d'elle, et tous demeurèrent émerveillés. Les récits les plus prodigieux circulaient dans la ville ; ils rele èrent tous les courages ; chacun se sentait sûr de vaincre maintenant.

XIX

Après avoir salué de son aimable sourire les seigneurs et les chevaliers qui avaient formé son escorte, Jeanne, précédée de Jacques Boucher et suivie de Pierre, son frère; de Raymond et Louis de Comte, ses deux pages; de son écuyer Jean Daulon, de ses serviteurs et varlets, traversa le long porche

voûté par lequel on entrait dans la cour de l'hôtel de Jacques Boucher, et vint descendre de sa monture au bas des degrés d'un large perron de pierre, sur lequel une femme jeune et belle l'attendait, entourée d'un grand nombre de serviteurs portant des flambeaux. C'était Yolande, femme du trésorier du duc d'Orléans; elle s'était revêtue par honneur d'habits très magnifiques en velours vermeil, rehaussé d'or. Mais leur éclat, qui naguère peut-être avait pu servir à relever l'incarnat de son teint, ne servait aujourd'hui qu'à faire ressortir la pâleur extraordinaire répandue sur son beau visage. Jeanne, étonnée à son aspect, la regardait en montant les marches; elle l'eût prise pour une morte parée pour le tombeau, sans le doux sourire dont elle l'accueillait; elle fit même quelques pas au devant de la jeune fille ; mais elle chancelait, et s'arrêta en lui tendant ses bras.

— Voici celle dont la venue empêche le jour de demain d'être celui des funérailles de tout une ville, dit le trésorier à sa femme en lui montrant Jeanne. Aimez-la, Yolande, c'est un ange du ciel.

— Que Dieu la bénisse, dit la jeune femme en

embrassant Jeanne, et qu'il la récompense de la vie et de la joie qu'elle apporte à des malheureux prêts à périr. Entrez dans notre logis, ajouta Yolande en la prenant par la main; il sera très honoré de vous recevoir. Et rentrant avec elle dans l'intérieur de la maison à travers un vestibule voûté, soutenu par des piliers bas, elle l'introduisit dans une vaste salle qui, suivant l'usage de ces temps, était à la fois la salle du banquet et celle des réceptions. Elle était décorée avec tout le luxe de l'époque : une tenture en cuir de Cordou, à fins arabesques d'or, recouvrait les murailles; les poutrelles du plafond étaient peintes et dorées; de larges verrières à vitraux coloriés étaient recouvertes de courtines de soie brochée, et garnies de crépines d'or; de hautes chaires en bois découpé, portant au dossier les armes du trésorier, garnissaient le pourtour de la chambre. La table, une longue table de chêne, à pieds tordus, surmontés de têtes d'animaux habilement sculptées, était cachée par une fine toile ouvragée de Reims; elle était couverte de plats et d'aiguières d'argent. Chaque convive avait sa place marquée par une coupe aussi d'argent, d'un travail délicat et achevé. Des brocs, des hanaps et

des pièces d'argenterie magnifiques ornaient le dressoir. Mais là se bornait toute la somptuosité du repas : les mets étaient grossiers, car la distribution des vivres s'était faite en hâte, et seulement pour subvenir aux premiers besoins; d'ailleurs tout se ressentait encore dans le logis de la famine et de la misère qui, le matin même, désolait la ville. Les serviteurs exténués se traînaient avec peine, et quelques uns souffraient de grandes douleurs pour avoir pris trop précipitamment quelque nourriture, après avoir long-temps souffert de la faim. Pourtant dame Yolande n'avait point, comme les autres dames, quitté son logis pour aller voir l'entrée de Jeanne : elle était restée pour veiller sur ses enfans et sur ses serviteurs, et pour leur distribuer elle-même avec prudence les alimens que Jacques Boucher lui avait envoyés dans sa sollicitude, et aussi pour préparer à la jeune héroïne une bonne hospitalité. Mais la chère ne répondait point à ses désirs : un quartier de mouton tout saignant et quelques fèves cuites à la hâte composaient tout le festin. Yolande voulut s'excuser; mais Jeanne lui dit que ses habitudes étaient beaucoup plus simples encore.

— Une coupe d'eau pure, avec un peu de pain, étaient ma nourriture de chaque jour dans la pauvre demeure de mon père. Je n'ai perdu ni le souvenir de ma chaumière, ni les habitudes de mon premier état, et ma nourriture est toujours la même.

La jeune fille alors se fit délacer son casque par Raymond, le bel enfant, tout heureux et tout fier de ses fonctions de page qu'il remplissait auprès d'elle, et elle vint prendre place auprès de sa jeune hôtesse, pendant que celle-ci indiquait avec une douce dignité au sire de Daulon, à Pierre, à Raymond, ainsi qu'à tous les serviteurs et les gens de la suite de Jeanne, celle qui leur était destinée.

Quant à Jacques Boucher, sa place était vide : il avait disparu. Mais bientôt il revint, apportant dans ses bras deux beaux enfans à demi nus : l'un de quatre à cinq ans environ, l'autre beaucoup plus jeune ; tous deux encore presque endormis, et s'éveillant tout étonnés et souriant à la clarté des flambeaux. Il vint s'asseoir près d'Yolande, à sa place accoutumée, et posant ses enfans chacun sur un dé ses genoux, et les soutenant de ses bras, dont il les pressait, il les contemplait avec amour ; il les cou-

vrait à chaque instant de baisers et de larmes; il était tout tremblant et paraissait ivre de joie, mais de cette joie craintive et agitée qui succède à de trop vives angoisses.

— Ma jolie Marguerite, et toi, mon beau Michel, je vous revois donc encore une fois; je vous retrouve frais, vermeils et pleins de vie. Oh! souriez encore; quel bonheur de vous voir sourire! Qui l'aurait cru quand je les ai quittés ce matin? Hélas! hélas! je pensais les embrasser pour la dernière fois! Et il baisait leurs doux visages avec transport, et les larmes coulaient de ses yeux.

Jeanne le regardait. Il s'en aperçut, et lui dit:

— Depuis deux jours il ne restait plus rien dans ma maison pour nourrir ces chers enfans, et ce matin je les vis pleurer en demandant du pain à leur mère; je croyais ne jamais les revoir. Et Jacques Boucher baisait les cheveux blonds de ses enfans pour cacher les pleurs qui coulaient sur son visage mâle et brun.

La mère, appuyée par faiblesse au dossier de son siége élevé, regardait ses enfans avec un indicible amour, elle souriait de ce sourire sublime dont une

jeune mère contemple le fils qu'elle vient d'enfanter au milieu des douleurs : elle semblait les couver encore de sa tendresse.

— Leurs lèvres sont vermeilles, et leurs joues rondes ont l'éclat des fleurs de l'églantier. Qui pourrait croire, en les voyant, qu'ils ont souffert de la faim ?

— Aussi nous n'avons pas souffert, dit l'aîné. Il venait de descendre des genoux de son père, et s'était approché de Jeanne, dont il considérait l'armure avec surprise, ouvrant ses grands yeux noirs étonnés et promenant ses petits doigts sur le dur acier de sa cuirasse. Oh! continua-t-il, dame Yolande, notre mère, ne nous a jamais laissé crier long-temps : J'ai faim! j'ai faim! comme faisait le fils de dame Jacqueline, le petit François, qui est mort ce matin.

— Et comment faisait votre bonne mère pour vous nourrir? dit Jeanne, l'approchant d'elle et caressant sa tête d'ange.

— Elle m'a défendu de le dire, répondit l'enfant. Et il prit un air sage, tout en jouant avec les tresses blondes qui s'étaient déroulées autour de la tête de la jeune fille quand elle avait quitté son casque.

Une légère rougeur s'était répandue sur les traits décolorés de la mère à cette question adressée à son enfant; mais elle dura bien peu, et la laissa plus pâle encore, comme un éclair fait paraître la clarté de la lune plus faible quand il a rougi pour un moment l'horizon.

Tous les convives regardaient cette jeune femme belle et parée, mais effrayante par sa pâle blancheur, et ses deux beaux enfans roses et potelés qui semblaient lui avoir pris sa vie. On s'étonnait de ce contraste; car dans la ville les enfans et les mères avaient tous le même aspect mourant et misérable. Le père, envisageant alors pour la première fois sa femme, commença de soupçonner quelque triste mystère; il s'écria :

— Comment avez-vous fait, Yolande? Je veux le savoir. Les greniers, les buffets étaient vides depuis deux jours; personne ici n'avait plus aucune nourriture : je retrouve mes enfans forts et pleins de vie, et vous êtes mourante. Qu'est-il arrivé? Dites; oh! parlez.

Mais Yolande ne répondait pas.

— On dirait que son sang les a nourris une seconde

fois, dit Raymond, dont l'âme séraphique semblait être en sympathie mystérieuse avec toutes les natures semblables à la sienne.

Yolande l'entendit, et, cachant son visage dans ses mains, elle murmura :

— Toute ma vie n'est-elle pas à eux?

— Dieu! Dieu! est-il donc possible? s'écria son époux.

— Le lait s'était tari dans mon sein par la misère, reprit-elle; mais le sang n'y était pas épuisé.

— Est-il vrai? ô ma Yolande! Hélas! j'ai failli tout perdre ensemble. Et il la serra dans ses bras avec une terrible explosion de douleur.

La jeune femme cacha sa tête contre la poitrine de Jacques et se mit à pleurer; car elle n'était plus assez forte pour supporter aucune émotion. A travers ses larmes, elle balbutia :

— Je crois que j'aurais pu les nourrir encore deux jours, et du moins je serais morte avant de voir leur agonie; mais Dieu nous a envoyé son ange, et la joie de notre vie nous est rendue, ajouta-t-elle en regardant Jeanne.

Jacques croisa ses mains et se tut. Trop d'angoisses et une admiration trop haute remplissaient son cœur; cependant il murmura : — Que serions-nous devenus sans cette jeune fille?

Pour Jeanne, Raymond et Pierre, ils regardaient Yolande, et se dirent entre eux par un coup d'œil :

— Celle-ci est de notre famille : elle sait se dévouer jusqu'à la mort.

La jeune fille prit la main d'Yolande, et la serra silencieusement. Le nom de sœur s'échappa de ses lèvres presque à son insu.

N'est-il pas, en effet, des fraternités d'âme qu'une action, qu'un mot, qu'un regard, nous révèlent? Les cœurs semblables composent entre eux une seule famille, que les mêmes lois secrètes régissent, et qui se reconnaissent entre eux à des signes certains. De là vient peut-être que les uns croient au beau, au bien, à la vertu; tandis que tant d'autres n'ont foi qu'au vice, au mal, au néant enfin, sur la terre. La ressemblance assemble.

L'heure du repos était arrivée. Jeanne fut emmenée par la belle Yolande, qui, pour lui faire plus d'hon-

neur, lui fit partager sa chambre et son lit, et la jeune fille, après avoir rendu grâces à Dieu du succès inoui de cette journée, s'endormit en paix sous ce toit hospitalier où elle avait ramené le bonheur.

NOTES.

Note 1, page 18.

On étendait du foin sous la table dans le lieu du festin, pour garantir les pieds de la froideur du sol. Bientôt, comme on s'aperçut que l'odeur du foin portait à la tête, on y substitua du jonc sec et de la paille. Du reste ces lits de paille furent trouvés si commodes et si agréables qu'on en employa de pareils dans toutes les pièces

des appartemens, et surtout chez les grands seigneurs, et chez les rois où ils étaient plus nécessaires qu'ailleurs à cause de la vaste étendue des pièces, lesquelles n'avaient qu'une seule cheminée.

On rapporte que quand Guillaume le Conquérant vint au monde, la sage-femme qui le reçut le posa un instant sur la paille dont la chambre était jonchée.

En 1208, Philippe-Auguste régla que toutes les fois qu'il sortirait de Paris, la paille qui aurait servi pour sa chambre et même pour tout son palais, serait donnée à l'Hôtel-Dieu de la ville.

En 1273, les habitans d'une petite ville ayant demandé à Charles V d'être délivrés du *droit de prise*, il y consentit, à condition qu'ils fourniraïent à son hôtel quarante charretées de paille, à celui de la reine trente, et vingt à celui du dauphin. A la messe de minuit, le jour de Noël, on jonchait de paille l'église.

Comme en hiver on avait cherché à se tenir chaudement avec de la paille, en été on cherchait à se procurer de la fraîcheur avec de l'herbe et de la feuillée. On garnissait aussi de rameaux verts les murs et les cheminées des appartemens. « Le comte de Foix, dit Froissard, entra dans sa chambre qu'il trouva toute jonchée et pleine de verdure fresche et nouvelle, et les parois

d'environ toutes couvertes de rameaux tout verts pour y faire plus frais et odorant, car le temps et l'air du dehors étoient merveilleusement chauds. » (*Vie privée des Français*, par Legrand d'Aussy.)

Note 2, page 26.

Il avoit songé qu'avec les gens d'armes s'en iroit la dicte Jehanne sa fille. Et en avoient grant cure ses père et mère de la bien garder et la tenoient en grande subjection, et elle obéissoit à tout, et disoit-il : Si je cuidoye que la chose advinsist que j'ai songié d'elle, je voudroye que la noyissiés, et si ne le faisois, je la noyerois moimesme. (*Interrogatoire.*)

Note 3, page 35.

Il courait une prédiction qui disait que la France, perdue par une femme, serait sauvée par une vierge, des Marches de Lorraine.

Note 4, page 42.

On remarquait souvent au bas des actes de ce temps

cinq gros doigts trempés dans l'encre, et à côté ces mots écrits de la main de l'écrivain qui les avait rédigés :

Ce est la griffe de Monseigneur.

Note 5, page 59.

Un témoin, qui dans sa jeunesse avait été sonneur de l'église de Domremy, dépose que souvent Jehanne lui avait reproché de ne pas être exact à sonner les complies ; elle lui avait promis des lunes (pièces de monnaie de la Lorraine), s'il remplissait mieux ses devoirs à l'avenir. Le son de la cloche de Domremy était son signal de prière. (Michaud, *Notice sur Jeanne d'Arc*.)

Note 6, pag. 68.

Cestui propre jour aussy (le jour de la bataille de Rouvray), sceut Jeanne-la-Pucelle par grace divine ceste desconfiture, et dist à messire Robert de Baudricourt que le roy avoit eu grand dommage devers Orléans, et aurait encores plus, s'elle n'estoit menée devant lui. Pour quoi Baudricourt, qui l'avoit jà éprouvée et trouvée très sage, et connue véritable, persévérât en ses premières reques-

tes, et pour la conduire luy bailla deux gentils hommes de Champagne, l'un nommé Jean de Metz, et l'autre Bertrand de Poulengy qui moult enuys le firent pour les périlleux chemins. Mais elle les assurant que jà n'auroient nul mal, se mirent en chemin avec elle. (*Siége des Anglais devant Orléans.*)

Elle pressoit toujours instamment ledit capitaine (Baudricourt) à ce qu'il l'envoyast vers le roy, et lui fist avoir un bon cheval et des compagnons pour la conduire, et entre autre chose lui dict : « En mon Dieu, vous mettez trop à m'envoyer, car aujourd'hui le gentil dauphin a eu assez près d'Orléans un bien grand dommage, et sera-il encores taillé plus grand, si ne m'envoyez bientôt vers luy. » Lequel capitaine mit lesdites paroles en sa mémoire et imagination, et sceut depuis que ledit jour fut quand le connétable d'Escalle et le seigneur d'Orval furent défaits par les Anglais à la bataille de Rouvray ou des Harengs. (Jean Chartier, *Chronique de la Pucelle.*)

Note 7, page 70.

Jean de Dunois, comte d'Orléans et de Longueville, grand chambellan de France, fils naturel de Louis de France, duc d'Orléans, frère de Charles VI et de Mariette

d'Enghien, épouse d'Aubert de Cany Dunois. Il s'honorait du titre de bâtard d'Orléans. Valentine de Milan disait de lui : » Jean m'a été dérobé, et nul de mes enfans n'est aussi bien taillé pour venger la mort de son père.

Il fut grièvement blessé dans diverses rencontres, et notamment à la bataille de Rouvray, appelée aussi des Harengs.

Note 8, page 102.

Chez les princes et chez les grands seigneurs, le moment du repas s'annonçait au son du cor, c'est ce qu'on appelait *corner l'eau,* parce qu'avant de s'asseoir, on se lavait les mains. Les poètes du douzième et du quinzième siècle font souvent mention de cet usage.

Tout gentilhomme n'avait pas le droit de faire sonner son repas. C'était un honneur qui n'appartenait qu'aux personnes d'une haute distinction. Froissart, parlant d'un ambassadeur de Charles V, dit : « Qu'il estoit estoffé de vaisselle d'or et d'argent aussi largement que si ce fut un petit duc; aussi faisoit-il corner l'assiette de son dîner. « (*Vie privée des Français,* p. 310.)

Note 9, page 102.

Le hanap différait de la coupe en ce qu'il était monté sur un pied assez élevé, c'était une espèce de calice. Il y en avait de toutes sortes de matières, terre, faïence, or et argent ; mais les plus prisés étaient ceux de cristal, surtout quand on y avait joint des sculptures rares, des pierres précieuses et autres ornemens. M. du Sommerard en possède plusieurs très curieux dans sa riche collection.

Les coupes d'argent de Tours et les hanaps de Pontarlier étaient les plus recherchés au seizième siècle. (Voir beaucoup de détails très curieux sur les usages anciens dans Legrand d'Aussy, histoire de la *Vie privée des Français.*)

Note 10, page 122.

Voir la conduite du comte de Clermont à la bataille des Harengs.

(*Ducs de Bourgogne,* t. v, page 160.)

Note 11, page 122.

Alain Chartier attribue à Bertrand Duguesclin l'établissement de cet usage.

« Cestuy Bertrand (dit-il) laissa de son tems une telle remonstrance, en mémoire de discipline et de chevalerie, que quiconque homme noble se forfaisoit reprochablement en son estat, on lui venoit au manger trancher la nappe devant soi. »

Voici un exemple remarquable de cet usage :

Charles VI avait un jour à sa table Guillaume de Hainaut, comte d'Ostrevant. Tout à coup un héraut vint trancher la nappe devant lui, disant qu'un prince qui ne portait pas d'armes n'était pas digne de manger à la table du roi de France. Guillaume indigné s'écria qu'il portait le heaume, la lance et l'écu comme tout chevalier devait le faire. Le héraut répondit : « Non, non ; votre grand-oncle a été tué par les Grisons : vous le savez, et sa mort est restée impunie. Si vous possédiez des armes, il y a long-temps qu'elle serait vengée. »

Note 12, page 135.

Il est nécessaire de mettre ici un extrait du traité par lequel Charles VI reconnaissait le roi d'Angleterre comme héritier de France, pour faire comprendre le droit que les Anglais croyaient avoir sur le royaume de France.

« CHARLES, par la grace de Dieu, Roy de France,

« A tous nos baillis, prévôts, sénéchaux, ou autres chefs de nos justices, ou à leurs lieutenants, salut.

« Comme par accordances finales et paix perpétuelle, soient huy faites, et jurées en cette notre ville de Troyes par nous et notre très cher et très aimé fils, Henry, roi d'Angleterre, tant par le moyen du mariage de luy et de notre très chère aimée fille Catherine, comme de plusieurs points et articles, faits, passés et accordés par chacune partie pour le bien et utilité de nous et de nos sujets, et pour la sûreté d'iceux pays; par le moyen de laquelle paix chacun de nos dits sujets et ceux de notre dit fils pourront désormais converser, marchander, et besogner les uns avec les autres, tant de la mer comme deçà.

« *Item.* Est accordé que notre dit fils le roy Henry dorénavant nous honorera comme son père, et notre compagne, la reine, comme sa mère, et avec ce ne nous empêchera, notre vie durant, que nous ne jouissions et possessions paisiblement de notre royaume.

« *Item.* Que notre dit fils le roy Henry ne nous troublera ou empêchera, comme devant est dit, que nous tenions et possédions tant que nous vivrons, ainsi que nous tenons et possédons de présent la couronne et di-

gnité de France et les revenus, fruits et profit d'iceux, à la soutenance de notre état des charges du royaume, et que notre dite compagne ne tienne tant qu'elle vivra état et dignité de reine, selon la coutume du royaume, avec partie des dites rentes et revenus à elle convenables.

« *Item.* Est accordé que tantôt après notre trépas, et dès lors en avant, la couronne et royaume de France, avec tous leurs droits et appartenances, demeureront et seront perpétuellement à notre dit fils, le roy Henry, et à ses hoirs.

« *Item.* Pour ce que nous sommes tenus et empêchés le plus du temps, par telle manière que nous ne pouvons en notre personne entendre ou vaquer à la disposition des besognes de notre royaume, la faculté et l'exercice de gouverner et ordonner la chose publique du dit royaume, seront et demeureront, notre vie durant, à notre dit fils, le roy Henry, avec le conseil des nobles et sages du dit royaume à nous obéissants, qui auront aimé l'honneur et profit du dit royaume, par aussy que dès maintenant, et dès lors en avant, ils puissent icelle régir et gouverner par lui-même et par autres qu'il voudra députer avec le conseil des nobles et sages dessus dits de nous obéissants, qui auront aimé le profit et

honneur du dit royaume ; lesquelles faculté et exercice de gouverner ainsi étant par devers notre dit fils, le roy Henry, il labourera affectueusement, diligemment, et loyaument, à ce qu'il puisse être à l'honneur de Dieu, de nous et de notre dite compagne, et aussi au bien du dit royaume, et à défendre et tranquilliser, apaiser et gouverner iceluy royaume selon l'exigence de justice et équité, avec le conseil et aide des grands seigneurs, barons et nobles du dit royaume.

« Que notre dit fils labourera de son pouvoir, et le plus tôt que faire se pourra profitablement, à mettre en notre obéissance toutes et chacune villes, cités et châteaux, lieux, pays et personnes, dedans notre royaume, désobéissants à nous, rebelles et tenant la partie, ou étant de la partie vulgalment appelée du dauphin et d'Armagnac.

« *Item.* Afin que notre dit fils puisse faire exercer et accomplir les choses dessus dites plus profitablement, sûrement et franchement, il est accordé que les grands seigneurs, barons et nobles, et les États dudit royaume, tant spirituels que temporels, et aussi les cités et notables communes, les citoyens et bourgeois des villes dudit royaume, à nous obéissants pour le temps, feront les serments qui s'ensuivent :

« Premièrement, à notre dit fils le roi Henri, ayant la faculté et exercice de disposer et gouverner ladite chose publique, et à ses commandements et mendements, en toutes choses concernant l'exercice dudit royaume, et pour toutes choses obéiront humblement.

« *Item*. Que, continuellement, dès notre trépas, et après icelui, ils seront féaux hommes et liges de notre dit fils et hoir, et icelui notre fils pour leur seigneur souverain et lige, et vrai roi de France, sans aucune opposition, contradiction ou difficulté, le recevront, et comme à tel obéiront; et qu'après ces choses, jamais n'obéiront à autre, comme à roi ou régent, le royaume de France, sinon que notre dit fils le roy Henry perde vie ou membre, ou soit pris de mauvaise prise, ou qu'il souffre dommage, ou diminution en personne, état, honneur ou biens. Mais s'ils savent qu'aucune chose soit contre lui machinée, ils l'empêcheront de leur pouvoir, et lui feront savoir, le plus tôt qu'ils pourront, par messages ou lettres. »

Note 13, page 139.

« Av mois de janvier ensuivant, à vn point du iour, monseigneur le connestable, et les sires de la Trimouille et d'Albret vinrent en la ville d'Issouldun, en l'hostel où

le sire de Giac estoit logé et couché, et dormoit auec sa femme. Si heurtèrent à l'huys, et entrèrent dans sa chambre, et le prinrent, et emmenèrent sans estre chaussé ni vestu, sinon d'vn manteau et d'une bote qu'il auoit chaussée, et le mirent hors de la dite ville, avant et sans que nul s'en apperceust, sinon sa femme qui estoit en son lit toute nuë. Si l'emmenèrent à Bourges, et auoient auec eux au dehors la dite ville, Alain Giron, un capitaine de gens d'armes qui les attendait, à tout cent hommes d'armes. Si s'en allèrent tous ensemble à Bourges, et de là à Dun-le-Roy que tenoit le dit connestable, et tost après le firent noyer. Et après sa mort, le sire de la Trimouille, qui auoit esté cause de le faire mourir, épousa sa femme, nommée Catherine, dame de l'isle Bouchard. »

Note 14, page 175.

Un jour que La Hire était venu voir le roi Charles VII, il ne put, dit-on, lui donner pour tout régal à son repas que deux poulets et une queue de mouton.

Au milieu de cette misère, le roi Charles ne perdait point courage, ne se laissait point abattre, avait toujours bonne espérance, et mettait son recours en Dieu. Il était d'un caractère facile, et peu disposé à prendre les

choses trop à cœur; doux pour ceux qui l'entouraient, d'un abord affable et caressant, populaire comme sont souvent les princes dans le malheur, n'imputant ses misères à personne, sans méfiance, se faisant aimer de tous; chéri de ses serviteurs, leur pardonnant les torts qu'ils avaient envers lui, et se laissant offenser sans prendre de haine ni de rancune. Aussi, quand les princes et les grands seigneurs le quittaient, ou même s'armaient contre lui dans sa détresse, les simples gentilshommes et le peuple s'empressaient à le vouloir défendre : ils arrivaient du fond des provinces, sans être mandés, pour le servir, même sans exiger d'argent; car il n'en avait pas à donner. *(Ducs de Bourgogne.)*

Note 16, page 209.

C'est que après que le roy eut oy la dicte pucelle, il lui demandast s'il pourroit croire certainement que Dieu l'avoit envoyée devers luy affin qu'il se peust mieux fier à elle et adjouster foy en ses paroles. A quoy elle respondit : Sire, si je vous dis des choses si secrettes, qu'il n'y a que Dieu et vous qui les sçache, croirez-vous bien que je suis envoyée de par Dieu? Le roy respond que ouy. La pucelle luy demande : Sire, n'avez-vous pas bien mémoire que, le jour de la Toussaint dernière, vous

estant en la chapelle du chasteau de Loches, en votre oratoire, tout seul, vous feistes trois requestes à Dieu? Le roy respondit qu'il estoit bien mémoratif de luy avoir fait aucunes requestes. Et alors la pucelle luy demanda sy jamais il avoit dit et révélé lesdictes requestes à son confesseur ou autres. Le roy dist que non. Et si vous dis les trois requestes que luy feistes, croirez-vous bien en mes paroles? Le roy respondit que ouy. Adonc la pucelle lui dit : Sire, la première requeste que feistes à Dieu fut que vous luy priastes que, si vous n'estiez vray héritier de France, que ce fust son plaisir vous oster le courage de le poursuivre, affin que ne fussiez plus cause de faire et soutenir la guerre, dont procède tant de maux, pour recouvrer ledit royaume. La seconde fust que vous luy priastes que si les grandes adversitez et tribulations que le pauvre peuple de France souffroit, et avoit souffert, si long-temps procédoient de votre péché, et que en fussiez cause, que ce fust son plaisir en relever le peuple, et que vous seul en fussiez puny et portassiez la pénitence, fust par mort ou autre telle peine qui luy plairoit. La tierce fust, que si le péché du peuple estoit cause desdites adversitez, que ce fust son plaisir pardonner audit peuple et appaiser son ire, et mettre le royaume hors de tribulations esquelles il estoit, qui jà

avoit douze ans et plus. Le roy, cognoissant qu'elle disoit vérité, adjousta foy en ses parolles.

(*Histoire du Siége d'Orléans.*)

Note 17, page 219.

Saint Aignan (*Anianus*) fut d'abord abbé du monastère de Saint-Laurent à Orléans, et ensuite évêque. On raconte que lors de son élection un petit enfant qui ne parloit pas encore choisit la carte où étoit inscrit le nom d'Aignan, et trois fois le proclama évêque.—La première action d'Aignan fut de demander au comte Aggripinus la délivrance des captifs; il eut un refus. Mais bientôt, blessé par une pierre, Aggripinus, guéri par Saint-Aignan, accorda tout ce qui lui fut demandé. En mémoire de ce bienfait, on avoit conservé à Orléans la coutume de délivrer un prisonnier le 17 novembre. Saint Grégoire de Tours raconte que saint Aignan obtint de Dieu un secours inespéré lorsqu'Attila vint assiéger sa ville épiscopale. — Plein de bonnes œuvres, il s'endormit dans le Seigneur l'an 453. (*Bréviaire de Paris.*)

Note 18, page 338.

Les couleurs de la France. (Voir aux notes du tome II.)

FIN DU PREMIER VOLUME.

Du même Auteur :

LE LYS D'ISRAEL, 2 vol. in-8°.
LÉA CORNELIA, 3 vol. in-12.
ANGÉLIQUE, 1 vol.
L'AME EXILÉE, 1 vol.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE E.-J. BAILLY,
PLACE SORBONNE, 2.

...der no circumst...

...aken from the Building